

Bibliothèque ascétique et mystique.

**RÉVÉLATIONS
DE SAINTE MECHTILDE.**

LES RÉVÉLATIONS
DE
SAINTE MECHTILDE

OU
Le livre de la Grâce spirituelle.

TRADUIT DE L'ALLEMAND
Par le traducteur des œuvres de Catherine Emmerich.

 BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS  LEIPZIG
LIBRAIRIE DE P. LEYHIELLEUX, L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Rue Bonaparte, 66. Querstrasse, 34.
H. CASTERMAN
TOURNAI.
1863

PROPRIÉTÉ.

LE 21 JANVIER 1894
BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE
PARIS

INTRODUCTION ¹.

I

Sainte Mechtilde.

L'histoire de l'Eglise d'Allemagne au moyen âge mentionne plusieurs saintes religieuses du nom de Mechtilde; parmi elles, il en est trois dont il faut parler à l'occasion du livre *de la grâce spirituelle*, l'époque à laquelle elles ont vécu et l'ana-

(1) Cette Introduction est empruntée en grande partie au travail dont M. le D. Reischl a fait précéder sa traduction allemande du livre *de la grâce spirituelle*, publiée dans la collection : *Reliquien aus dem Mittelalter*, T. II, Ratisb., 1857.

logie de leur vocation ayant entraîné dans une confusion perpétuelle les écrivains qui ont eu à parler de l'auteur du livre qui nous occupe¹. Les trois Mechtilde dont il s'agit sont Mechtilde de Spanheim, Mechtilde de Diessen et Mechtilde d'Helfède.

Contemporaine de saint Bernard et de sainte Hildegarde de Bingen, sainte Mechtilde de Spanheim habita d'abord, en qualité de recluse, une cellule à Saint-Alban, dans le voisinage de Mayence ; puis, quand son frère Berthelm fut devenu abbé de Spanheim, elle se fixa dans un ermitage qu'elle fit bâtir dans le voisinage du couvent. La tradition veut qu'elle ait eu pour compagnes de sa pénitence de nobles demoiselles, appelées Gerlinde et Luitgarde et une troisième du nom de Gertrude, il est

(1) Voir, à ce sujet, l'édition des *Vies des Saints d'Alban Butler*, publiée par M. Ress et Weiss, 31 mai, Vol. 19, p. 523.

probable que, suivant l'usage, elles avaient bâti leurs cellules autour de celle de leur supérieure. Les annales bénédictines donnent comme date de sa mort le 26 février 1154; elle fut enterrée au pied du grand autel du couvent de Spanheim. Nous ne parlons d'elle que pour dire qu'on a eu tort¹ de considérer Berthelm, abbé de Spanheim, comme le frère de la Mechtilde à laquelle on doit le livre *de la grâce spirituelle*.

Sainte Mechtilde de Bavière, dont la vie fut écrite vers la fin du douzième siècle par Engelhard, abbé de Lankheim², était fille de Berthold II, comte de Diessen

(1) *Fabric., Biblioth. lat. medii ævi, Oudin., de Script. eccles.*

(2) On la trouvera dans les Bollandistes, *Acta Sanct.*, 31 mai, p. 442-447, et dans *Canisius, Antiq. lect., Tom., V., p. 8. et 599.* — Voir aussi *Raderus, Bavar. Sancta, I, 243-245.*

et d'Andechs, et de Sophie, comtesse d'Ammerthal. L'Empereur Frédéric Barbe-rousse, qu'elle visita à Ratisbonne pour les affaires de sa maison, la salua du nom de cousine (1156). Son père Berthold, l'un des seigneurs les plus pieux et les plus puissants de son siècle, avait, avec le consentement des membres de sa famille, transformé en un monastère le château de Diessen, qui avait été le berceau de sa maison. Mechtilde y fut conduite dès l'âge de cinq ans, pour y être élevée (1130). Elle fut ensuite admise comme religieuse professe, chez les chanoinesses régulières de Diessen qui ne tardèrent pas, malgré son âge encore tendre, à la nommer abbesse à cause de sa naissance et de sa rare piété (1147). Quelques années plus tard, Conrad, évêque d'Augsbourg, s'appuyant sur un ordre exprès du pape, Anastase IV, appela Mechtilde en Souabe pour prendre la

direction du couvent d'Edelstetten (1153). Depuis la mort de sa fondatrice et première abbesse, Gisèle, comtesse de Schanbeck, son existence était compromise par l'affaiblissement de l'esprit religieux et par l'insuffisance des ressources. Mais bientôt la prudence, l'activité, les saints exemples de la nouvelle abbesse ressuscitèrent l'esprit religieux à Edelstetten¹ et assurèrent l'existence du couvent. Quand on crut que sa tâche était accomplie, comme d'ailleurs l'affaiblissement progressif de sa santé semblait lui présager une mort prochaine, elle retourna dans ce couvent de Diessen, où elle avait fait profession et où se trouvait la sépulture de sa famille. Elle y mourut le 31 mai 1160 sous les yeux de ses parents et fut enterrée avec ses ancêtres, ainsi qu'elle l'avait désiré. Sa renom-

(1) Dans le margraviat de Burgau, à une demi-lieue du fameux monastère d'Ursberg.

mée de sainteté, justifiée d'ailleurs par les miracles nombreux qui eurent lieu sur sa tombe, a traversé les siècles. Ses restes furent relevés en 1408, renfermés dans un tombeau de marbre et déposés dans la chapelle de Saint-Sébastien du couvent. Depuis lors sa fête se célébra le 31 mai, jour anniversaire de sa mort, dans les deux convents de Diessen et d'Edelstetten jusqu'à l'époque de la sécularisation (1803). Le maître autel de l'église paroissiale d'Edelstetten possède encore une partie de ses reliques.

Un grand nombre d'écrivains ont confondu jusqu'ici la sainte Mechtilde de Bavière dont nous venons de parler avec sainte Mechtilde de Saxe à laquelle nous allons arriver, ou plutôt, puisant en même temps dans la biographie des deux saintes, ils en ont fait un seul et même personnage, auquel ils attribuent le livre de la

Grâce Spirituelle. Sans parler de Godescard, d'Alban Butler et de plusieurs autres biographes, nous trouvons cette confusion dans des livres tout récents, tels que les *Esquisses de Littérature chrétienne de Busse*, II, n. 1480, et le *Manuel de l'histoire de la littérature du D. Grasse*. II, I, p. 142. L'un et l'autre supposent que la biographie de l'abbé Engelhard de Lankheim se rapporte à la religieuse saxonne. Pour se convaincre de la grossièreté de cette erreur, il suffit de se rappeler que l'abbé de Lankheim mentionne une visite faite *il* par sa sainte Mechtilde à l'empereur Frédéric Barberousse (1158) et que le livre de la *Grâce Spirituelle* parle à plusieurs reprises des dominicains qui ne parurent en Allemagne que soixante-dix ans plus tard.

Arrivons enfin à notre sainte Mechtilde. Outre la ressemblance du nom, de l'état religieux et de la sainteté, Mechtilde d'Hel-

fède se distinguait encore, comme sainte Mechtilde de Bavière, par l'illustration de sa naissance. Sa famille, celle des seigneurs de Hackuborn, comtes d'Helfède, était au nombre des plus nobles maisons de la Saxe supérieure. Alliée aux ducs de Brunswick et aux comtes de Mansfeld, la famille des barons de Hackuborn se rattachait aussi par des liens assez étroits à celle des Hohenstaufen. Mechtilde, on ne connaît pas exactement la date de sa naissance, appartient à la seconde moitié du treizième siècle; elle passa son humble existence dans l'obscur et sainte maison d'Helfède, (Elpéda), non loin d'Eisleben¹. Depuis 1251 jusque vers la fin du siècle, le couvent eut pour abbesse, Gertrude, sœur de Mechtilde, que le ciel avait favorisée de grâces égales, sinon plus signalées encore. Les

(1) Ville du duché de Saxe, à cinq lieues de Mansfeld.

deux sœurs s'étaient formées à la vie religieuse chez les cisterciennes de Rodersdorf¹, dont toutes les religieuses suivirent Gertrude à Helfède², à l'époque où elle fut nommée supérieure de cette maison. Les martyrologes et les annales bénédictines placent au 19 novembre la mort de sainte Mechtilde; quant à l'année, on la fait varier de 1297 à 1300. Comme les faits extraordinaires qui remplissent le livre de *la Grâce Spirituelle* commencent avec la cinquantième année de son âge et que ces phéno-

(1) Au diocèse d'Halberstadt, électorat de Brandebourg; cette maison fut sécularisée par le traité de Westphalie.

(2) La maison d'Helfède, incorporée à la congrégation de Cluny au temps de Mechtilde et de Gertrude, fut détruite en 1349, et les religieuses se retirèrent à Eisleben. A l'époque de la réforme, le couvent fut réuni à la prévôté de Seéboug, et le comté d'Helfède fut annexé à la Hesse Electorale, puis à la principauté de Brandebourg.

mènes semblent devoir être répartis en un certain nombre d'années, on peut supposer que la pieuse fille parvint à un âge assez avancé. Si nous manquons de détails sur les événements extérieurs de sa vie, il n'en est pas de même pour sa vie intérieure que le livre de *la Grâce Spirituelle* nous fait abondamment connaître ; car c'est bien à elle, et non à la religieuse bavarroise, qu'il faut l'attribuer, ainsi que cela résulte du fond lui-même et de plusieurs preuves intrinsèques. Tout ce que savent de ce livre Lefèvre d'Etaples¹ et le docte Rhénanus lui même, c'est qu'il a pour auteur une allemande, fille d'un comte, qui vivait en Rhétie, dans un couvent de Bernardines, (Edelstetten ?), tandis que la première édition allemande du même livre, donnée dix ans auparavant (1503), n'hésite pas à désigner sainte

(1) Lettre de Lefebvre d'Etaples, en tête du vre : *Liber trium virorum*, Paris, 1503, in-fol.

Mechtilde, sœur de sainte Gertrude et religieuse d'Helfède. Au reste, les indications historiques, assez rares, il est vrai, que l'on trouve dans l'ouvrage, s'accordent très-bien avec cette supposition, tandis qu'elles sont inconciliables avec l'opinion qui l'attribuerait à sainte Mechtilde de Diessen.

II

Le livre de la Grâce spirituelle, considéré en lui-même et dans ses rapports avec l'ensemble de la doctrine catholique.

L'oraison, c'est-à-dire le don et la pratique de la méditation des vérités éternelles, se retrouve, avec ses différents degrés, à toutes les époques de la vie de l'Eglise. Plus l'esprit de l'homme s'est affranchi des impressions dangereuses du monde sensible, plus l'œil intérieur de l'âme s'est mis en rapport avec la lumière

du Saint-Esprit, et plus la volonté, sous la forme de l'amour de Dieu est entrée en communication intime avec la source de toute sainteté, plus aussi il est donné à l'âme de pénétrer d'une façon large et suivie, dans les régions immenses des divins mystères. L'application des forces de l'âme, aussi bien des facultés intellectives que des parties affectives, va-t-elle jusqu'au divin, la vertu de considérer les vérités embrassées par la foi et d'y conformer la volonté, dépasse-t-elle la mesure ordinaire, celle que peuvent remplir toutes les âmes pures et craignant Dieu, l'oraison atteint un degré supérieur ; à ce degré, l'âme, dans ses élans d'intelligence, d'admiration, d'amour, est transportée en présence de Dieu même, et les vérités éternelles se présentent à l'esprit comme au cœur avec simplicité, netteté et clarté ; ce degré porte chez les maîtres de la vie mystique et dans la bouche des

saints le nom de contemplation. Mais la contemplation elle-même a différentes formes et différents degrés, parce que le Saint-Esprit, en communiquant ses grâces à l'âme, tient compte des facultés prédominantes qui lui ont été données dans l'ordre naturel, ou des desseins suivant lesquels les privilèges accordés à l'individu dans le sein de l'Eglise, s'harmonisent avec ses besoins généraux. Si, sous toutes les formes qu'elle peut revêtir, la contemplation a toujours le même objet qui est Dieu et la même voie pour aller à lui, c'est-à-dire, le détachement du monde extérieur et sensible et la concentration de toutes les facultés pour recevoir en soi l'élément surnaturel et divin, la contemplation s'élève de plus en plus, en raison de la mesure suivant laquelle la lumière céleste brille et opère dans l'âme qui s'ouvre à elle. C'est un principe de la sagesse

MECH.

..

antique que le monde crée, visible, sensible, n'est qu'une faible image d'un monde invisible et suprasensible, qui reproduit quelque chose de ses magnificences cachées dans les types confus et obscurcis de la création matérielle. Dans la pensée de l'Apôtre¹, ces types d'un monde supérieur ont été dépouillés eux-mêmes par le péché de leur vertu et de leur beauté première, de façon que, assujettis et réduits à l'espérance, ils attendent, avec les enfants de Dieu, l'heure à laquelle ils seront délivrés de la servitude de la corruption, l'heure à laquelle il leur sera donné de reprendre leur forme première. Or, il y a dans la contemplation un degré auquel l'âme, purifiée déjà par les pratiques de l'ascèse chrétienne, étant comme ravie à elle-même, voit le monde extérieur se fermer devant elle pour se déployer dans les

(1) Rom., VIII, 20.

régions suprasensibles ; alors, son regard ravi peut pénétrer dans le monde supérieur des esprits et des saints, et jusque dans ses profondeurs centrales, dans la vie divine du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et contempler cette vie divine dans ses formes surnaturelles et essentielles qui se reproduisent d'une façon mystérieuse dans les formes, les lois et les figures de ce monde. C'est à ce degré de la contemplation mystique que sainte Mechthilde s'est élevée durant une partie considérable de son existence. C'est dans cette sphère que se sont montrés à elle les tableaux si délicats et si lumineux dont se compose le livre *de la Grâce spirituelle*. Cette âme privilégiée, c'est le nom que lui donne souvent et avec raison la personne qui a recueilli ses communications, a fréquemment touché et amoureuxment goûté les sphères les plus sublimes de la vie mysti-

que. Du profond recueillement de son esprit, elle s'élève jusqu'à la paix parfaite en Dieu : l'Ame en Notre-Seigneur et Notre-Seigneur en l'Ame (I, 13). L'amour divin répand ses flots enivrants en son âme ravie (I, 23); alors elle s'endort, et cependant elle veille, au sein de la félicité la plus parfaite (II, 1), et l'anneau nuptial qu'elle finit par recevoir (III, 1), témoigne que le céleste Epoux a voulu la favoriser dès cette vie, d'une union intime et persévérante avec le souverain bien. Mais presque tout ce qui nous a été transmis de ses contemplations se passe exclusivement dans la sphère moyenne, dans des splendeurs magnifiques qui dépassent de beaucoup la simple méditation intellectuelle, mais aussi, — et cette circonstance ne fait que rendre ce livre plus utile au commun des fidèles, — au-dessous de la région pure et élevée de la contemplation sans

images, de la science qui va puiser directement à l'abîme de l'essence divine et que nous admirons dans les écrits de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix.

Pour faire comprendre au lecteur la manière dont Dieu a parlé à cette âme privilégiée et a déroulé devant elle ces images si délicates et si riches de l'éternelle vérité, qu'il nous soit permis de reproduire ici un passage d'un écrivain qui, sous le rapport de la doctrine comme sous celui de l'exposition, est resté jusqu'ici sans rival sur le terrain de la science mystique, nous voulons parlé de Joseph de Goerres : « Dieu et l'âme, nous dit-il dans son *Introduction à la vie et aux écrits d'Henri Suso*, Dieu et l'âme ont un langage de grâce auquel ils se comprennent mutuellement, et de même que la parole cachée est réellement une semence, une force vivante et active, déposée d'en haut

en l'âme, l'âme aussi est disposée à recevoir cette semence, un sens supérieur de l'ouïe se développe en elle. Cette parole d'en haut frappe les oreilles sous la forme d'un souffle léger. C'est un léger bruissement qui vibre d'une façon mystérieuse ; puis il monte et devient de plus en plus articulé ; proféré par une voix tantôt intérieure et tantôt extérieure, descendant du ciel, ou s'élevant du cœur, sortant des régions les plus rapprochées ou semblable à un écho renvoyé des régions lointaines, complètement abstraite ou revêtue de formes sensibles, mélodique ou simplement articulée, elle arrive au cœur de l'homme ; confuse d'abord et parfois terrible dans le principe, elle échauffe ensuite, elle éclaire, elle inspire ; en un instant, elle en dit plus que ne pourraient apprendre de longues études, elle s'impose avec tant de puissance au sens auquel elle s'adresse

qu'il n'est pas libre de s'en affranchir, de s'y appliquer ou de s'en détacher. Parfois l'œil intérieur est également touché et ouvert par ce mystérieux contact, et tout un monde de visions et d'apparitions se déroule devant lui. De même que l'œil matériel, armé de l'instrument qui va chercher au loin des rayons de lumière pour les concentrer dans son foyer, possède une vertu telle que l'immense univers s'approche de lui dans une image infiniment petite, ainsi l'œil intérieur de l'homme a également trouvé son instrument ; il s'est ouvert avec une puissance de vision bien plus grande à l'action du rayon spirituel ; les planètes et les étoiles fixes du monde des esprits se sont levés à son horizon ; les nébuleuses des plus lointaines régions se présentent à lui sous la forme d'astres lumineux ; et tandis que, à travers les sombres espaces, il plonge au pôle immo-

bile du monde ses regards dans le noir empire des démons, il voit auprès de lui des puissances spirituelles qui le sollicitent, et pour la première fois il se fait une juste idée de son néant en présence du tout de Dieu. Et de même que toutes les régions du monde des esprits, ainsi tous les temps s'ouvrent aux yeux étonnés de l'âme privilégiée : le passé surtout dans lequel tout est déjà réalisé en des types précis, plus rarement l'avenir que Dieu s'est réservé à lui-même ; et de même que le monde sensible avec toutes les régions et son histoire dans tous les temps, paraît resserré en un seul point, ainsi le monde des esprits, avec toutes ses formes et toutes ses lois, se presse et se condense pour elle en de grands cycles, conformément à certaines lois déterminées. » Si ce passage aussi profond que magnifique d'expression peut servir à faire connaître la voie par laquelle

les contemplations du beau livre de *la Grâce spirituelle* se sont manifestées à l'âme de notre sainte, il suffit de jeter un instant les yeux sur le livre lui-même pour en déterminer la valeur théologique. Nous ne trouvons dans Mechtilde ni prophétie ni révélation dans le sens rigoureux de ce mot, bien que l'Eglise en reconnaisse la possibilité et en constate l'existence dans un certain nombre d'âmes privilégiées. Mechtilde nous présente dans son livre une série de tableaux et d'apparitions qui se rattachent au cycle des fêtes de l'année ecclésiastique, en même temps qu'à la direction générale de sa vie intérieure. L'ensemble et les détails du recueil sont si pieux, si purs, si complètement conformes aux données de la sainte Ecriture, à la foi et à la pratique de l'Eglise qu'il ne saurait soulever aucune des objections que font naître parfois des livres analogues ; au

contraire, la simplicité du fond comme de la forme doit le faire considérer comme éminemment propre à entretenir et à développer la piété chrétienne. Des lecteurs qui ne saisiraient que difficilement les ouvrages abstraits de Tauler et de Suso, peuvent, sans danger pour leur foi et avec grand profit pour leur âme, goûter les pieux tableaux et les exhortations pleines d'onction dont se compose le livre de *la Grâce spirituelle*. L'humilité parfaite qui a imprimé son cachet à la vie entière de la pieuse fille et qui se révèle en particulier dans les circonstances qui ont accompagné la communication et la publication de ses visions, la discipline sévère à laquelle elle s'est soumise durant toute sa vie, ses souffrances, sa pénitence, son obéissance, toutes ses vertus enfin couronnées par une mort sainte, rendent témoignage à la mission qu'elle a reçue

de Dieu et qu'elle a remplie par l'action et par la parole. Les autres vertus que ce livre nous fait connaître, la charité, la bienveillance dans l'appréciation des personnes et des choses, le respect pour l'Eglise et ses ministres, la chasteté de l'expression et la délicatesse du sentiment, donnent au lecteur l'assurance la plus parfaite qu'une âme qui a vu d'une façon si claire et si pure n'a pu être exposée aux illusions des puissances infernales, ni s'abandonner aux conceptions creuses de la fantaisie. Au reste Mechtilde savait, et tous les enfants de l'Eglise savent avec elle, que les faveurs extraordinaires accordées par Dieu à elle et à plusieurs de ses contemporains, ne sont pas d'un prix supérieur aux vertus saintes et aux œuvres de justice qui seules procurent la vie éternelle, mais qui la procurent infailliblement à tous ceux qui font un bon usage des grâ-

ces que Dieu leur a accordées, quelque modeste que soit leur part.

III

De l'origine de ce livre et de sa division.

Le texte même de l'ouvrage nous donne quelques renseignements sur la manière dont il a été écrit (II, 25 ; v, 17-20). Ce ne fut que dans la dernière période de son existence et alors que son cœur débordait sous l'action des communications divines, que sainte Mechtilde commença à faire de ses révélations quelques confidences orales aux sœurs du couvent. Elles les recueillirent d'abord à son insu, puis contre son gré, en un livre qu'elles intitulèrent le *livre de la Grâce spirituelle*. Enfin, voyant les choses si avancées et de peur de contrarier les vues de la Providence, elle consentit à approuver le livre, en déclarant

toutefois qu'elle n'y reconnaissait pas pleinement ses communications ¹. — La division en cinq livres, par ordre de matières, qui a été conservée dans presque toutes les éditions, appartient probablement à la rédaction primitive. Le premier livre est rempli par des révélations qui se rattachent au cycle de l'année ecclésiastique. Outre des visions sur la vie et les mystères du Sauveur, on y trouve consignées des apparitions et des révélations de la sainte Vierge, de plusieurs apôtres, martyrs et saintes vierges, disposées suivant l'ordre du calendrier. Le second livre peint à grands traits les voies spirituelles de la pieuse fille et ses communications avec le Sauveur. C'est dans ce riche fonds d'expériences personnelles qu'elle puise, dans le

(1) Dans le cours du recueil les anciens éditeurs n'appellent point Mechtilde par son nom ; il ne figure que dans le titre de l'ouvrage.

troisième livre, les louanges qu'elle adresse à Dieu et les sages instructions qu'elle donne aux fidèles pour les porter à célébrer et à aimer leur Créateur et leur Sauveur. Le quatrième livre est le livre de l'intercession et de la consolation. C'est à ceux qui sont tristes ou affligés, enfin à ceux qui souffrent de quelque façon que ce soit que la sainte s'adresse dans cette partie de ses communications; tel est aussi le caractère des lettres, trop peu nombreuses, qui la terminent. Le cinquième et dernier livre, consacré presque exclusivement à l'Eglise souffrante, nous montre, avec une grande force, dans une suite de visions magnifiques, les relations de notre sainte et en un sens les relations de toute l'Eglise militante avec ce monde du Purgatoire. On peut dire, sans s'exposer à être taxé d'exagération, que celui qui veut se faire une juste idée du dogme

de la communion des saints, pourrait se contenter de méditer les enseignements si profonds dans leur brièveté que nous donnent ces visions de sainte Mechtilde. Le cinquième livre se termine par quelques indications sommaires touchant les vertus et les derniers moments de la sainte¹.

(1) On lira avec intérêt une brochure récente (*La Matelda di Dante Alighiéri, Gratz, 1860, in-8*), dont l'auteur, M. Ant. Lubin, professeur extraordinaire de langue et de littérature italienne à l'université de Gratz, démontre d'une façon aussi ingénieuse que solide que la Matelda qui joue un si grand rôle dans les derniers chants du Purgatoire, n'est pas, comme on l'a dit jusqu'ici la fameuse comtesse Mathilde de Toscane, mais notre sainte Mechtilde à laquelle le grand poète aurait emprunté plusieurs de ses symboles et de ses tableaux. Voir aussi sur cette thèse intéressante, le *Literatur-Zeitung, Vienne, 1860, p. 351-352, et 386*.

IV

Des différentes éditions du livre de la Grâce spirituelle.

Les révélations de sainte Mechtilde d'Helfède furent recueillies vers la fin du XIII^e siècle, en langue allemande et non en latin, comme on l'a prétendu sans raison. Ce texte primitif doit malheureusement être considéré actuellement comme perdu, et les savants nombreux qui se sont dévoués à cette tâche n'ont pu en retrouver les traces. La première édition imprimée des Révélations est une traduction allemande faite elle-même sur une traduction latine du texte ; elle porte ce titre : *Das Buch geislicher Gnaden Offenbarunge, wunderluhes unde beschawlichen Lebens der heiligen jungfrawen Mechtildis und Gertrudis closterjungfrawen, des closter Helfede,*

in-4, Leipsick 1503, dédié à la comtesse de Saxe, Landgravine de Thuringe, Zé-déna, née princesse de Bohême; elle fut réimprimée en 1508.

La première édition latine fut donnée à Paris, en 1513, par Lefebvre d'Etaples dans le recueil intitulé : *Liber trium viro-rum et trium virginum spiritualium*. Mentionnons encore d'autres éditions du texte latin (avec les Révélations de sainte Gertrude) Venise 1522, Cologne 1536, Paris 1578, et une traduction italienne publiée à Mantoue, en 1589.



PROLOGUE.

Que rien ne te tourmente, que rien ne t'inquiète. Tout passe. Dieu seul demeure.

A qui possède Dieu, rien ne peut manquer: Dieu seul suffit.

SAINTE THÉRÈSE.

La clémence infinie de notre Dieu et Sauveur qui a daigné par son incarnation, contracter l'alliance la plus intime avec la nature humaine, se développant d'âge en âge, a voulu se manifester libéralement à ceux mêmes qui étaient destinés, comme nous, à vivre à la fin des temps; et ses miséricordes sont telles que la parole de l'homme ne sau-

rait exprimer les merveilles qu'il opère dans ses élus, les dons qu'il répand dans une âme qui s'est attachée à son service, l'expérience seule pouvant révéler la bonté et la douceur avec lesquelles il se communique à elle.

Le but que nous proposons ici avec le secours de Dieu et malgré l'insuffisance de nos forces, c'est de faire connaître les miséricordes dont il a daigné user à l'égard d'une âme qui s'était entièrement consacrée à lui. Il lui a été donné de pénétrer dans les mystères les plus cachés, mais les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même l'ont toujours portée à les renfermer en son cœur, à moins qu'elle n'en fût empêchée par ceux qui vivaient avec elle, et alors même que l'obéissance et le zèle pour la gloire de Dieu la faisaient sortir de

son silence, elle taisait encore ce qui était le plus honorable pour elle. Nous nous sommes proposé de rassembler ici, au nom du Seigneur et pour la plus grande gloire de la sainte et adorable Trinité, ce que nous avons pu recueillir de sa bouche, et nous prions humblement ceux entre les mains desquels tombera ce recueil, de rendre grâces à Dieu de tous les dons, de tous les biens qu'il a répandus en cette âme privilégiée entre toutes ses créatures. Que si l'on trouve dans ces pages plusieurs choses qui manquent de clarté ou d'élégance, on voudra bien excuser ces fautes qui doivent être attribuées à notre inexpérience, et se rappeler ce que dit le bienheureux Augustin que les bons esprits s'occupent moins des mots que du fond.

Ce recueil se compose de révélations et de visions qui toutes nous paraissent également propres à instruire et à édifier le lecteur chrétien. Cependant, afin d'en rendre l'usage plus commode, on a cru devoir le diviser en cinq livres. Le premier renferme les révélations relatives aux fêtes du propre du temps, de la sainte Vierge et de plusieurs autres saints. On trouvera dans le second plusieurs faits personnels à la religieuse qui a eu ces visions, et qui nous semblent être de nature à nourrir la piété et à développer la charité du lecteur. Le troisième livre renferme, ainsi que le quatrième, différentes révélations qui se rapportent à la gloire de Dieu et au salut du prochain et qui abondent en consolations et en instructions utiles; enfin le cinquième se compose

de visions relatives aux âmes du purgatoire, qu'elle se faisait un bonheur d'aider de ses prières. On engage donc tous ceux dans lesquels Dieu a répandu son esprit, cette charité, qui croit sans hésiter, qui espère tout, qui ne néglige aucun don excellent, ceux enfin qui connaissent le prix de la grâce, à recevoir pieusement ce livre afin de mériter eux-mêmes les biens dont il y est parlé et que Dieu promet à l'âme fidèle. Peut-être y trouvera-t-on plusieurs choses que l'on ne pourrait prouver par la sainte Ecriture ; mais comme d'ailleurs elles ne la contredisent pas, il faut s'en remettre touchant ces différents points à la grâce du Tout-Puissant qui, aujourd'hui comme autrefois, peut à son gré révéler à ceux qu'il aime les secrets les plus profonds de sa sa-

gesse et de sa bonté. Nous prions donc tous ceux qui liront ou entendront lire cet humble ouvrage de rendre grâces à Dieu de ce qu'il a daigné opérer en cette créature privilégiée et des puissants encouragements au bien qu'il accorde encore aux derniers âges du monde, à une époque où l'homme semble avoir perdu l'amour et l'intelligence du bien.

La pieuse fille dont nous avons recueilli les souvenirs fut favorisée de Dieu dès l'heure même de sa naissance. A peine venue au monde, on crut qu'elle allait trépasser, et on se hâta de la porter, pour être baptisée, à un prêtre juste et saint, au moment même où il allait commencer sa messe. Après lui avoir donné le sacrement de la régéné-

ration, inspiré sans doute par l'Esprit-Saint, il dit à ses parents : « Pourquoi vous effrayer ? Cette enfant vivra ; elle se consacrera à Dieu par la vie religieuse, il opérera en elle de grandes merveilles, et elle arrivera heureusement à un âge avancé. » Ainsi que Notre-Seigneur le lui apprit plus tard, la divine Providence avait permis qu'on avançât l'heure de son baptême, parce qu'il voulait s'établir en son cœur et s'y construire un temple au moment même où elle sortait du sein de sa mère.

Elle n'avait que sept ans, lorsque sa mère visitant avec elle un monastère voisin du château qu'elle habitait, elle manifesta l'intention d'y demeurer ; elle s'adressa successivement à chacune des religieuses pour les intéresser à son pieux dessein et elle y fut reçue

en effet malgré sa mère, et sans que, ni alors ni plus tard, les menaces ou les promesses de ses parents aient pu ébranler sa résolution.

Malgré son jeune âge, elle se fit bientôt remarquer de ses compagnes par sa piété, son zèle, son innocence et sa ferveur. Dès lors elle marcha chaque jour d'un pas plus rapide dans les sentiers de la perfection, et elle parvint bientôt à une haute vertu. On ne pouvait s'empêcher d'admirer sa douceur, son humilité, sa patience, sa mortification, sa dévotion, mais surtout son ardent amour envers Dieu et envers ses semblables. Elle aimait à rendre service au prochain ; elle témoignait une tendre compassion à ceux que Dieu faisait passer par le creuset de l'épreuve et de la tentation ; les malheureux

s'adressaient à elle avec confiance, et nul ne la quittait sans avoir trouvé auprès d'elle l'édification et la consolation. Aussi aimait-on à jouir de ses entretiens et réclamait-on de toute part ses prières ; ses soins charitables occupaient même une grande partie de son temps. Elle était encore très-jeune que Dieu la prévenait déjà de ses faveurs les plus signalées.

Il avait été extrêmement libéral et magnifique envers elle, non-seulement dans l'ordre de la grâce, mais encore dans l'ordre de la nature ; il lui avait donné un esprit élevé, une grande ouverture pour la science, enfin une voix également belle et forte ; ainsi il avait usé à son égard d'une grande libéralité, et elle put rendre d'immenses services au couvent dans lequel elle avait

cherché un asile. En même temps, comme Dieu l'aimait d'un amour tout particulier, il ne cessait de lui envoyer la maladie et l'épreuve; ses maux de tête étaient continuels, et une irritation du foie lui causait de vives douleurs. Elle supportait avec joie ces épreuves si pénibles à la nature; et la seule plainte qu'elle exprimât était le regret de ne pas jouir autant qu'elle l'eût voulu, des consolations de la grâce et de ne pouvoir pas s'unir à Dieu de cette union parfaite qui fait que l'âme ne forme plus qu'un esprit avec lui.

LE LIVRE

DE

LA GRACE SPIRITUELLE.

LIVRE PREMIER.

I

De l'Annonciation de la sainte Vierge, du cœur
de Dieu et de ses louanges.

Le jour de l'Annonciation de Notre-Seigneur, comme la servante du Christ, abîmée dans la prière, considérait ses péchés dans l'amertume de son âme, elle se vit couverte d'un vêtement de cendres, et sa pensée s'arrêta sur ces paroles de nos saints livres : « La justice servira de ceinture à ses reins. » (Ps., xi, 5). Et elle se

MECHT.

1

mit à considérer ce qu'elle devait faire pour que le Dieu de gloire, recouvert de sa justice, vint dans la vertu de sa majesté divine à celle qui avait été si négligente. Car plus l'homme est saint devant Dieu, plus il est bas à ses propres yeux et se place au-dessous des autres ; plus l'âme est purifiée du péché, plus elle craint, plus elle tremble à la pensée d'avoir encore quelque chose à expier pour satisfaire à la justice divine. Comme elle s'entretenait dans ces pensées de repentir, elle vit Notre-Seigneur Jésus-Christ assis sur un trône élevé. Les cendres disparurent devant son doux visage ou plutôt elles se changèrent, en sa présence, en un or précieux. Elle reconnut alors que toutes les bonnes œuvres qu'elle avait négligées avaient été accomplies par sa grâce infiniment sainte et ses mérites surabondants et comprit comment il est suppléé à nos imperfections par la perfection incomparable du Fils de Dieu. Ainsi quand Dieu jette les yeux sur une âme et s'abaisse vers elle dans sa miséri-

corde, il plonge ses iniquités dans un éternel oubli. Voyant donc qu'elle avait reçu de Dieu des grâces si extraordinaires, le pardon de tous ses péchés et la participation aux mérites du Sauveur, heureuse d'une assurance si consolante, elle se jeta dans le sein de son céleste époux avec un humble empressement et un amour extrême et échangea avec lui des paroles d'une suavité ineffable. Tout à coup elle vit sortir du cœur de Dieu un chalumeau d'or, dont elle se servit pour louer Dieu. Cependant elle conjura Notre-Seigneur de célébrer lui-même ses louanges ; à l'instant même elle entendit une voix plus douce que le miel, celle du Sauveur qui disait : « Dites les louanges de notre Dieu, vous tous qui êtes ses saints. » (Ps. xxix, 5). Comme elle s'étonnait de ce qu'une personne divine s'abaissât jusqu'à répéter les paroles de l'homme, il lui fut dit que, par le mot *louanges*, Dieu se loue en lui-même et sans fin avec des louanges parfaites. Sur ce mot *dites* elle comprit que Dieu, dans sa vertu divine et

sa majesté, a donné aux âmes le pouvoir d'inviter toutes les créatures du ciel et de la terre à louer leur Créateur. A propos du mot *notre Dieu*, il lui fut dit que le Fils, en tant qu'il est homme, honore le Père quand il dit : Mon Dieu et notre Dieu ; enfin sur ce mot : *Vous tous qui êtes ses saints*, il lui fut révélé que tous ceux qui sont saints au ciel et sur la terre doivent ce bienfait au sanctificateur suprême qui est Jésus-Christ. Elle vit aussi la sainte Vierge Marie à la droite de son Fils promenant un certain nombre de cymbales d'or attachées par une chaîne d'or à travers les rangs des saints et les chœurs des anges. Les anges et les saints touchaient les cymbales et en tiraient des sons d'une douceur extrême, en louant Dieu de tous les dons, de toutes les grâces qu'il leur avait accordés dans son extrême miséricorde. L'âme se joignit à eux et loua Dieu pour elle-même, autant qu'il était en son pouvoir. Cependant Notre-Seigneur, l'ayant appelée, mit ses mains dans les mains de l'âme et lui communi-

qua la vertu des œuvres qu'il a accomplies en son humanité infiniment sainte. Puis, approchant des yeux de l'âme ses yeux purs et purifiants, il lui donna la vertu de faire de ses yeux un bon usage et le don des larmes. Il mit ses oreilles en contact avec celles de son humble servante et lui donna ainsi de ne point offenser Dieu par l'ouïe ; il pressa ses lèvres divines contre les lèvres de l'âme afin de lui communiquer l'habitude de la louange, de l'action de grâces, de la prière et de la prédication ; ainsi elle pourrait expier ses négligences passées. Enfin unissant son cœur infiniment aimant au cœur de l'âme, il lui communiqua la pratique de la méditation, de la contemplation et de l'amour et l'enrichit de toute sorte de biens. Ainsi l'âme fut entièrement unie à Jésus-Christ, amollie par le divin amour comme la cire mise en contact avec le feu, et intimement associée à la vie divine. De même que le sceau, imprimé dans la cire, y laisse son empreinte, de même l'âme prédestinée de-

vient une seule chose avec l'objet de son amour.

Tandis qu'on lisait l'évangile¹ : *Missus est angelus Gabriel*, la pieuse servante du Seigneur vit arriver à Nazareth l'archange Gabriel que Dieu avait déjà envoyé souvent à Marie pour lui révéler ses secrets. Il avait à la main un magnifique étendard avec une inscription en lettres d'or. Derrière lui venait une multitude innombrable d'anges qui se rangèrent dans un ordre admirable autour de la maison habitée par la Vierge ; l'âme vit d'abord les Anges, puis les Archanges, les Vertus et les autres Chœurs célestes, et chaque hiérarchie formait autour de la maison une sorte de muraille protectrice qui s'élevait jusqu'au ciel. Enfin elle aperçut le Seigneur même, semblable à un époux superbement paré, au milieu du chœur embrasé des séraphins, car ils ont le privilège de se tenir le plus près du trône de la divinité. Tous ces anges semblaient

(1) Evangile de la fête de l'Annonciation. (25 mars).

former une garde d'honneur autour du Fils de Dieu et de la Vierge. Cependant le Verbe était venu se placer à droite de l'étendard de l'archange, tandis que celui-ci adressait à Marie sa respectueuse salutation. Enfin lorsque la bienheureuse Vierge eut protesté de son humble soumission par ces paroles : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole, » elle vit le Saint-Esprit descendre du ciel sous la forme d'une colombe ; ses ailes étendues figuraient les grâces dont il devait la remplir. Pénétrant dans l'âme de la Vierge, il la couvrit de son ombre, et lui communiqua une merveilleuse fécondité. Sans cesser d'être vierge, elle conçut le Verbe de Dieu et devint, au témoignage de l'Esprit lui-même, la mère de Dieu et des hommes.

Au moment du banquet glorieux dans lequel elle avait reçu par la sainte communion, le bien-aimé de son âme, la bienheureuse entendit qu'il lui disait : « Vous êtes en moi et je suis en vous, jamais je ne

vous abandonnerai. » Or elle ne désirait rien au monde sinon la gloire de Dieu. Le Seigneur lui donna alors son divin cœur sous la forme d'une coupe d'or, merveilleusement ciselée et lui dit : « Vous me louerez toujours par mon divin cœur : allez, présentez mon cœur à tous mes saints, afin qu'ils puissent boire l'eau vive qui doit les plonger dans une heureuse ivresse. » Alors, s'approchant des anges, elle leur présenta le breuvage délicieux que renfermait la coupe, ils n'en burent pas, cependant ils se sentirent réjouis et fortifiés. Ensuite elle s'approcha des patriarches et leur dit : « Recevez celui que vous avez désiré et si longtemps attendu, et obtenez-moi la grâce de me porter sans cesse à lui, de soupirer vers lui et le jour et la nuit. » Puis, passant aux apôtres : « Recevez, leur dit-elle, celui que vous avez si ardemment aimé, et faites que je l'aime plus que toute chose et de toute la force de mon cœur. » Elle dit aux martyrs : « Voici celui pour l'amour de qui vous avez

répandu votre sang et livré votre corps aux bourreaux, obtenez-moi la faveur de consacrer à son service tout ce que j'ai de force. » Ce fut ensuite le tour des confesseurs, elle leur parla en ces termes : « Recevez celui pour lequel vous avez méprisé tous les biens et toutes les délices du monde, et faites que, par amour pour lui, je méprise tout ce qui est terrestre et j'arrive au sommet de la perfection religieuse. » Enfin, présentant aux vierges la coupe mystérieuse, elle leur dit : Recevez celui auquel vous avez consacré votre virginité et obtenez-moi la grâce de conserver jusqu'à la mort une inviolable pureté de l'esprit et du corps. » En ce moment, elle vit une vierge qui était morte depuis peu de temps et à laquelle elle était unie sur la terre par les liens de l'amitié ; elle s'entre tint avec elle et lui demanda si toutes les espérances qu'elle avait conçues alors qu'elle était encore sur la terre, avaient été réalisées. « Oui, lui dit l'heureuse vierge ; seulement elles l'ont été au centuple. »

Ayant ainsi achevé de parcourir le ciel, elle revint auprès du Sauveur qui, recevant de ses mains la coupe mystérieuse, la déposa en son cœur ; alors elle sentit vivement le bonheur d'être unie à Dieu.

II

Comment il faut saluer la très-sainte Vierge.

Pendant l'avent de Notre-Seigneur, comme elle désirait saluer la très-sainte Vierge, le divin Maître lui dit : « Salue le cœur virginal de ma Mère dans la surabondance des dons admirables qu'il a réunis. Elle a été la plus sainte de toutes les créatures, puisque la première elle a fait le vœu de virginité. Elle a été la plus humble, et c'est ainsi qu'elle a eu le privilège de concevoir du Saint-Esprit. Elle a été la plus pieuse et la plus intérieure, et c'est par ses ardents soupirs qu'elle m'a attiré en elle. Elle a été la plus aimante à l'égard de Dieu et du prochain. Elle a été la plus intelligente,

puisqu'elle a conservé en son cœur tout ce que j'ai fait dans mon enfance et pendant toute ma vie cachée. Elle a été la plus patiente, continuellement occupée de méditer sur mes souffrances, si cruelles pour son cœur maternel. Elle a été la plus fidèle, elle a sacrifié son Fils unique pour le salut du monde. Elle a fait le meilleur usage de sa prière, elle qui a tant prié pour l'Église, lors de ses commencements. Enfin elle a été la plus persévérante dans la contemplation, et c'est ainsi qu'elle obtient chaque jour tant de grâces pour les pauvres mortels. »

III

De quatre paroles mystérieuses que Notre-Seigneur adresse à l'âme.

Le dimanche *Populus Sion*¹, entendant chanter cette prière du prophète : « Que

(1) Introït de la messe du second dimanche de l'Avent.

le Seigneur fasse entendre sa parole glorieuse¹, » elle désira savoir quelle était cette parole glorieuse. Le Sauveur lui dit : « Ton désir va être satisfait. Quand une âme pleure ses péchés, moins par crainte que par amour, je lui adresse cette parole consolante : Vos péchés vous sont remis, allez en paix. Car quand l'homme se repent sincèrement de ses fautes, je lui accorde un pardon complet, et je lui rends mes bonnes grâces, comme s'il ne m'avait jamais offensé. Quand une âme s'unit à moi par l'oraison et la contemplation, elle m'entend lui adresser cette autre parole non moins consolante. Venez, ma bien-aimée, montrez-vous à moi². Puis quand l'âme fidèle est sur le point de se séparer de son corps, je l'invite à entrer dans l'éternelle félicité, en lui disant : Venez, ma bien-aimée : je vous ferai asseoir sur mon trône, car j'ai mis en vous mes com-

(1) *Auditam faciat Dominus gloriam vocis suæ :*
(ISAÏ., xxx, 30).

(2) *Cantique des cantiques.* (II, 4).

plaisances¹. Enfin, au jour du jugement, je ferai entendre à l'âme fidèle une parole plus glorieuse encore, lorsque, réunissant ceux que j'ai choisis de toute éternité, et appelés à la félicité éternelle, je leur dirai : Venez, les bénis de mon Père ; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde². »

IV

Pourquoi la face du Seigneur est comparée
au soleil.

Pendant la messe : *Veni, et ostende nobis faciem suam*³, comme elle priait à l'intention de tous ceux qui désirent contempler la face de Dieu, elle vit Notre-Seigneur debout au milieu du chœur. Sa face, plus brillante qu'un millier de soleils, répandait sur tous les assistants un nombre infini de

(1) Antienne de l'Eglise. (2) Matth., xxv.

(3) Introït du samedi des Quatre-Temps de septembre.

rayons lumineux. Comme elle lui demandait pourquoi sa face lui présentait l'aspect du soleil, il lui répondit : « C'est que le soleil a trois propriétés par lesquelles il me ressemble : il échauffe, il féconde, il éclaire. De même que le soleil échauffe, ainsi tous ceux qui m'approchent sont embrasés d'amour, et comme la cire s'amollit en la présence du feu, ainsi leurs cœurs sont amollis en ma présence. De plus le soleil répand la fécondité ; de même ma présence rend l'âme vertueuse féconde en bonnes œuvres. Enfin le soleil éclaire ; de même j'illumine celui qui vient à moi de la lumière de la science céleste. » Quelque temps après ayant médité le verset : Il s'est élancé comme un géant (Ps. xviii, 6), elle dit à Notre-Seigneur : « Seigneur, mon Dieu, que signifient ces paroles que vous avez inspirées à votre prophète ? » Au même instant, le Seigneur lui apparut, debout au milieu du ciel, sous les traits d'un beau jeune homme magnifiquement vêtu et ceint d'une ceinture de soie rouge,

verte et blanche. Il lui dit : « Celui qui veut faire un long et pénible voyage, doit se ceindre d'une bonne ceinture, afin que ses vêtements ne gênent pas sa marche. La soie rouge est plus forte, dit-on, que les autres ; ainsi grande est la vertu de ma passion et de celle de tous mes martyrs : car ma passion a affermi jusqu'à la fin des temps le courage de mes confesseurs et leur a donné la force de persévérer. La soie verte et la blanche sont aussi plus fortes que les autres ; ainsi l'innocence de mon humanité et ma vie sainte surpassent infiniment l'innocence et les mérites de tous les hommes. Je me suis ceint de cette ceinture de l'humanité et de la souffrance. J'ai réduit l'immensité de l'éternité aux étroites proportions de la vie misérable de l'homme, m'élançant comme un géant dans sa force, car j'avais voulu parcourir cette longue et difficile carrière et sauver la nature humaine. Celui qui porte un trésor précieux a soin aussi de bien serrer sa ceinture, pour ne rien laisser échapper. Ainsi je

m'étais ceint avec soin, parce que je portais un noble et précieux trésor, l'âme de l'homme ; oui toujours je porte en mon cœur avec un amour et un empressement ineffables les âmes de ceux qui doivent un jour arriver au bonheur. » Comme la communauté s'avancait pour la sainte communion, elle vit Notre-Seigneur debout à la place du prêtre, sous les traits d'un roi plein de majesté. Chaque religieuse en arrivant auprès de lui, lui présentait une lampe allumée, dont les rayons éclairaient son visage. Elle comprit alors, grâce aux lumières de l'Esprit-Saint, que les lampes figuraient le cœur des religieuses et l'huile la souveraine bonté du Dieu qui veut bien se communiquer à ces pauvres cœurs. La flamme représente la ferveur de l'amour, parce que le très-saint Sacrement communique à tous ceux qui le reçoivent dignement la vertu des choses saintes et les embrase de l'amour divin.

V

Les sœurs au chapitre et Notre-Seigneur.

Le soir de la délicieuse naissance du Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme la communauté se rendait au chapitre¹, elle vit un grand nombre d'anges avec des flambeaux. Notre-Seigneur était assis à la place de l'abbesse sur son trône d'ivoire, duquel s'épanchait une onde pure.

(1) On appelle chapitre dans la langue monastique la réunion des membres d'une communauté sous la présidence du supérieur. Ces réunions ont reçu ce nom parce qu'on avait coutume d'y lire un chapitre de la Règle. Une salle particulière, appelée salle du chapitre ou simplement chapitre, était affectée à ces assemblées; les riches abbayes possédaient souvent de magnifiques salles de chapitre. Ces assemblées n'avaient pas toujours le même objet; tantôt on y délibérait sur telle ou telle question particulière, tantôt on y tenait les réunions prescrites par la Règle. Le chapitre commençait par la prière et la méditation et se terminait de la même façon. (Note du D. REISCHL).

Pendant le premier *Miserere*, l'eau lava le visage de chacune des religieuses. Au second, plusieurs d'entre elles s'approchant du divin Sauveur, lui offrirent les prières qu'elles faisaient continuellement pour l'Eglise. Enfin, au troisième, le Seigneur, tenant à la main un calice, y puisait pour les âmes auxquelles les sœurs s'étaient intéressées dans leurs prières. Et le Seigneur lui dit : « Ce chapitre, je le tiens tous les ans. »

VI

De la Nativité du Sauveur.

Dans la nuit où l'on célèbre le doux souvenir de la naissance du divin Sauveur, il sembla à la pieuse fille qu'elle se trouvait auprès de la grotte dans laquelle la Vierge devait donner le jour à son divin Fils. L'heure marquée par les décrets divins ayant enfin sonné, la bienheureuse Vierge se sentit pénétrée d'une joie ineffable ; une

lumière céleste l'entoura de toute part, elle se leva étonnée, se prosterna dans les sentiments de l'humilité la plus profonde, rendit grâces à Dieu et resta comme hors d'elle-même jusqu'au moment où elle reçut dans ses bras son divin Fils, le plus beau des enfants des hommes.

Alors, le prenant dans ses bras avec une joie ineffable et un ardent amour, elle lui donna trois baisers amoureux, qui l'unirent à la très-sainte Trinité de la façon la plus intime qui soit donnée à l'homme en dehors de l'union personnelle.

La montagne escarpée dont la grotte fut le théâtre de la naissance du Sauveur, figurait suivant elle la vie rude et pénible dont le Sauveur et sa mère donnèrent les premiers l'exemple et de laquelle devaient vivre après eux tant de fidèles imitateurs. La pieuse épouse du Verbe, assise auprès de la bienheureuse Vierge, désirait vivement avoir le bonheur d'embrasser l'aimable enfant. A peine la Vierge l'eut-elle pressé contre son sein et amoureuxment salué

qu'elle lui remit l'enfant entre les bras ; elle le reçut avec un amour inexprimable, le pressa contre son cœur et lui adressa ces paroles inspirées par son ardent amour :

« Salut, moelle exquise du cœur du Père, et force des âmes languissantes, je vous offre à jamais pour votre plus grande gloire la moelle de mon cœur et de mon âme. » Elle comprit alors, grâce à des lumières d'en haut, comment le Fils est la moelle du cœur du Père. La moelle, outre son goût délicieux, a la vertu de fortifier et de guérir ; ainsi le Père nous a donné son Fils, qui est la force unie à la douceur pour combattre à notre place, pour nous sauver, pour répandre en nous les consolations les plus suaves. Par la moelle de l'âme, il faut entendre cette onction délicieuse que met en elle l'amour divin, quand elle arrive à mépriser les choses du monde, et cette onction est telle qu'elle surpasse infiniment toutes les joies de ce monde, quand on les supposerait réunies dans un même homme. De la face du divin enfant

partaient quatre rayons qui se dirigeaient vers les quatre vents du ciel ; ils figuraient les enseignements du Sauveur qui devaient se répandre dans tout l'univers et le gagner à lui.

Comme on chantait la messe : *Dominus dixit*⁽¹⁾ pour rappeler et honorer la mystérieuse et ineffable naissance du Verbe, de toute éternité, dans le sein de son Père, il lui sembla qu'elle voyait Dieu le Père sous les traits d'un roi puissant, dans une tente magnifique, assis sur un trône d'ivoire. Et il dit à l'Âme : « Viens recevoir le Fils unique et coéternel de mon cœur et communique-le à tous ceux qui honorent avec une piété reconnaissante sa glorieuse naissance dans le sein de son Père. » En même temps, elle vit sortir du cœur de Dieu une lumière qui vint s'unir au cœur de l'âme, sous la forme d'un jeune enfant translucide. Elle lui adressa ces paroles : « Je vous salue, vous qui êtes la splendeur de la

(1) Introït de la messe de minuit du jour de Noël.

gloire du Père. » Alors elle alla porter l'enfant aux personnes présentes et le donna à chacun en particulier ; cependant elle ne cessait pas de l'avoir elle-même dans son cœur. L'enfant s'abaissait vers chacune de celles à qui elle le présentait et baisait trois fois son cœur. Par le premier baiser, il aspirait leurs saints désirs ; par le second leur bonne volonté, par le troisième enfin toutes les bonnes œuvres qu'elles avaient faites dans les offices de l'Eglise, les prosternations, les veilles saintes et les autres exercices spirituels. Elle comprit alors que, bien qu'il soit impossible à l'homme de saisir par l'intelligence l'ineffable naissance du Verbe dans le sein de son Père, il est cependant agréable à Dieu qu'on s'en réjouisse par une foi pieuse et qu'on l'exalte autant qu'on peut le faire.

Tandis qu'on chantait l'évangile : *Exiit edictum*⁽¹⁾, il lui sembla que le Père céleste lui disait : « Va trouver la Mère virginale

(1) Evangile de la messe de minuit du jour de Noël.

de mon Fils, et prie-la de te donner son divin enfant avec toute la joie qu'elle ressentit quand elle l'enfanta et tous les biens dont je l'ai comblé pour le salut de sa mère et du monde entier. » Quand elle fut arrivée à Bethléem, elle trouva l'enfant couché dans une crèche et enveloppé dans des langes. Il lui dit : « A peine étais-je venu au monde que je fus aussitôt enveloppé de linges, qui me permettaient à peine quelques mouvements, et cela parce que je me suis livré à l'homme pour son salut avec tous les biens que j'ai apportés du ciel avec moi. Celui qui est lié n'a point de force, il ne saurait se défendre lui-même, et on peut lui enlever tout ce qu'il a. De même au moment où je devais sortir de ce monde, j'ai été attaché à la croix d'une façon telle que je ne pouvais faire le moindre mouvement, en signe de ce que je voulais laisser aux hommes tous les mérites que j'avais acquis en mon humanité ; j'ai abandonné complètement à l'homme tous mes mérites, les trésors de mon hu-

manité et de ma divinité, ma passion enfin, de façon que maintenant il peut emporter facilement ce qui m'appartient, et mon seul désir est qu'il en fasse un bon et saint usage. » Il lui sembla aussi voir la charité, sous les traits d'une jeune vierge, assise à côté de la bienheureuse Marie, elle lui dit : « Divine charité, révèle-moi l'art de servir, comme il convient, le divin enfant. » La charité lui répondit : « C'est moi qui la première l'ai servie de mes mains virginales ; je l'ai enveloppé dans ses langes, je lui ai offert le lait de mes mamelles virginales, je l'ai pressé contre mon sein, je me suis jointe à sa Mère pour le servir, enfin chaque jour encore je me consacre à son service. Quiconque veut le bien servir, doit me prendre pour sa compagne ; ainsi il doit agir toujours en union avec l'amour dans lequel le Fils de Dieu a pris la nature humaine ; alors chacune de ses actions sera singulièrement agréable à Dieu. »

Pendant que l'on chantait la messe :

*Lux fulgebit*¹, elle reçut des lumières extraordinaires. Elle comprit que le Fils de Dieu est la vraie lumière, que, par sa glorieuse naissance, il a illuminé le monde entier avec tous les hommes qu'il renferme, qu'en ce faible enfant résidait la perfection de la divinité, que la vertu toute-puissante de Dieu l'empêchait de se briser, enfin que la sagesse insondable de Dieu était cachée en lui. Couché dans la crèche de Bethléem, il n'avait pas moins de sagesse que maintenant qu'il règne dans les cieux ; la suavité et l'amour de l'Esprit-Saint habitaient aussi dans le divin Enfant. Tandis que l'âme concevait ces choses ineffables et inaccessibles à l'intelligence humaine, elle prit l'enfant dans ses bras et le pressa contre son cœur assez longtemps pour entendre les pulsations de son cœur ; elle remarqua que trois pulsations fortes étaient toujours suivies d'une quatrième beaucoup plus faible. Comme elle s'en

(1) Introït de la messe de l'Aurore, le jour de Noël.

étonnait , l'enfant lui dit : « Les pulsations de mon cœur ne ressemblaient pas à celles des autres hommes ; elles ont toujours été telles que tu les entends depuis ma naissance jusqu'à ma mort, et c'est pour cela que je suis mort si promptement sur la croix. La première pulsation provient de l'amour tout-puissant de mon cœur, lequel a été si énergique que j'ai triomphé avec autant de douceur que de patience de toutes les contradictions du monde et de la cruauté des Juifs. La seconde provient de l'amour infiniment sage par lequel je me suis dirigé et j'ai dirigé toutes choses, par lequel j'ai ordonné d'une façon admirable tout ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre. La troisième a sa source dans l'amour suave qui s'est tellement emparé de moi qu'il m'a adouci toutes les amertumes de ce monde ; la mort même, la mort la plus douloureuse, m'a été douce et chère, parce qu'elle procurait le salut de tous les hommes. La quatrième pulsation, qui est si faible , figure la douceur et la bonté de

mon humanité qui m'a rendu charitable et compatissant pour les hommes. Etudie bien les mouvements de mon divin cœur. »

Pendant le canon, Notre-Seigneur lui dit : « Tandis que l'on chante le *Sanctus* l'homme doit dire un *Pater* et me prier de le préparer par la force, la sagesse, la douceur et la condescendance de mon amour, afin qu'il soit digne de me recevoir spirituellement et que j'accomplisse en lui tout ce que je me suis proposé de toute éternité, conformément au bon plaisir de ma volonté divine. Pendant la communion et les collectes, il doit réciter ce verset : « Je vous loue, amour très-puissant. Je vous exalte, je vous bénis, amour très-sage. Je vous glorifie, amour très-doux. Je vous exalte, amour très-compatissant, pour tous les biens que votre glorieuse divinité et votre bienheureuse humanité ont opérés en nous par le noble instrument de votre cœur et qu'elles doivent encore produire dans tous les siècles des siècles. » Alors, à la bénédiction du prêtre, je lui donnerai

moi - même cette bénédiction : Que ma toute-puissance vous bénisse , que ma sagesse vous instruisse , que ma suavité vous remplisse de ses trésors , que ma condescendance sans borne vous attire à ma suite et m'unisse à vous. Ainsi soit-il. »

VII

Saint Jean apôtre et évangéliste.

Le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, comme on sonnait la première fois pour les matines, il lui sembla que l'enfant Jésus, sous les traits d'un enfant de dix ans , s'empressait d'éveiller les sœurs. Elle vit aussi saint Jean dans le dortoir, à quelque distance du lit d'une personne qui avait pour lui une grande dévotion. Un ange, éblouissant de clarté, un séraphin, précédait l'apôtre un flambeau à la main, et il était accompagné d'un grand nombre d'anges, également attachés au service du saint. Ils conduisirent les sœurs au chœur

à la lumière des flambeaux. Celles d'entre elles qui s'étaient levées avec l'empressement de l'amour recevaient plus d'honneurs que celles qui n'avaient obéi à la règle que par un sentiment de crainte. L'ange le plus élevé en dignité avait été attaché au service de saint Jean, parce que, durant sa vie mortelle, il avait eu pour Notre-Seigneur l'amour embrasé d'un séraphin. Il lui fut dit alors que ce même ange agit sur le cœur de ceux qui aiment saint Jean à cause de l'amour particulier que Notre-Seigneur a eu pour lui, ainsi l'Esprit de Dieu porte les hommes à l'aimer. Pendant les matines, saint Jean fit le tour du chœur, approcha de la bouche de chaque religieuse un calice qu'il avait à la main et y reçut la dévotion et tous les bons sentiments des sœurs qu'il offrit ensuite joyeusement à Notre-Seigneur. Cependant elle se demanda ce qui avait valu à saint Jean l'insigne privilège de parler de la divinité du Christ avec plus de profondeur que les autres évangélistes. Il lui fut répondu :

« En chacun de ses sens, il l'emporte sur tous les autres saints ; son œil voit plus clairement la lumière inaccessible , son oreille saisit avec plus de délicatesse les suaves communications de la divinité ; sa bouche et sa langue perçoivent mieux les douceurs ineffables de la divinité ; de sa bouche enfin découlaient des paroles délicieuses qui maintenant encore remplissent tout le ciel , de façon que chaque saint goûte quelque chose des parfums délicieux de saint Jean, ce qui embrase son cœur d'une joie inexprimable dans l'amour de Dieu ; enfin dans son vol, plus rapide que celui de l'aigle , il s'élève jusqu'aux hauteurs les plus inaccessibles de la divinité. » Il lui semblait aussi qu'elle voyait la gloire de saint Jean. Elle vit, brillant d'un éclat incomparable, tout ce que l'apôtre a dit du Christ et de sa divinité, tout ce que les saints et les docteurs de l'Eglise ont écrit et répété après lui, ainsi les étoiles et le soleil brillent à travers un cristal orné de pierres précieuses. Il lui fut dit encore que

ce passage d'un chant en l'honneur de saint Jean¹ : « Il a lavé sa robe dans le vin et son manteau dans la liqueur extraite de l'olive, » voulait dire que la couleur de son étole rappelle que, tandis que le Christ était attaché à la croix, il demeura auprès de lui avec une ardente compassion et qu'il ressentit en son âme tous les tourments du divin Maître. Quant au passage relatif à la liqueur de l'olive, il signifie que de même que l'huile éclaire, brûle et adoucit, ainsi on a vu en saint Jean la ferveur de l'amour dans une âme extraordinairement bonne et douce. Alors elle offrit sa prière à saint Jean pour une personne intimement unie à Dieu. L'apôtre la remercia et lui dit : « Puisqu'on m'a consacré cette offrande, je ferai d'elle l'objet de la joie des saints. » Elle reprit : « Quelle faveur lui accorderez-vous donc ? » Il répondit :

(1) Passage d'une hymne en l'honneur de saint Jean ; il y est fait allusion à ce passage de la Genèse (xlix, 11) : Il lave ses vêtements dans le vin et son manteau dans le sang du raisin.

« Je serai le protecteur de sa virginité, et, dans tout ce qui pourra la troubler, la contrarier, elle trouvera en moi un refuge assuré; quand sa fin arrivera, je serai auprès d'elle, et je la présenterai immaculée au Christ, son divin fiancé. »

Elle vit encore l'apôtre saint Jean reposant sur la poitrine du Sauveur; les saints entouraient le divin Maître et le louaient des grands dons qu'il a accordés à saint Jean. Elle conjura Notre-Seigneur de vouloir bien lui faire connaître les raisons pour lesquelles elle devait le louer en saint Jean. Le Seigneur lui dit : « D'abord, tu le loueras à cause de sa naissance illustre, car il naquit de parents nobles, et il n'y a pas de saint au ciel dont l'origine ait été plus distinguée. Tu le loueras en second lieu de ce que je l'ai appelé de ses noces à l'apostolat¹. En troisième lieu de ce qu'il a mérité de voir sur la montagne ma face glorieuse avant Pierre et Jacques. En quatrième, de ce que, au jour de la cène, il a

(1) On retrouve la même idée dans un vieux

en l'honneur de reposer sur mon sein. Cinquièmement, de ce qu'il a eu, avant les autres, la connaissance des mystères les plus cachés, c'est ainsi qu'il a mérité de faire connaître à la postérité ma prière du mont des Oliviers¹. Sixièmement, parce que, dans l'excès de mon amour, je lui ai confié ma mère, au moment d'expirer sur la croix. Septièmement, parce que je lui ai donné, après ma résurrection, des lumières

chant de l'Eglise pour la fête de saint Jean, dont nous ne citerons que le passage suivant :

*Joannes, Jesu Christo multum dilecte virgo,
Tu, ejus amore, carnalem in nave parentem liquisti;
Tu leve conjugis pectus respuisti, Messiam secutus.*

On a toujours cru dans l'Eglise que saint Jean avait conservé une pureté constante de l'esprit et du corps ; sur cette tradition la légende a brodé toute une histoire : elle suppose que Jean devait épouser Marie de Magdalum, que le Sauveur l'appela pendant le festin nuptial, et qu'il renonça immédiatement à tout pour le suivre. Voir Fabricius, *Codex Apocryph.*; II, 587. — (Note du D. REISCHL).

(1) Joan, xvii, 1. et suiv.

MECHT.

3

res extraordinaires, grâce auxquelles il m'a reconnu le premier ; tandis que les autres apôtres hésitaient, il a dit : « C'est le Seigneur¹. » Huitièmement, parce que, par un gage extraordinaire de mon amour je lui ai révélé mes mystères quand il écrivait son Apocalypse, et que, le Saint-Esprit l'inspirant, il a pu dire : « Au commencement était le Verbe, » mystère que ni prophète, ni nul autre saint n'avait connu avant lui. Neuvièmement, parce qu'il n'a pas hésité à boire du poison pour glorifier mon nom². Dixièmement, parce qu'il a

(1) Joan, xxi.

(2) La légende raconte (*Abdiæ actor. apost., apud Fabric., Cod. Apocryphe. N. T.*, II, 587) que l'apôtre saint Jean fit le signe de la croix sur une coupe remplie d'une liqueur empoisonnée qu'un traître lui avait présentée, et que cette bénédiction transforma le poison en un breuvage salulaire, conformément à la promesse du Sauveur (*Marc.*, xvi, 18). Voir la *Vie de Notre-Seigneur d'après les visions de la sœur Emmerich*, (tom. VI, p. 340). C'est à cause de cette tradition que la symbolique chrétienne représente l'apôtre tenant dans la main une coupe au-dessus de laquelle se dresse un serpent, sym-

fait beaucoup de miracles en ma vertu et ressuscité des morts. Onzièmement, parce que je l'ai visité amoureusement et fait entrer dans ma gloire avec ses frères. Douzièmement, parce que je l'ai affranchi des douleurs de la chair, et conduit de ce monde misérable au bonheur éternel. » Une autre fois, pendant l'évangile, elle vit le même apôtre debout, tenant le livre du prêtre; les paroles de l'Evangile sortaient de sa bouche comme autant de rayons. La Vierge était debout de l'autre côté de l'autel, et des yeux de l'apôtre partaient deux rayons d'une lumière céleste qui éclairaient la face de la glorieuse Mère du Sauveur. Comme elle s'étonnait de ce qu'elle voyait et qu'elle désirait en comprendre la signification, saint Jean lui dit : « Lorsque j'étais sur la terre j'avais un tel

bole de la mort (le serpent de l'abîme), mais qui, à cause de l'image du serpent d'airain, est d'autre part un gage de salut, (*Joan.* III, 14). — La bénédiction du vin le jour de la Saint-Jean se rattache à cette tradition. (Note du D. REISCHL).

respect pour la Mère de mon Sauveur et Maître, que je n'osais lever les yeux sur elle. » Elle lui demanda quel nom il donnait à Marie, il lui répondit qu'il l'appelait du nom de mère.

La nuit sainte de la Circoncision, elle offrit à Dieu les prières des sœurs et leurs hommages respectueux; puis comme elle le conjurait de répandre ses bénédictions sur elles à l'occasion de l'année qui s'ouvrait, le Sauveur lui répondit. « Salut et bénédiction de la part du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui sanctifie toutes vos bonnes œuvres. C'est de moi qu'il est écrit : *Seigneur, vos années sont éternelles*¹. Venez donc à moi vous tous qui désirez me posséder, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et que si l'on veut trouver le repos du corps et de l'âme, on doit, à mon exemple, être doux et humble. » Il ajouta : « Celui qui a le désir de se renouveler dans le bien doit imiter

(1) Anni tui non dericient. (Ps. ci, 26. — Matth., xi, 28).

l'épouse qui , au commencement d'une année nouvelle , désire ardemment les présents de l'époux ; au commencement de l'année, il faut que l'âme fidèle désire recevoir de l'époux des vêtements nouveaux, afin de paraître à tous, durant l'année entière , comme une reine parée de grâce et de beauté. Elle doit donc me demander d'abord le manteau de pourpre, c'est-à-dire l'humilité, afin que possédant la vertu dans laquelle je suis venu du ciel en la terre, elle s'abaisse devant tous les hommes et se porte volontiers à tout ce qui est bas et petit. Elle doit désirer encore une tunique jaune, figure de la patience, et s'attacher généreusement à tout ce qui est dur et pénible , suivant en cela l'exemple de celui qui a pris une chair humaine, afin de pouvoir être soumis à la douleur et à l'opprobre. Mais surtout elle doit solliciter avec empressement le manteau d'or précieux, c'est-à-dire la charité, la participation à la vertu qui m'a rendu sur la terre bon et affable pour tous et se montrer à

mon exemple , pleine de compassion et d'indulgence. Quand une année est expirée , l'âme fidèle doit demander d'être renouvelée par ma grâce dans ces vertus, s'exercer de plus en plus à leur pratique et les garder avec un soin nouveau. »

Ensuite elle conjura le divin Sauveur de circoncrire tout ce qui lui déplaisait en ses sœurs bien-aimées , et il lui répondit : « Soyez circonscises en votre cœur de toutes les pensées de superbe, d'impatience et de vanité mondaine, soyez circonscises en votre bouche de toutes les paroles de calomnie et de vaine complaisance et des jugements téméraires ; soyez circonscises en vos œuvres de l'oisiveté , de la tiédeur dans le bien, de la violation des commandements de Dieu et de la désobéissance. »

Les paroles du Sauveur lui firent comprendre l'énormité du crime de celui qui juge le prochain. Si son jugement est injuste, il est chargé devant Dieu de la faute qu'il avait faussement imputée au prochain. Que si le prochain a réellement

fait ce dont on l'accuse, mais qu'on le juge sévèrement sans tenir compte de son intention qui a pu être bonne, par le jugement téméraire on offense le Seigneur aussi grièvement que l'eût fait le prochain si son intention ne lui avait pas servi d'excuse, et à moins qu'on n'efface sa faute par la pénitence, on attire sur soi le châtiment qu'il eût mérité lui-même. »

VIII

Des cinq portes symboliques et du baptême
de Notre-Seigneur.

Le soir du jour de l'Epiphanie, comme elle conversait avec Notre-Seigneur dans la prière suivant son usage, elle vit une porte d'une grandeur extraordinaire et dans cette porte cinq autres plus petites, découpées avec beaucoup d'art. La porte principale figurait l'humanité de Notre-Seigneur. Les deux petites d'en bas, qui désignaient ses pieds, étaient séparées par une colonne qui portait cette inscription :

« Venez tous à moi, vous qui êtes fatigués et qui travaillez, et je vous soulagerai. »

Elle vit aussi devant la porte une belle jeune fille, appelée la miséricorde ; ce fut elle qui l'introduisit. Bientôt elle se trouva en présence du juste juge que la miséricorde lui rendit favorable ; il lui accorda le pardon de tous ses péchés et lui donna la robe de l'innocence. Ainsi parée, elle s'avança avec confiance vers les portes supérieures qui désignaient les mains du divin Maître. Une colonne les séparait aussi, et portait cette inscription : « Entrez en possession de la joie de votre gloire. » Et elle vit là une charmante jeune fille qui avait pour nom la grâce. Elle la conduisit au roi miséricordieux qui l'orna de toutes les vertus. Parée de la sorte, elle se dirigea avec une parfaite assurance vers la dernière porte qui figurait le cœur sacré du divin Maître et qui avait l'aspect d'un bouclier doré : image du triomphe qui fut pour Notre-Seigneur le prix de sa passion. Là encore il y avait une colonne qui portait

cette inscription : « Allez à lui, vous serez illuminés, et votre face ne sera pas confondue¹. »

Elle aperçut encore une jeune vierge d'une beauté ineffable, incomparable, appelée la charité. Elle la conduisit à son aimable fiancé, le plus beau des enfants des hommes. Il l'embrassa et la baisa comme l'époux embrasse et baise l'épouse.

Dans la nuit sainte de l'Epiphanie, comme on chantait : *In columbæ specie*², elle vit Notre-Seigneur couvert d'une robe aussi blanche que la neige ; il lui fut dit en cette circonstance que, quand saint Jean baptisa le Sauveur, qu'il entendit la voix du Père et aperçut l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe³, il vit le divin Maître sous les mêmes traits que les trois apôtres

(1) Ps. xxxiii, 6.

(2) Répons de la 2^e leçon du 1^{er} nocturne de l'Epiphanie : L'Esprit-Saint apparut sous la forme d'une colombe ; et on entendit la voix du Père qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. »

(3) Matth. iii, 14.

sur la montagne au jour de la transfiguration. Comme elle désirait savoir si Jean reçut le baptême du Sauveur auquel il avait dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, » le divin Maître daigna lui dire : « Quand Jean-Baptiste me toucha et me plongea dans l'eau, je lui donnai mon baptême parce qu'il l'avait désiré et avait proclamé qu'il en avait besoin. C'est pour cela que je lui ai donné le baptême chrétien avec mon innocence; tous ceux qui, après lui, sont également baptisés en mon nom, participent aussi à mon innocence par laquelle ils deviennent les enfants du Père céleste. Aussi mon Père dit de chacun de ceux qui sont baptisés : « C'est mon fils bien-aimé, » et il met en lui ses complaisances comme en son fils unique. Quand l'homme a eu le malheur de perdre l'innocence par le péché, il peut encore la reconquérir par une vraie pénitence. » Tandis que l'on chantait : « Ecoutez-le, » elle dit à Dieu le Père : « Seigneur, que devons-nous écouter de votre fils bien-aimé ? » le

Seigneur lui répondit : « Ecoutez-le quand il vous dit : Venez à moi vous tous qui êtes fatigués. Ecoutez-le quand il vous dit : Heureux ceux qui ont le cœur pur ! Ecoutez-le quand il vous dit : Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, possède la vie éternelle, ou encore : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. Ecoutez-le quand il vous dit : Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres. Ecoutez encore ses menaces : Vous serez vous-mêmes jugé d'après la manière dont vous aurez jugé les autres, ou encore : Celui qui ne prend pas sa croix pour venir à ma suite, ne peut être mon disciple, ou bien encore : Malheur au monde à cause de ses scandales ! »

Quand elle eut fait la sainte communion, Notre-Seigneur lui dit : « Ouvre les mains : je te donne l'or, c'est-à-dire l'amour divin ; je te donne l'encens, c'est-à-dire ma sainteté et ma dévotion ; je te donne la myrrhe,

(1) Matth. xi, 28. Joas, vi, 54 ; viii, 12 ; xiii, 34.

c'est-à-dire l'amertume de mes souffrances. Je te donne tout cela en propre, de façon que tu peux me le rendre comme t'appartenant à toi-même. Quand une âme fait cela, je lui rends son présent au centuple. Oui elle reçoit le centuple sur la terre et la vie éternelle dans l'autre monde. Aussi l'homme doit chaque année à pareil jour m'offrir ce triple présent : son amour, ses bonnes œuvres, et le fruit de ses souffrances. »

IX

Comment Jésus-Christ guérit les plaies de l'âme et apaise la colère de son Père céleste.

Pendant la messe : *In excelso throno*⁽¹⁾, elle vit Notre-Seigneur assis sur l'autel, sous les traits d'un beau jeune homme de douze ans, semblable à un roi, et elle l'en-

(1) Introït du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. « J'ai vu assis sur un trône élevé un homme que la multitude des anges adore, en répétant ensemble le cantique : « C'est celui dont la gloire n'aura pas de fin. »

tendit prononcer ces paroles : « Comprends bien ce que je dis : je suis ici avec toute ma vertu divine, afin de guérir toutes tes imperfections. » Alors elle se dit à elle-même : « Oh ! s'il voulait offrir pour toi des louanges parfaites à Dieu son Père, j'en serais bien heureuse. » Le Seigneur lui répondit : « Qu'est-ce que le désir de louer Dieu, sinon une inquiétude de l'âme qui sent qu'elle ne peut louer Dieu comme elle le voudrait ? Dans les pratiques de dévotion mêmes, dans la prière et la bonne volonté qu'une âme a de faire le bien, il se glisse encore de nombreuses imperfections auxquelles je supplée, j'aime à corriger ce qu'il y a en elle d'imparfait. »

Le Seigneur Jésus lui apparut aussi sous les traits d'un enfant de douze ans, il portait une tunique blanche et verte. Elle lui dit : « Seigneur, pourquoi avez-vous choisi l'âge de douze ans pour vous manifester la première fois et vous asseoir dans le temple au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, alors que, sans doute, confor-

mément à l'usage général, vous vous étiez plusieurs fois déjà rendu au temple? » Le Seigneur lui répondit : Je me suis conformé à ce qui se passe parmi les hommes, en agissant de la même façon qu'eux ; ainsi je croissais de jour en jour en sagesse devant les hommes, bien que j'aie toujours possédé la sagesse pleine et infinie du Père. Quand les enfants sont arrivés à l'âge de douze ans, on doit les porter au bien et les punir sévèrement du mal qu'ils pourraient avoir fait. Ainsi on ne les verra pas se gâter et devenir insensibles à la doctrine chrétienne. » Elle lui demanda encore ce que signifiaient les deux couleurs de sa tunique ; il lui répondit : « Le blanc désigne la pureté virginale de ma vie infiniment sainte, et le vert mon éternelle fraîcheur. » Elle dit alors au Seigneur : « Seigneur, frère bien-aimé, priez pour moi votre Père céleste. » Il leva les mains, comme pour prier et dit : « Votre colère est venue sur moi, et votre fureur m'a troublé¹. » L'entendant

(1) Ps. LXXXVII, 17.

parler ainsi, elle craignit que ce ne fût une vision diabolique. Mais bientôt le Seigneur lui dit : « C'est moi qui ai apaisé la colère du Père et réconcilié l'homme avec Dieu par le moyen de mon sang. Sa colère s'est appesantie sur moi, il ne m'a pas épargné bien que je fusse son Fils unique, et il m'a livré au pouvoir des méchants. Mais j'ai tellement apaisé sa fureur, que l'homme est maintenant, s'il le veut, à l'abri de ses coups. » Une autre fois, pendant la messe il lui sembla qu'un arbre d'une taille extraordinaire s'élevait sur l'autel. Son sommet arrivait jusqu'au ciel, ses branches s'étendaient aux extrémités du monde, enfin il était entièrement couvert de feuilles et de fruits. La hauteur de l'arbre figurait la divinité du Sauveur ; sa largeur sa vie infiniment parfaite, les fruits le bien produit par les bonnes œuvres et la vie sainte du Sauveur. Les feuilles portaient différentes inscriptions en lettres d'or : Le Verbe s'est incarné, le Verbe s'est fait homme, Jésus-Christ a été circoncis, Jésus-

Christ a reçu les hommages des rois de l'Orient, Jésus-Christ a été présenté au temple, Jésus-Christ a été baptisé, et ainsi de suite pour tout le reste de la vie du Sauveur. Après l'évangile, elle aperçut un escalier d'or dont la partie supérieure atteignait le ciel : Notre-Dame en descendit, ayant dans les bras un charmant enfant qu'elle déposa sur l'autel. Son vêtement était fait d'une étoffe d'argent extrêmement brillante, relevée de fleurs en or ; pour l'enfant il avait une tunique vert et rouge. Au moment de l'élévation de l'hostie l'enfant s'éleva dans les mains du prêtre, et il continua jusqu'à la communion à occuper la place de l'hostie.

X

Du culte dû à la sainte face du Sauveur
et de son festin nuptial.

Pour exciter la piété des fidèles à l'égard
de la glorieuse image de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, le dimanche *Omnis terra*¹, c'est-à-dire le jour même où l'on fêtait à Rome l'exposition de cette même image², le Ciel lui donna la vision que nous allons raconter. Elle vit Notre-Seigneur assis sur une montagne couverte de fleurs, sur un trône fait de jaspe et orné de pierres rouge et or. Le jaspe qui est vert figure la vie éternelle de la divinité, l'or l'amour de

(1) « Que toute la terre vous adore et vous loue, ô mon Dieu, et qu'il vous plaise de glorifier votre nom ! » Introït de la messe du 2^e dimanche après l'Epiphanie.

(2) Rome possède depuis le commencement du VIII^e siècle le saint suaire de Véronique avec l'image de la face du Sauveur, couronnée d'épines. Il est conservé parmi les reliques de l'église Saint-Pierre ; comme il y a dans cette église depuis l'an 1011 un autel spécial affecté à cette précieuse relique, on peut croire que la fête célébrée à Rome dont il s'agit dans le texte, se rapportait à l'exposition annuelle de cette image, à moins qu'il ne soit question de l'image du roi Abgare, conservée à Saint-Sylvestre. Les sources que nous avons consultées ne disent absolument rien de cette fête.

(Note du D. REISCHL).

Notre-Seigneur, et le rouge les souffrances auxquelles il s'est condamné par amour. La montagne était entourée de beaux arbres couverts de fruits. Sous ces arbres reposaient les âmes des saints, et chacun d'eux avait une tente faite d'une étoffe d'or et ils savouraient délicieusement leurs fruits. La montagne figurait la vie mortelle du Fils de Dieu, et les arbres rappelaient ses vertus, l'amour, la miséricorde et les autres. Les saints se reposaient à l'abri de tel ou tel arbre, selon qu'ils avaient imité Notre-Seigneur dans telle ou telle de ses vertus : celui qui l'avait imité dans la charité, mangeait de l'arbre de la charité. Ceux qui s'étaient distingués dans les œuvres de miséricorde étaient rassasiés des fruits de l'arbre de la miséricorde, et ainsi des autres selon les vertus qu'ils avaient particulièrement pratiquées.

Tous ceux qui s'étaient préparés à honorer la sainte face avec un cœur pieux, se présentèrent devant Notre-Seigneur, portant sur les épaules leurs péchés qu'ils dé-

posèrent aux pieds du divin Maître ; là ces péchés se changèrent bientôt en des bijoux d'un or précieux. Ceux dont le repentir avait sa source dans l'amour, de façon qu'ils avaient plus de regret d'avoir offensé Dieu que d'avoir encore telle ou telle peine, virent leurs péchés transformés en anneaux d'or. Pour ceux qui avaient effacé les leurs par la récitation des psaumes et d'autres prières, ils furent changés en boutons d'or. Ceux qui avaient péniblement lutté contre les tentations qui les entraînaient au péché, trouvèrent de charmantes plaques d'or à la place de leurs fautes, enfin les péchés que l'on avait punis en châtiant sa chair, devinrent semblables à des encensoirs d'or, parce que la mortification de la chair est devant Dieu comme un parfum d'une agréable odeur. Tandis qu'elle contemplait ces choses avec étonnement, Notre-Seigneur lui dit : « Qu'allons-nous faire de tout cela ? Il faut que ce soit consommé dans l'amour ; » et il ajouta : « Qu'on dresse ici une table. » Au même instant, elle vit auprès

de Notre-Seigneur une table chargée de plats et de coupes d'or. Cependant la face du divin Maître, plus éblouissante que le soleil, remplissait tous ces vases de sa lumière, qui tenait lieu de nourriture et de breuvage. Bientôt tous les assistants que la splendeur de la face du Sauveur couvrait en quelque sorte d'un vêtement, s'agenouillèrent devant la table et reçurent la nourriture et le breuvage, qui font les délices ineffables des anges et des saints. Quant à ceux qui ne reçurent point ce jour-là la sainte communion, mais qui toutefois avaient pieusement assisté à l'office, le Seigneur leur fit donner par saint Jean l'évangéliste un aliment royal dans une sorte de coupe.

« Allons donc avec un saint empressement honorer la face infiniment douce du Sauveur, que nous devons un jour contempler dans le ciel, l'unique chose qu'une âme sainte puisse désirer sur la terre. » Voilà ce que la pieuse servante du Seigneur disait à ses sœurs pour les engager à se

transporter pieusement à Rome en esprit au jour où l'on faisait l'exposition de la Sainte-Face. Pour cela, elle leur conseilla de dire un nombre de *Pater* égal à celui des milles qui les séparaient de Rome. Arrivées à leur destination, elles devaient, dans une ardente prière, confesser tous leurs péchés au Pasteur suprême, recevoir de lui le pardon de leurs fautes, recevoir pieusement le corps du Sauveur au temps où elles étaient le plus libres de vaquer à la prière, enfin adorer humblement la face du divin Maître, en récitant la prière faite à cette intention. Quand elles auraient rempli toutes ces conditions, elles verraient la même vision qu'elle avait eue elle-même. Une autre fois, le même jour, elle vit quatre rayons sortir de la face sainte que les anges désirent si ardemment contempler. Le rayon supérieur illuminait tous ceux qui sont tellement unis à Dieu que, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité, ils ne veulent, ils ne désirent que sa sainte volonté. Le rayon d'en bas éclairait tous les

pêcheurs et les appelait à la pénitence. Celui de droite était affecté aux prédicateurs qui annoncent aux hommes la parole de Dieu, enfin celui de gauche à tous ceux qui servent Dieu avec une fidélité pleine et entière. Elle pria le Seigneur pour tous ceux qui s'étaient recommandés à elle et qui s'associeraient à la fête de la Sainte-Face, afin qu'aucun d'eux ne fût jamais séparé de lui. Il lui dit que sa prière serait exaucée. En même temps, elle vit sortir du cœur du Sauveur un fil mystérieux qui pénétrait dans son âme et grâce auquel elle conduisit à Dieu tous ceux qui se trouvent en sa présence. Ce fil figurait l'amour que Dieu avait donné à cette âme privilégiée et par lequel elle portait tout le monde à Dieu, grâce à ses bons exemples et à ses leçons salutaires. Le roi de gloire étendit sur les assistants sa main toute-puissante, et les bénit en disant : « Que la clarté de ma face soit éternellement votre joie . »

XI

Que les saints peuvent attribuer le mérite de leurs bonnes œuvres à ceux qui les honorent.

Le jour de la fête de sainte Agnès¹, la pieuse fille vit la jeune sainte s'éloigner de l'autel avec un encensoir d'or, rehaussé de pierres précieuses. Elle encensa toutes les sœurs et s'enveloppa elle-même des parfums les plus délicieux. Elle comprit que l'encensoir figurait le cœur de sainte Agnès, les pierres précieuses ses paroles si pleines de suavité, le feu l'amour du Saint-Esprit, qui embrasait toutes ses pensées, ses désirs et ses actions, et qui réjouit et rassasie encore ceux qui maintenant méditent pieu-

(1) Sainte Agnès, vierge et martyre du temps de Maximin, chantée déjà par Prudence (*De Coron.*, *Hymn.* 14,) et célébrée par saint Ambroise au jour de sa fête (*de Virgin.* 1, 2), fut de bonne heure honorée en Allemagne. On lui dédia l'un des couvents de Cologne et l'on aimait à donner son nom aux filles des plus nobles familles. (Note du D. REISCHL)

sement ses paroles. Pendant les matines, comme on chantait le répons : *Amo Christum*¹, le Seigneur Jésus lui apparut, tenant la jeune sainte étroitement enserrée par son bras droit.

Agnès et Notre-Seigneur avaient l'un et l'autre des vêtements de pourpre sur lesquels les paroles prononcées par Agnès étaient écrites en lettres d'or ; les paroles écrites sur les vêtements du Sauveur éclairaient tellement des reflets de leur lumière les paroles écrites sur la tunique d'Agnès qu'elles allaient se répercuter contre le Seigneur et éclairaient en même temps le cœur de tous les assistants. Du cœur de toutes celles qui chantaient avec ferveur s'échappait un rayon qui pénétrait dans le cœur de Dieu, puis, le traversant comme un courant de vif argent, il allait se perdre dans celui d'Agnès. Elle comprit par cette

(1) Répons de la troisième leçon du premier nocturne de la fête de sainte Agnès (21 janvier) : C'est le Christ que j'aime, je serai admise dans sa couche, etc.

image que les bonnes œuvres et les fruits d'amour produits par ses paroles et celles de tous les saints, de même que le soleil fond la neige et la rend à sa source, retournent tous à Dieu, et que les saints en retirent joie et consolation. Tandis que l'on répétait au chœur les aimables paroles de la sainte¹, celle qui était favorisée de ces visions, commença à être triste et à se plaindre à Dieu de ce que, fiancée au Christ dès son enfance par l'habit religieux, elle n'avait jamais aimé de tout son cœur comme cette jeune vierge. Alors le Seigneur dit à sainte Agnès : « Donne-lui tout ce que tu possèdes. » Elle comprit par là que Dieu accorde aux saints l'insigne faveur de pouvoir attribuer comme un don de Dieu à ceux qui les aiment et les honorent, à ceux qui louent pour eux le

(1) L'office de sainte Agnès est l'un des plus beaux et des plus anciens du Bréviaire. Les respons et les antiennes se composent presque exclusivement des paroles mêmes de la sainte, telles qu'on les trouve dans les Actes de son martyre. Voir **FABIOLA**, par le cardinal Wiseman.

Seigneur, qui lui rendent grâces et qui aiment tout ce qu'il a fait pour eux, tout ce qu'ils ont souffert pour lui. Quand Agnès eut fait ce qui lui avait été commandé, la pieuse fille fut remplie d'une joie inexprimable, et elle pria la Reine des vierges de vouloir bien louer son Fils du don qu'il lui avait fait. Elle lui répondit de dire elle-même un *Ave Maria*. Mechtilde, obéissant sans doute à une inspiration du ciel, récita cette prière : « Je vous salue par la toute-puissance du Père, je vous salue par la sagesse du Fils, je vous salue par l'amour du Saint-Esprit, aimable Marie, qui illuminez le ciel et la terre, répandez sur nous des grâces surabondantes et consolez tous ceux qui vous aiment. Le Seigneur est avec vous, le fils unique de Dieu le Père, le fruit unique de votre cœur virginal, votre ami et votre doux fiancé. Vous êtes bénie entre toutes les femmes que vous avez affranchies de la malédiction. Il est béni aussi le fruit de votre sein, le Créateur et le Maître de toutes choses, Celui qui bénit

et sanctifie tout, qui vivifie et enrichit. » Alors, Marie lui communiqua tout ce qu'elle avait et en particulier sa virginale maternité, afin que la pieuse fille fût par la grâce ce que la très-sainte Vierge est en réalité. Elle comprit en ce moment que tous ceux qui se conduisent d'après la volonté divine, qui l'aiment en toute chose et prouvent leur amour par leurs œuvres, participent à la maternité divine, ainsi qu'il est écrit : « Celui qui accomplit la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère¹. » En pensant à l'aimable et amoureuse prédilection du Sauveur pour les vierges, elle rendit humblement grâces à Dieu de ce prodigieux abaissement, Jésus lui dit alors : « J'ai glorifié les vierges en trois choses préférablement à tous les autres saints. D'abord en ce que je les aime plus que toutes les autres créatures. Quand Marie, la première, eut fait le vœu de virginité, je m'abaissai vers elle avec tant de

(1) Matth., xii, 50.

bonté que, ne voulant pas différer plus longtemps le décret éternel de la Rédemption du monde, je descendis du ciel et me donnai entièrement à elle. Le second avantage des vierges est que je les enrichis plus que mes autres élus; tous mes biens, tout ce que j'ai souffert, je le leur donne comme un bien qui leur appartient en propre. Leur troisième avantage est que je leur donne une gloire supérieure à celle de tous les autres bienheureux; car quand ils viennent à moi, je me lève, je m'abaisse vers eux, je leur accorde des entretiens particuliers et mystérieux, je leur accorde surtout la grâce de l'union la plus intime. » Elle lui dit alors : « Dieu infiniment bon et aimable, quelles ne doivent pas être ces vierges auxquelles vous avez accordé de telles prérogatives? » Il lui répondit : « Vous devez être nobles, riches et belles. Une vierge véritable, dont j'ai fait mon épouse, doit être noble en humilité. Elle doit se considérer comme un néant, ou plutôt désirer d'être méprisée et

placée au-dessous de toutes les créatures. Plus elle s'abaisse, plus elle sera honorée dans la gloire du ciel. J'ajoute ici mon humilité à la sienne, afin qu'elle puisse acquérir la noblesse la plus glorieuse. De plus elle doit être belle, et elle le sera par la patience. Plus elle sera patiente, plus elle paraîtra belle dans sa faiblesse et par le mérite de ma passion. En outre, je lui donnerai, comme un ornement parfait, la gloire que j'ai possédée devant mon Père avant la création du monde¹. Enfin la Vierge doit être riche en vertus. Elle doit réunir en elle le trésor de toutes les vertus, alors j'y ajouterai l'incomparable trésor des miennes, ainsi elle sera dans la surabondance et apte à posséder la gloire éternelle. »

Un autre fois, comme l'on chantait l'offertoire : « *Offerentur Virgines*², elle se demanda ce qu'elle pourrait offrir à Dieu

(1) Joann., xvii.

(2) Les vierges lui seront présentées dans leur gloire. (Antienne du commun des vierges).

de plus agréable. Il lui dit : « Celui qui m'offre un cœur humble, patient et pacifique, me fait un présent agréable. » Elle reprit : « Mais quel cœur est assez humble pour devenir l'objet de votre complaisance ? » Il lui répondit : « Un cœur qui est dans la joie quand il est méprisé. Celui qui se réjouit, qui se laisse aller à l'allégresse dans la souffrance et la contradiction, en pensant qu'il peut par là ajouter quelque chose à mes souffrances ¹ et à mon humilité, et qu'il a quelque chose à m'offrir, celui-là est vraiment humble et a un cœur patient. Celui qui se réjouit de tout le bien qui arrive au prochain et s'afflige, autant que lui, de tout ce qui lui arrive de contraire, celui-là m'offre réellement un cœur pacifique. »

(1) Coloss, 1, 24.

XII

De la Purification de la très-sainte Vierge,
et de sainte Anne, sa mère.

La nuit sainte de la fête de la purification, elle vit la vierge Marie, dans la gloire de sa maternité divine, portant entre les bras le royal enfant Jésus, couvert d'une robe azurée et parsemée de fleurs d'or; sur sa poitrine, autour du cou et sur les bras, on voyait, brodé en lettres d'or, le doux nom de Jésus.

Elle dit alors à Marie : « Très-douce Mère, est-ce ainsi qu'était habillé votre divin Fils au jour où vous l'avez présenté au temple? » Elle lui répondit : « Non, ces vêtements sont des symboles ; mais, dès l'instant de sa naissance, je l'ai préparé avec bonheur à ce grand jour, j'aspirais avec une joie incomparable à ce jour dans lequel je devais offrir à Dieu le Père la plus agréable de toutes les offrandes, Celui duquel toutes les victimes offertes

depuis l'origine du monde avaient emprunté leur valeur. Quand ce jour fut arrivé, je l'offris avec tant de gratitude et de dévotion que les pieux sentiments de tous les hommes réunis ensemble ne pourraient être comparés aux miens. Mais tout mon bonheur fut changé en amertume quand j'entendis les paroles du vieillard Siméon, qui m'annonçait que mon âme devait être transpercée d'un glaive de douleur¹. Souvent aussi, tandis que je réchauffais mon Fils contre mon sein, rapprochant ma tête de la sienne à cause de la vivacité de mon amour, je le couvrais tout entier de larmes bien douces pour moi. Souvent je saluais en lui le salut et la joie de mon âme. »

Tandis qu'elle contemplait amoureusement le divin Enfant, Marie, pour condescendre à son ardent désir, lui mit l'enfant entre les bras, ce qui la remplit de joie; mais au moment où elle voulait l'embrasser, l'enfant avait disparu.

(1) Luc, II, 35.

Ensuite comme elle commençait l'antienne : Gloire à celle dont la vertu n'a été souillée d'aucune tache¹, elle l'entendit répéter par la suave harmonie des chœurs des anges. Pendant tout le psaume *Benedixisti* (Ps. 84), les chœurs des anges, c'est-à-dire les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus² témoignèrent leur joie au plus haut des airs en chantant l'antienne après chaque verset. Quant aux ordres supérieurs, les séraphins et les chérubins, leur chant avait quelque chose de si suave qu'aucune harmonie terrestre ne peut en donner une idée.

Cependant la bienheureuse Vierge se

(1) Hæc est quæ nescivit torum in delicto.
(Antienne du commun des vierges).

(2) D'après l'ordre observé dans la liturgie, qui a pour type la hiérarchie céleste elle-même, on commence, pour l'intonation des antiennes, par les rangs inférieurs, pour remonter ensuite aux rangs supérieurs. De même ici les chœurs angéliques les plus élevés figurent les derniers.

(Note du doct. REISCHL).

tenait au milieu du chœur, ayant le divin enfant dans les bras : tout à coup Mechtilde vit à trois coudées environ au-dessus du sol une sorte de trône dont l'éclat eût effacé celui de mille soleils qui auraient confondu leurs feux et sur lequel elle plaça l'aimable enfant. Ces clartés célestes figuraient les richesses inappréciables qu'il apportait à la terre et rappelaient que la divinité dans l'Homme-Dieu portait et soutenait l'humanité. La glorieuse Vierge avait une couronne royale que deux anges tenaient suspendue au-dessus de sa tête ; les mérites et les vertus des saints qui ont été sur la terre les plus dévoués à son service étaient figurés sur cette couronne par des ciselures et des pierres précieuses. Des gouttes d'une liqueur mystérieuse découlaient du diadème ; elles indiquaient les grâces que Dieu répand dans le cœur de ceux qui honorent fidèlement la sainte Vierge durant les années de leur pèlerinage terrestre.

Le saint archange Gabriel se tenait

devant elle, ayant à la main un sceptre d'or avec cette inscription en lettres d'or : Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Elle comprit alors que le saint archange jouit dans le ciel d'une gloire particulière pour avoir été jugé digne de porter à Marie le message divin. Cependant la sainte Vierge se tenait à droite de son Fils, elle avait à la main une coupe d'or; la pieuse fille ayant demandé à sa mère ce qu'elle renfermait, elle lui répondit : « C'est la liqueur du divin cœur, que je veux offrir à mon Fils avec tout ce que j'ai fait pour lui. »

Elle vit encore, debout à côté de l'autel, le vieillard Siméon, de son cœur sortait un triple rayon en forme d'arc-en-ciel; ces trois rayons figuraient, ainsi qu'elle le comprit sans peine, l'ardeur, la force et l'humilité des désirs du saint vieillard. Elle lui dit alors : « Daignez m'obtenir un vrai désir d'être séparée de mon corps et réunie à mon bien-aimée¹. » Siméon lui répon-

(1) Philip, 1. 23.

dit. « Il est une chose qui vaut mieux que ce désir, c'est d'abandonner sa volonté à Dieu et de vouloir tout ce qu'il veut. » Enfin elle conjura la très-sainte Vierge de prier son Fils pour elle et pour toute sa communauté; et la Vierge se mettant à genoux fit ce qu'elle demandait. Les matines étant terminées, comme elle devait chanter le *Benedicamus* avec les autres sœurs, elle pria encore la Vierge de louer son Fils pour la communauté. Alors elle entendit la voix belle et perçante de Marie qui chantait sur un ton extraordinairement agréable : « Jésus, la couronne des vierges, Jésus, leur amour, leurs délices, leur baiser', » et tous les anges et les saints qui se trouvaient présents, chantèrent : « Nous vous louons dans toute l'éternité, vous que l'amour a fait le Fils de la Vierge. » Elle vit ensuite une lumière extraordinaire qui remplit tout le chœur, et qui, ainsi qu'elle le comprit, voulait

(1) Imitation de l'hymne de l'Eglise, *Jesu, corona virginum*, pour le commun des vierges.

dire que la Vierge louait son Fils pour elle avec lui et en lui. Alors la troupe des anges et des saints suivit triomphalement le Seigneur au ciel, en disant et en chantant : « Qui que vous soyez , louez tous le Seigneur. »

XIII

De la montagne aux sept degrés ; du trône de Dieu et de celui de la bienheureuse Vierge.

Le dimanche *Esto mihi*⁽¹⁾, elle entendit Jésus, le bien-aimé de son âme, qui lui disait avec bonté : « Veux-tu passer avec moi ces quarante jours et ces quarante nuits ? » Et l'âme fidèle répondit : « Oui, Seigneur , bien volontiers : c'est tout ce que je veux, tout ce que je désire. »

Alors il lui montra une montagne élevée qui s'étendait de l'est à l'ouest et qui avait des degrés par lesquels on arrivait à sept fontaines. La prenant avec lui , il

(1) Le dimanche de la Quinquagésime.

monta avec elle le premier degré qu'on appelle le degré de l'humilité, et ils y trouvèrent une fontaine merveilleuse qui purifie l'âme de tous les péchés dont l'orgueil est la cause. Le second auquel ils arrivèrent ensuite est le degré de la douceur; on y trouve la fontaine de patience, qui purifie l'âme de tous les péchés qui ont leur source dans la colère. Ils franchirent ensuite le troisième degré qu'on appelle le degré de l'amour, non loin de là on se plongeait dans la fontaine de la charité qui purifiait l'âme de tous les péchés que l'on commet par haine et par jalousie; le Seigneur s'y arrêta longtemps avec l'âme. Bientôt elle tomba aux pieds du Sauveur, et le plus délicieux de tous les instruments que l'oreille puisse entendre, c'est-à-dire la douce voix du Christ, lui adressa ces paroles. « Lève-toi, ma bien-aimée, et montre-moi ta face. » Et toute la multitude des anges et des saints qui se trouvait sur la montagne, s'unissant à Dieu et en Dieu dans un merveilleux épithalame

d'amour, fit entendre des concerts célestes dont la parole de l'homme ne saurait donner qu'une idée imparfaite.

Ils gravirent ensuite le quatrième degré, c'est-à-dire le degré de l'obéissance, avec la fontaine d'obéissance qui efface de l'âme toutes les souillures qui ont pour cause la désobéissance. Vint ensuite le cinquième, ou degré de la mortification, dont la fontaine aux eaux libérales lave tous les péchés causés par l'avarice, par le mauvais usage des créatures, qu'on a fait servir, non à la gloire de Dieu, mais à son intérêt propre. Le sixième degré était celui de la chasteté, ils y trouvèrent la fontaine de la pureté divine qui purifie l'âme de tous les mauvais désirs, de tous les désirs de la chair; là elle vit le Sauveur et les siens couverts d'une robe d'une blancheur éclatante. Ils parvinrent alors au septième degré, le degré de la vraie grandeur, dont la fontaine, celle de la joie spirituelle et céleste, purifie l'âme de tous les péchés de paresse. L'eau de cette fontaine ne coule

pas abondamment comme celle des autres, mais lentement et goutte à goutte, parce que, aussi longtemps qu'on est sur la terre, on ne peut goûter la joie céleste dans sa plénitude, et que ce qu'on en reçoit dans son âme n'est qu'une goutte comparée à la réalité.

Alors le bien-aimé arriva avec sa bien-aimée au sommet de la montagne où ils trouvèrent une multitude innombrable d'anges, semblables à autant d'oiseaux, qui avaient des cloches d'or et faisaient entendre les plus délicieux concerts. Enfin, sur le sommet de la montagne, elle aperçut deux trônes d'un travail admirable.

Le premier trône était le siège de la glorieuse Trinité, il en sortait quatre sources d'eau vive. Elle comprit que la première figurait la sagesse par laquelle Dieu gouverne ses saints et les porte à voir en toute chose sa volonté et à l'accomplir avec bonheur. La seconde source était le symbole de la providence admirable, par laquelle il leur ménage les grâces dont il

les rassasie avec une étonnante largesse. Le troisième indiquait sa libéralité infinie, elle est telle que ses bienfaits préviennent toujours et surpassent leurs désirs. Enfin le quatrième était un symbole de la volonté de Dieu ; c'est pour s'y être conformés que les élus goûtent en lui la félicité suprême, rassasiés d'une joie incomparable, plongés dans des délices sans fin en ce séjour du ciel où Dieu essuie lui-même leurs larmes. Ce trône, couronné de draperies de pourpre et d'or, couvrait le monde entier, symbole expressif de la divinité ; il était orné de pierres précieuses et d'un or très-pur, dont les reflets proclamaient au loin la gloire et les magnificences du roi du ciel. On voyait alentour un grand nombre de demeures charmantes , habitées par les saints patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et tous les élus. Non loin de là était un second trône, celui de la Vierge Mère ; car la reine doit être placée à côté du roi. Ce trône renfermait aussi un grand nombre

de demeures, habitées par ses compagnes, les vierges saintes qui suivent dignement les traces de la reine des vierges.

Alors, voyant Jésus, le roi de gloire, assis sur le trône de sa magnificence suprême et Marie à sa droite, dans l'admiration de cette divine face que les anges ne se rassasient pas de contempler, elle ne se posséda plus et tomba aux pieds du Sauveur, devant le trône de l'adorable Trinité; mais, la relevant avec amour, il la pressa contre son cœur. Le bord de sa robe étant couvert de poussière à cause d'une affaire qui l'avait occupée durant les vêpres, la Vierge s'approcha et daigna l'enlever elle-même.

Quelque temps après, l'âme fidèle conjura Marie de louer Jésus à sa place, et Marie, se levant de son trône, exalta son Fils avec le chœur des anges dans des cantiques ineffables. En même temps, les patriarches et les prophètes louèrent le Seigneur avec bonheur, en disant : « Louons à jamais la très-sainte Trinité, le Dieu

simple, la divinité une, la gloire égale, la majesté coéternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit qui soumet le monde entier à ses lois. » Le chœur glorieux des apôtres fit entendre aussi ses joyeux transports : « Gloire éternelle à celui duquel procèdent toutes choses, dans lequel et par lequel tout se fait au ciel et sur la terre¹, » car les premiers ils ont connu ici-bas Celui duquel procèdent tous les biens, par lequel tout se fait sur la terre et dans lequel tous les biens sont cachés². »

Ce fut ensuite le tour de l'armée victorieuse des martyrs qui ne prononça que ce seul mot : « Gloire à vous, ô mon Dieu³. » Ensuite la troupe glorieuse des confesseurs entonna son cantique : « Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, force et vertu à notre Dieu dans tous les siècles des siècles⁴ ! » Elle remarqua spécialement parmi eux notre glorieux père saint Benoît, qui portait un manteau

(1) Coloss., I, 16.

(2) Ibid., II, 3.

(3) Apoc. VII, 14.

(4) Ibid., VII, 12.

blanc avec des broderies rouges, le blanc figurant sa pureté virginale et le rouge la gloire du martyre, car on peut l'assimiler aux martyrs celui qui, grâce à son courage infatigable, est sorti victorieux de tant de luttes difficiles.

Comme elle s'étonnait de ne pas entendre le chant des anges, le Seigneur lui dit : « Tu chanteras avec les anges ; » et les anges, s'unissant à cette âme fidèle, chantèrent ce cantique : « Vos anges vous louent au plus haut des cieux, Seigneur infiniment saint ; à vous seul appartiennent la gloire et l'honneur. » Alors s'adressant avec confiance au Sauveur, elle lui demanda quel était celui de ses divins attributs dans lequel il aimait le plus à être reconnu des hommes ; il lui dit : « C'est la bonté qui fait que j'attends miséricordieusement le pécheur, jusqu'à l'heure où il revient à moi pas la pénitence ; jamais je ne cesse de l'attirer à moi par ma grâce. Mais s'il refuse de se convertir jusqu'à sa dernière heure, ma justice reprend ses droits et

exige la condamnation du pécheur obstiné. » Elle demanda ensuite au Père comment elle pourrait satisfaire pour tant de membres de son Fils qui, à cette malheureuse époque de l'année, ne cessent de le poursuivre de leurs offenses. Il lui répondit qu'elle devait répéter trois cent cinquante fois l'antienne : « Honneur à vous, gloire et actions de grâces dans tous les siècles des siècles, pour toutes les injures que vous font les membres de votre corps adorable ! »

L'âme ajouta : « Et que dites-vous de votre amour ? » Le Seigneur lui répondit : « Un ami partage tous ses biens avec son ami et ne se réserve absolument rien. Voilà jusqu'où va aussi mon amour. »

Un autre jour, Dieu lui montra encore la montagne des Vertus, et elle y monta seule. Quand elle fut arrivée au troisième degré, au degré de l'amour, elle fut plongée dans le puits et purifiée de toutes ses souillures. Au sixième degré, on lui donna un vêtement blanc. Enfin quand elle eut

atteint le septième, elle trouva Notre-Seigneur lui-même debout sur le sommet de la montagne. Il lui tendit la main, l'aida à monter et lui dit : « Venez, nous irons nous promener. » Et il alla avec elle seule, et elle ne vit que lui. Ils arrivèrent ainsi à une petite maison ; elle était faite d'argent transparent, et de jolis enfants, tout habillés de blanc, s'y livraient à différents jeux et louaient le Seigneur. Elle comprit sans peine que c'étaient les enfants qui, morts peu de temps après leur baptême, goûtent maintenant un bonheur qui n'aura point de terme. Bientôt elle arriva à une autre maison. Elle avait été creusée dans un rocher couleur de pourpre, elle y vit un grand nombre d'âmes habillées de pourpre et occupées à chanter. Elle reconnut que c'étaient les veuves et la multitude des fidèles. Ils gravirent enfin un sentier conduisant à une autre maison, faite de rubis éblouissants ; il y avait à côté une multitude presque infinie d'âmes saintes. C'étaient ceux qui ont souffert pour Jésus-Christ en

cette vie et triomphé du démon et qui goûtent maintenant avec Dieu un bonheur qui ne doit point finir. Après avoir marché quelque temps nu-pieds, ils arrivèrent à une maison faite de l'or le plus pur. Le Seigneur la montra à l'âme en lui disant : « C'est la maison de laquelle il est écrit : Je te conduirai à la maison de ma mère, de celle qui m'a donné le jour. Ma Mère est l'amour, et je suis né de l'amour. » Elle comprit alors que la Vierge Marie a conçu le Fils de Dieu par l'amour du Saint-Esprit. Ainsi Jésus-Christ est né de l'amour et sa mère est la charité. Et quand ils eurent pénétré dans la maison, l'âme tomba aux pieds du Sauveur. Il s'empressa de la relever et de l'embrasser. Tous ceux qui lui avaient été recommandés lui apparurent devant la porte ; un fil de soie sortant du cœur du Sauveur, elle le prit et s'en servit pour les attirer tous à lui, ce qui voulait dire que tous ceux pour qui elle priait participaient à la grâce divine. Au moment où elle venait de recevoir la sainte

communion, les saints qui se trouvaient autour de la maison chantèrent : « L'homme a mangé le pain des anges, alleluia¹. » Les anges, de leur côté, chantèrent : « Il leur a donné le pain du ciel. » Ainsi elle trouva la joie et l'union la plus intime en Celui et avec Celui dans lequel se trouve toute perfection, l'abondance de tout bien et la plénitude de la gloire céleste.

XIV

Comment l'âme doit servir Dieu.

Le dimanche des Rameaux, comme elle considérait ce que Notre-Seigneur a fait sur la terre à pareil jour, elle désira savoir ce que Marthe et Marie firent pour le divin Maître qu'elles avaient le bonheur de posséder chez elles. Il lui sembla alors qu'elle était chez elles, à Béthanie ; une chambre avait été préparée avec soin, une table avait

(1) Antienne de l'office du saint Sacrement. Cfr. Ps. LXXV, 25.

été dressée, et le Sauveur y était assis. Elle lui demanda ce qu'il avait fait cette nuit-là, et lui répondit : « J'ai passé toute la nuit en prière, je n'ai dormi que quelques instants sur le matin. » Et il ajouta : « Tu dois me préparer ainsi dans ton cœur, une maison où tu me serviras. » Alors il lui sembla que Notre-Seigneur était assis à table et qu'elle le servait. Elle lui présenta sur un plat d'argent du miel, c'est-à-dire le miel de l'amour qui le fit descendre du sein de son Père en la crèche, ainsi les cieux devinrent de miel pour toute la terre¹. Elle lui offrit ensuite un ragoût fait avec la violette, c'est-à-dire la vie infiniment humble dans laquelle il s'est abaissé au-dessous de toute créature. Ce fut ensuite la chair d'un agneau, de l'innocent Agneau qui a pris sur lui les péchés du monde entier; puis un veau gras, nourri de toute la dou-

(1) Allusion aux répons de Noël : « Aujourd'hui la paix véritable est descendue du ciel ; aujourd'hui les cieux sont devenus de miel pour le monde entier. »

ceur des grâces célestes. Elle lui présenta encore un jeune chevreau, image du désir ardent qui, chaque jour de sa vie, hâtait l'heure de sa mort. En sixième lieu, elle lui offrit un poisson rôti, image du Sauveur lui-même qui a voulu souffrir pour nous¹.

(1) On sait que le symbolisme chrétien employait pour désigner Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde, le signe ou chiffre du poisson, en grec *ΙΧΘΥς*, composé des initiales des cinq mots suivants : *Ιησους Χριστός, Θεοῦ Υἱός, Σωτήρ*. Ce signe mystérieux, gravé sur les anneaux, les sceaux, les vases, donnait aux chrétiens un moyen de se reconnaître pendant les persécutions; de plus il leur rappelait un double enseignement dogmatique. D'abord le chrétien voyait dans le poisson l'image de la vertu du nom du Christ, qui lui avait affranchi les yeux de l'esprit de l'aveuglement du péché, vertu figurée dans l'histoire de Tobie par le fiel du poisson; en même temps, il devait se rappeler qu'il était lui-même un faible et petit poisson, gagné à Dieu par les filets de l'Eglise. (*Voir plus bas, livre II, chap. 16*).

On trouve dans l'abbé Rupert de Deutz une explication allégorique et mystique d'un passage de saint Jean (21, 9), qui répond à notre texte. Là, sur le rivage, nous dit-il, c'est-à-dire à la

Enfin son cœur sacré, embaumé d'aromates délicieux, et orné d'un nombre infini de vertus. Elle lui servit aussi trois breuvages différents : un vin généreux, figurant les labeurs de la vie sainte du Sauveur et de ses élus ; puis un vin rouge, symbole de sa passion et de sa mort, enfin un troisième vin d'une douceur incomparable, le vin des délices divines et des communications spirituelles. C'est ce que fait dans un sens spirituel toute âme pieuse qui considère ces choses avec une profonde reconnaissance, qui loue et bénit en tout Notre-Seigneur Jésus-Christ.

fin du monde, les élus trouveront du charbon et un poisson au-dessus, un poisson grillé, le Christ, l'Homme-Dieu, qui a souffert en passant par le feu de sa passion, qui ne souffre plus maintenant, mais qui, enveloppé du feu de la charité, est devenu un aliment qui donne la vie éternelle. (*Rup. Tuit., De divin. Offic. VIII, 9*).

(Note du D. REISCHL).

XV

Comment il faut louer le Seigneur.

Une nuit que la tristesse l'empêchait de dormir, elle entendit les chœurs des anges qui chantaient : « Jetez vos inquiétudes dans le cœur du Seigneur, et il vous nourrira ¹. » Et elle vit le Seigneur debout devant elle, vêtu d'une tunique verte. Elle lui dit : « Seigneur, infiniment aimable, c'est maintenant le temps de la Passion, pourquoi portez-vous un vêtement de cette couleur ? » Il lui répondit : « Il est écrit : S'ils ont traité ainsi le bois vert, que ne feront-ils pas du bois sec ² ? » Elle comprit que cela voulait dire : Si Notre-Seigneur qui renfermait en lui toutes les vertus a eu tant à souffrir, ceux qui ressemblent à du bois sec, que méritent-ils, sinon des peines éternelles ? Elle conjura alors Notre-Seigneur de lui apprendre de quelle façon elle

(1) Ps. LIV, 23.

(2) Luc., xxiii, 31.

devait le louer durant cette partie de l'année. Il lui montra les cinq doigts de sa main, ce qui signifiait qu'elle avait à lui adresser cinq louanges différentes. Premièrement elle devait louer sa toute-puissance incompréhensible, qui a paru surtout en ce que, maître absolu des anges et des hommes, il s'est anéanti pour les sauver; secondement sa sagesse insondable, à laquelle il a semblé renoncer pour être traité comme un insensé¹; troisièmement son inappréciable amour, par lequel il a voulu pour notre salut être haï sans raison²; quatrièmement sa miséricorde infinie, par laquelle, dans l'excès de sa passion pour les hommes, il a permis qu'un arrêt cruel et injuste le condamnât à mourir; cinquièmement enfin les délices incomparables de la divinité, auxquelles il a préféré par amour pour l'homme, l'amertume la plus intolérable.

(1) Marc., iii, 21. (Cor, i, 18-22).

(2) Ps. xxxii, 19. — Joann, xv, 18.

XVI

Du nom du Sauveur et de ses plaies adorables.

Durant la messe : *Nos autem gloriari oportet*¹, le Seigneur lui dit : « Remarquez bien ces mots : *hors duquel il n'y a point de salut*. Dans la croix se trouve le salut véritable, et il n'y a pas de salut en dehors de la croix. L'âme qui n'a pas de croix, c'est-à-dire pas de tribulation, n'a rien à souffrir, et ne souffrant pas, elle ne saurait arriver au salut. La vie véritable a été donnée à l'homme dans la croix, alors que la vie universelle des âmes, en mourant par amour sur la croix, a rendu à l'âme la vie que le péché lui avait fait perdre et lui a donné de vivre éternellement en Dieu.

(1) Nous devons nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel est le salut, la vie et la résurrection, qui nous a rachetés et délivrés. (Gal. vi). Introït du Jeudi-Saint, de l'invention de la sainte Croix (3 mai) et de la messe votive de la Croix.

Grâce à la croix, l'âme peut encore, chaque fois qu'il lui arrive de déchoir par le péché, retrouver par la pénitence la grâce de la résurrection et l'éternelle liberté. »

Comme on lisait ces mots de l'épître du même jour : « *Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms*, elle conjura Notre-Seigneur de lui faire connaître ce nom glorieux, qui lui a été donné par son Père ; il répondit : Ce nom est celui de Sauveur de tous les siècles ; car je suis le Sauveur et le Rédempteur de tous ceux qui sont, qui ont été et qui doivent exister dans la suite des temps ; je suis le Sauveur de ceux qui ont existé avant mon incarnation, le Sauveur de ceux qui existaient à l'époque où j'ai voulu habiter au milieu des hommes, enfin le Sauveur de ceux qui depuis lors ont obéi à mes enseignements et qui doivent les suivre jusqu'à la fin des siècles. Tel est le nom suprême, infiniment supérieur à tous les autres, et que mon Père m'a réservé à moi seul depuis l'origine des choses. »

Comme l'âme rendait grâces à Dieu pour ses plaies sacrées, le conjurant d'imprimer dans son âme ces plaies causées par l'amour, le Sauveur lui dit : « Toutes les fois que le fidèle verse des larmes d'amour au souvenir de ma passion, il me semble qu'il promène amoureusement sur mes plaies une rose printanière, et il en sort un trait d'amour qui lui perce le cœur et lui fait une blessure salutaire. »

XVII

Les désirs de l'âme pieuse.

Le mercredi, comme on chantait la messe : « Qu'au nom du Seigneur, tous les genoux s'abaissent à terre ¹, » elle dit au Sauveur :

« Oh ! si je pouvais faire que le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils renferment, s'inclinent en votre honneur, fidèle et doux amant de l'homme ! » Le divin Maître lui

(1) Introït du mercredi de la semaine sainte.

répondit avec bonté : » Demande-moi de faire en moi-même ce que tu voudrais voir faire par les créatures ; car je renferme toutes choses en moi. Ainsi, quand je me montre à mon Père en le louant et en lui rendant mes actions de grâces , les torts de toutes les créatures sont dignement réparés en moi et par moi. Ma bonté ne peut rien laisser imparfait de ce qu'une âme fidèle désire, sans pouvoir le faire. »

XVIII

De l'arbre de la croix.

Un autre jour où l'on chantait la même messe, elle vit au milieu de l'Eglise un arbre magnifique, dont les rameaux ombrageaient la terre entière. Il était formé de trois pieds qui sortaient de terre à peu de distance l'un de l'autre, et ses branches touffues se penchaient vers la terre. A côté de l'un des troncs étaient des animaux qui se nourrissaient des fruits qui tombaient

de l'arbre, ils figuraient les pécheurs, les hommes à l'instinct grossier, qui jouissent sans reconnaissance des bienfaits du Seigneur, et qui, semblables aux animaux stupides, ne lèvent jamais un regard de reconnaissance vers Celui duquel procèdent toutes sortes de biens.

A côté du second pied étaient des hommes mangeant des fruits de l'arbre, figure des justes qui vivent maintenant dans le sein de l'Eglise militante. Sur les branches du troisième, elle vit des oiseaux qui faisaient entendre des chants délicieux ; ils rappelaient les âmes saintes dont l'unique occupation est de louer Dieu. Les âmes du purgatoire s'approchaient de l'arbre sous la forme de têtes humaines et trouvaient une force nouvelle dans le seul parfum qui s'exhalait de l'arbre. Des oiseaux de mauvais augure, au noir plumage, voltigeaient de temps à autre alentour, mais une fumée épaisse qui en sortait les mettait en fuite. Elle comprit qu'ils figuraient les démons et les attaques des méchants dont on triom-

phe aisément en se rappelant la passion du Sauveur, marquée par la fumée qui s'exhale du tronc de l'arbre mystérieux.

Le prêtre qui célébrait la messe était tout recouvert de feuilles du même arbre, et des rameaux chargés de fruits savoureux retombaient autour de lui : cela voulait dire que celui qui aime et honore la passion du Sauveur participe à ses vertus les plus glorieuses, et que tout ce qu'il fait de bien lui attire des mérites abondants. Les cœurs des fidèles étaient suspendus aux rameaux de l'arbre sous la forme de lampes ardentes, et la liqueur qui brûlait dans les lampes décollait de l'arbre lui-même ; il fallait entendre par là que nul ne saurait aimer Dieu, si Dieu ne commençait par lui en donner la grâce. Ces lampes étaient allumées, c'est-à-dire que celui qui veut aimer Dieu doit se rappeler souvent la passion du Rédempteur, qui fournira un aliment abondant à son amour ; car rien ne touche l'âme et ne l'embrace autant que le souvenir de la passion du Sauveur.

XIX

De la passion du Sauveur.

Une année, le jeudi saint, Notre-Seigneur la prévint de ses grâces les plus signalées et permit ce merveilleux colloque entre lui et sa bien-aimée. « *L'âme* : Mon doux Seigneur, qu'est-ce que l'homme peut faire en retour de la bonté infinie qui vous a fait consentir à être arrêté et chargé de liens par amour pour nous ? » — *Notre-Seigneur* : « Il doit se charger volontairement et amoureuxment des liens de la vraie obéissance. »

L'âme : « Comment vous remercier de ce que vous avez voulu subir les indignes crachats et les cruels soufflets des Juifs ? » — *Notre-Seigneur* : « Je vous le dis en vérité : quiconque méprise son supérieur ose me cracher à la face ; et pour expier cette offense on doit aimer ses supérieurs. »

L'âme : « Comment, Seigneur, pourrait-on vous remercier des soufflets que vous

avez voulu recevoir ? » — *Notre-Seigneur* :

« En observant avec une fidélité parfaite les règles prescrites, les saintes pratiques de la religion à laquelle on a le bonheur d'appartenir. »

L'âme : « Que faire maintenant, ô le plus fidèle de tous les amis, en retour de la douleur que vous avez endurée, lorsque la couronne d'épines a été enfoncée dans votre tête auguste, et que votre face adorable, l'objet de toutes les complaisances des anges, a été souillée de sang ? » — *Notre-Seigneur* : « Il faut pour cela que l'homme résiste courageusement à la tentation ; chaque tentation dont il triomphe en s'appuyant sur moi, ajoute une nouvelle perle à ma couronne. »

L'âme : « Et l'opprobre que vous avez subie, ô le plus sage de tous les maîtres, quand vous avez été couvert, comme un insensé, d'un manteau d'ignominie, comment peut-on l'expier ? » — *Notre-Seigneur* : « On peut l'expier en ne cherchant dans ses vêtements ni gloire, ni satisfaction,

mais en se proposant seulement de se couvrir. »

L'âme : « Que faire maintenant, ô l'unique objet de mon cœur , en compensation des coups de verges dont vous avez été frappé sans pitié? » — *Notre-Seigneur* : « Persévérer fidèlement dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité. »

L'âme : « Et pour la douleur que vous avez ressentie en vos pieds, quand on les attacha à la croix? » — *Notre-Seigneur* : « Il faut que l'homme reporte sur moi tous ses désirs, et s'il ne peut arriver à se conformer entièrement à moi , vouloir du moins cette conformité ; cette seule disposition m'est extrêmement agréable. »

L'âme : « Il faut aussi vous offrir quelque chose en expiation des meurtrissures de vos mains adorables. » — *Notre-Seigneur* : « Pour cela exercez-vous à la pratique de toutes les bonnes œuvres, et fuyez le mal par amour pour moi. »

L'âme : « O douceur unique de mon âme, quelle action de grâces vous offrira

votre indigne servante pour cette blessure cruelle que vous avez ressentie pour l'homme sur la croix, alors que l'amour, qu'une flèche cruelle lancée par l'amour, transperça votre cœur aimant et en fit jaillir l'eau et le sang, comme un remède souverain, et que, vaincu par l'excès de l'amour que vous portiez à votre fiancée, vous devîntes par votre mort la victime de l'amour ? » — *Notre-Seigneur* : « Pour cela l'homme doit conformer sa volonté à la mienne et chérir en tout et au-dessus de tout ma volonté. »

Le Seigneur lui dit encore : « Je te le dis en vérité : quand on répand des larmes d'amour en méditant dévotement les mystères de ma passion, je les reçois comme si l'on souffrait les mêmes tourments que moi. » — *L'âme* : « Hélas ! ô mon Dieu, où est la dévotion qui me fera répandre ces larmes précieuses ? » Le Seigneur lui répondit : « Ecoute ce que je vais te dire. Rappelle-toi d'abord l'amour avec lequel je m'avançai au-devant de mes

ennemis qui venaient à moi avec des glai-
ves et des bâtons, comme s'il se fût agi
d'un brigand et d'un meurtrier qui eût
mérité la mort; cependant j'allai au de-
vant d'eux, comme une mère au devant de
son fils, pour les arracher à la gueule des
loups prêts à les dévorer. Compte ensuite
les soufflets cruels que j'ai reçus; autant ils
m'ont donné de soufflets, autant j'ai donné
de tendres baisers aux âmes de ceux qui
jusqu'an dernier jour doivent être sauvés
par la vertu de ma passion. Ensuite tandis
qu'ils me frappaient de leurs verges, j'ai
adressé à mon Père une ardente prière qui
a converti plusieurs de ces infortunés.
Tandis qu'ils enfonçaient dans ma chair
une couronne d'épines, j'enchâssais dans
la couronne de gloire que je leur destinais
autant de pierres précieuses qu'il y avait
d'épines dans cette affreuse couronne. Pen-
sez encore que lorsqu'ils m'attachèrent à
la croix et qu'ils allongèrent mes membres
de telle façon que l'on pouvait compter
tous mes os et voir à travers mon corps,

j'attirai à moi de toutes mes forces les âmes de ceux qui sont appelés à la vie éternelle, pour vérifier la parole que j'avais adressée à mes apôtres : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi*¹. Enfin lorsqu'on m'ouvrit le cœur avec la lance, j'en fis jaillir la liqueur de vie, afin que tous ceux qui avaient bu avec Adam la liqueur empoisonnée, devinssent en moi qui suis la vie, les héritiers du salut et de la vie éternelle. »

Après la sainte communion, le Sauveur lui dit encore : « Veux-tu voir comment je suis maintenant en toi et toi en moi ? » Elle ne répondit pas, s'estimant indigne d'une telle faveur. Cependant elle vit le Sauveur sous la forme d'un cristal transparent et son âme comme une eau claire et parfaitement pure, qui se répandait dans tout le corps du Sauveur. Comme elle s'étonnait de cette faveur ineffable et de la miséricorde admirable dont Dieu usait à son égard, le Seigneur lui dit : « Rap-pelle-toi cette parole de Paul : « Je suis le

(1) Joan., xii, 32.

dernier des apôtres et ne mérite même pas ce nom ; mais par la grâce de Dieu je suis ce que je suis¹. Ainsi, ma fille, tu n'es rien par toi-même ; mais ce que tu es tu l'es en moi et par ma grâce. »

Ensuite, comme on ensevelissait la croix suivant l'usage², elle dit à Notre-Seigneur : « Maintenant, l'unique objet de mon cœur, ensevelissez-vous en moi et attachez-moi inséparablement à vous. » Il lui répondit : « Je consens à m'ensevelir en toi : Je veux être en toi les délices de ton âme, l'exercice de tous tes sens et de toute ton activité. »

(1) 1. Cor, xv, 9.

(2) Quelques détails sont ici nécessaires pour faire comprendre la signification de ce mot ensevelir la croix, *sepelire crucem*. Autrefois, le Vendredi-Saint, avant que l'usage s'introduisit d'exposer la sainte Eucharistie à la vénération du peuple, les fidèles honoraient au saint sépulcre la croix avec l'image du Sauveur, on la déposait sur l'autel orné de lampes et de fleurs et on l'y présentait aux adorations des fidèles. Voir *Martène, De antiq. Eccles. ritibus*, IV, 23. *Halden, Ephemerol. eccles.*, p. 107. (*Amberger, Pastoral theologie*, II, 681).

(Note du D. REISCHL).

XX

De la passion du Sauveur. (Suite.)

Dans la nuit du Jeudi-Saint, elle dit encore à Notre-Seigneur dans l'oraison : « Mon bien-aimé, que puis-je vous offrir pour vous remercier de l'amour qui vous a porté cette nuit même à vous laisser arrêter et charger de chaînes ? » Il lui répondit : « Le désir et la bonne volonté ; ce sont là les deux chaînes célestes par lesquelles tu l'attacheras délicieusement à mon âme. Un cœur dévoué et invariablement disposé au bien est toujours assuré de ma complaisance. Les pensées étrangères qui se présentent à son esprit sans son consentement, ne lui sont aucunement imputées, pourvu qu'il ne s'y arrête pas volontairement et avec délibération après les avoir remarquées. » Puis il ajouta : « Lorsque je me livrai entre les mains des méchants, ils me lièrent et me firent subir toutes sortes de violences, sans pouvoir

toutefois enchaîner ma langue, mais je l'enchaînai moi-même de façon à ne pas dire un seul mot inutile. L'homme qui est libre de parler ou de se taire doit toujours se conduire en cela conformément à mon exemple. »

Vers l'heure de primes, comme elle voyait dans la méditation Notre-Seigneur conduit devant le gouverneur romain, il lui dit : « Viens avec moi au jugement. » Et l'emmenant avec lui, il la conduisit au tribunal de son Père céleste. Au sitôt les Anges et les saints se présentèrent pour produire leurs accusations.

Les Séraphins l'accusèrent d'avoir souvent éteint par sa négligence le feu sacré allumé en elle par Dieu ou par le cœur de Dieu. Les Chérubins déposèrent qu'elle ne se conduisait pas d'après les lumières supérieures dont elle avait été favorisée. Les Trônes se plaignirent de ce qu'elle avait souvent éloigné par des pensées inutiles le roi de paix qui avait établi sa demeure en son âme. Les Dominations viurent dire

qu'elle ne s'abaissait pas avec le respect et le tremblement convenables devant leur maître et Seigneur. Les Vertus avaient souvent remarqué qu'elle ne se livrait pas, comme elle l'aurait dû, à la pratique de la vertu. Suivant les Archanges, elle ne prêtait pas toujours une oreille attentive aux délicieux entretiens de la Divinité, et elle ne les chargeait pas, eux les intermédiaires entre le ciel et la terre, de porter à Dieu les ardents soupirs de son cœur. Enfin, d'après le témoignage des Anges, elle ne profitait pas des grâces attachées à leur ministère.

La bienheureuse Vierge vint alors l'accuser des nombreuses infidélités dont elle s'était rendue coupable à l'égard de son aimable Fils, qui s'est fait, en descendant sur la terre, le frère de tous les hommes. Les Apôtres l'accusèrent unanimement de ne s'être pas suffisamment appliquée à suivre leurs enseignements. Les Martyrs déclarèrent qu'elle endurait à regret les peines et les souffrances. Les Confesseurs

lui reprochèrent de nombreuses négligences dans ses exercices spirituels. Les vierges déposèrent qu'elle n'aimait pas assez parfaitement son époux tout aimant. Enfin toutes les créatures réunies l'accusèrent d'avoir fait d'elle un mauvais usage.

Mais alors le bon Sauveur dit à son Père : « Je vais répondre à toutes les accusations que l'on vient de produire, parce que j'avoue que je ressens pour elle un ardent amour. » Dieu le Père lui dit : « Quel est donc le principe de cet amour ? » Il répondit : « C'est le choix que j'ai fait d'elle de toute éternité. » Alors l'âme pleine de confiance en la puissance d'un tel garant, le prit amoureusement dans ses bras et dit au Père : « Père à jamais adorable, je vous présente votre Fils infiniment humble, qui veut bien satisfaire pour tous les péchés que je commets par colère, je vous présente encore votre Fils très-aimant, l'amour de votre cœur, qui supplée surabondamment à toutes les fautes que j'ai commises par manque de

charité. Son extrême libéralité efface tout le mal que j'ai fait par avarice; son zèle très-saint est la rançon de ma paresse; sa mortification satisfait pour mon intempérance. L'innocence et la pureté immaculée de sa vie expient les pensées, les paroles, les actions que je me suis permises contre la vertu angélique; l'obéissance parfaite qui l'a rendu obéissant jusqu'à la mort, je vous l'offre en compensation de mes désobéissances; enfin sa perfection suprême doit suppléer à toutes mes imperfections. »

Vers tierce, elle vit Notre-Seigneur dans une auréole céleste qui l'enveloppait depuis la tête jusqu'aux pieds; c'était le prix de ce qu'il avait souffert en s'exposant volontairement aux verges des bourreaux. Il avait aussi sur la tête une couronne faite des fleurs les plus rares, et si habilement tressée que jamais elle n'avait rien vu de semblable; le Sauveur lui-même se l'était faite de toutes les douleurs qu'il avait ressenties en son divin chef.

Vers sexte, elle vit le Seigneur qui por-

tait sa croix, bientôt toute la communauté arriva avec ses peines et ses contrariétés, chaque religieuse déposa successivement les siennes sur la croix, sous la forme de rameaux verdoyants. Le Sauveur les reçut avec bonté, puis, s'étant remis en route, il porta son fardeau avec patience et joie, mais elles l'aidèrent toutes à porter sa croix.

Vers none, elle aperçut le Sauveur dans une gloire, une majesté admirable; il portait un collier d'or auquel était attaché un bouclier d'or qui renfermait tous les tourments de sa passion. Il couvrait toute sa poitrine; un lis très-pur était attaché à sa partie supérieure, et une rose magnifique à sa partie inférieure. Ce bouclier merveilleux figurait la passion victorieuse du Sauveur, le lis son innocence et la rose sa patience invincible. Au moment où les sœurs s'approchèrent de la sainte table, Notre-Seigneur présenta à chacune d'elles son divin cœur rempli de parfums délicieux, qui s'exhalaient de toutes les parties

de son corps et qui embaumaient tous les alentours. Chacune reçut aussi le bouclier mystérieux qui conserva sur leur poitrine son éclat admirable. Ce symbole voulait dire que le divin Sauveur communique à ses élus sa glorieuse passion pour les protéger contre toutes les attaques de l'ennemi.

A l'heure où se faisait le baisement de la croix¹, inspirée sans doute par l'Esprit-Saint, elle dit en baisant les pieds : « Seigneur, je vous offre tous mes désirs, voulant qu'ils soient parfaitement conformes aux vôtres, afin qu'ils soient entièrement purifiés et sans aucun mélange terrestre. » A la plaie de la main droite, le Seigneur lui dit : « Rappelle-toi ici tous tes manquements spirituels, afin que ma vertu supplée à ta faiblesse. » A celle de la main gauche : « Dépose ici toutes tes peines et tes contrariétés, afin qu'elles s'adoucissent par leur union à mes souffrances et qu'elles portent à Dieu le Père la délicieuse

(1) On sait que cette cérémonie a lieu le Vendredi-Saint.

odeur d'une patience surhumaine, de même que des vêtements s'exhale l'odeur des aromates qu'on y a déposés, et que le pain conserve l'odeur du miel dans lequel on l'a trempé. » Enfin à la blessure du cœur il lui dit : « Dans cette plaie, si large qu'elle renferme et le ciel et la terre et tout ce qu'ils comprennent, dépose tout ton amour à côté de mon divin amour, afin qu'il se perfectionne et se confonde avec lui, comme le fer avec le feu qui l'embrase. »

A l'heure des vêpres, elle vit Notre-Seigneur détaché de la croix et reposant sur le sein de la très-sainte Vierge, qui lui dit : « Tiens, baise les plaies salutaires de mon très-doux Fils, qui a enduré la mort par amour pour toi. Dépose trois baisers sur son cœur, en le remerciant de ces flots de grâce qui découlent maintenant sur toi et sur tous les élus, de même qu'ils l'ont fait de toute éternité et doivent le faire à jamais. En baisant la plaie de la main droite, remercie-le d'avoir fait de

sa main droite l'auxiliaire de toutes tes bonnes œuvres ; et, en baisant la gauche, de ce qu'il a bien voulu t'y ménager un refuge assuré contre toutes les attaques de l'ennemi. A la plaie du pied droit, rends-lui grâces de l'ardent désir avec lequel il t'a poursuivie dans tes égarements en chacun des jours de sa vie mortelle ; et à celle du pied gauche, de ce que tu y trouveras toujours le pardon de tes péchés. Tu dois aussi avoir toujours un triple parfum pour le répandre dans l'âme de ton bien-aimé : ces trois parfums sont l'huile d'olive, symbole de la miséricorde, car tu dois t'exercer sans relâche aux œuvres de piété et de miséricorde ; puis l'huile de myrrhe, on l'offre au Seigneur en supportant toutes les peines et les tribulations avec joie et fidélité pour l'amour de lui ; enfin l'huile de baume, en recevant tous ses dons, avec gratitude, en son honneur, sans rien espérer ni rien demander, mais en ramenant tout à lui, parce qu'il est la source et l'origine de tous les biens. »

Vers l'heure des complies, la Vierge vint encore à elle et lui dit : « Reçois mon Fils, et ensevelis-le dans ton cœur. » Aussitôt elle vit son cœur sous la forme d'un tombeau d'argent avec un couvercle en or. L'argent figurait la pureté du cœur et l'or la charité, car la pureté et la charité ont la vertu de fixer Dieu dans le cœur de l'homme. Le Sauveur, y étant descendu, ainsi qu'il lui fut facile de le comprendre, lui dit : « Ma fille, tu me trouveras toujours dans ton cœur : je te donne l'assurance de ton salut, ainsi qu'à tous ceux pour lesquels tu as prié aujourd'hui. »

Un jour elle demanda à Notre-Seigneur ce qui lui plaisait le plus dans l'homme, il lui répondit : « J'aime surtout que l'homme observe avec une grande reconnaissance et se rappelle fidèlement en sa mémoire les actes de vertu que j'ai pratiqués sur la terre, les peines et les injustices que j'ai subies pendant trente-trois ans, la pauvreté extrême à laquelle je me suis condamné, les outrages auxquels j'ai été

exposé de la part de mes créatures, la mort douloureuse que j'ai voulu endurer sur la croix par amour pour l'humanité, cette fiancée chérie que j'ai achetée au prix de mon sang divin. Chaque homme doit apprécier ces bienfaits, et s'en montrer reconnaissant comme s'il en était le seul et unique objet.

Pendant la nuit sainte de la glorieuse résurrection du Fils de Dieu, elle vit le divin Maître assis comme dans un tombeau. Elle reconnut, éclairée par une inspiration céleste, que le Père communiqua sa toute-puissance à l'humanité du Christ pour sa résurrection, que le Verbe prodigua toute sa gloire à cette humanité transfigurée et que le Saint-Esprit y répandit toute sa douceur, toute sa bonté, tout son amour. Notre-Seigneur lui dit : « Au jour de ma résurrection, le ciel et la terre m'ont servi avec toutes les créatures. » Elle lui demanda ce que le Ciel avait fait, et il lui répondit : « Tous les esprits célestes étaient présents pour me servir. » En ce moment, il lui sembla qu'elle voyait

autour du sépulcre une multitude d'anges disposés de telle façon qu'ils semblaient former une muraille de la terre jusqu'au ciel.¹ Elle désira savoir ce que les anges avaient chanté en cette circonstance ; il lui fut répondu qu'ils chantèrent : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth, et nunc ei simul jubilemus*², ou si ce ne sont pas les paroles qu'ils chantèrent, c'est du moins le sens. Elle vit aussi toute la communauté réunie autour de Notre-Seigneur. De nombreux rayons, sortant de son cœur, tombèrent sur les religieuses, il présenta sa main à chacune d'elles, et leur communiqua quelque chose de sa gloire en disant : « Prenez : je vous donne la splendeur de mon humanité glorifiée, gardez-la dans l'innocence du cœur et dans la charité mutuelle accompagnée d'une véritable patience. Il faut que, au jour du jugement, vous me la montriez en vous avec honneur. »

(1) Voir plus haut, chap. 1^{er} p. 1.

(2) Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; joignons-nous tous ensemble pour le glorifier.

XXI

De l'onction spirituelle.

Comme on visitait le saint sépulcre, la pieuse fille dit à Notre-Seigneur dans un élan d'amour : « Mon bien-aimé, choisi entre mille¹, dites-moi, je vous prie, quels sont les aromates dont je dois me servir pour vous embaumer. » Il lui répondit : « Prends la douceur ineffable qui, de toute éternité, a découlé de mon divin cœur en mon Père et dans le Saint-Esprit, afin d'en faire du vin. Prends ensuite la douceur qui a rempli, plus que tous les autres cœurs, le cœur virginal de ma Mère, afin d'en faire un miel infiniment doux. Enfin prends la dévotion ardente que j'avais au moment de ma passion, mes désirs embrasés, mon union à Dieu, mon amour enflammé, et fais-en un baume précieux. » Au même instant, il lui sembla

(1) Cant. des cantiq. v, 40.

qu'elle avait dans les mains un vase rempli des parfums les plus délicieux, les plus balsamiques, dont elle se servait au gré de son cœur, pour embaumer son Dieu. Puis elle baisa les plaies empourprées où l'homme est certain de trouver un remède à tous ses maux.

Notre-Seigneur lui montra ensuite une maison large et élevée, dans laquelle elle en vit une autre plus petite, faite de bois de cèdre et garnie intérieurement de plaques d'argent extrêmement brillantes. Notre-Seigneur était assis au centre de la maison. Elle comprit bientôt que cette maison était la cour de Dieu ; car elle l'avait vue souvent représentée de la sorte. La petite maison intérieure représentait l'âme chrétienne, incorruptible comme le bois de cèdre, puisqu'elle est immortelle et participe en quelque sorte à l'immortalité de Dieu. La porte de la petite maison était placée à l'orient et avait une serrure d'or ; à la serrure on voyait une petite chaîne, faite également d'or et qui tenait au cœur

de Dieu, de façon que, quand la porte était ouverte, elle semblait faire mouvoir le cœur de Dieu. Elle comprit que la porte désignait les désirs empressés de l'âme, la serrure sa volonté, la petite chaîne la grâce de Dieu qui prévient toujours le désir et la volonté de l'âme, la tire de sa torpeur et la conduit à Dieu. Le Seigneur lui dit : « Ton âme, tu le vois, est toujours enfermée dans mon cœur, et moi je suis dans le cœur de ton âme. Tu me tiens enfermé dans ton intérieur ; je suis plus réellement dans la partie la plus intime de ton être que ce qu'il y a de plus intime en toi ; cependant mon divin cœur est infiniment plus élevé que ton âme, si bien que tu ne saurais le toucher. C'est ce que marquent la hauteur et la largeur de la maison. » L'âme pria alors le Seigneur de vouloir bien la préparer à recevoir dignement son sacré corps. Il lui répondit : « Quand tu veux me recevoir, visite d'abord la maison de ton âme ; et vois si ses murailles ne sont pas souillées ou impures. Vois à l'orient si tu as été

attentive ou négligente dans les choses qui concernent le service de Dieu , la louange, l'action de grâces, la prière, l'observation de ses commandements. Au midi, examine si tu as eu la dévotion nécessaire à l'égard de ma Mère et de mes saints, si tu as profité de leurs exemples et de leur vie sainte pour te corriger. Examine aussi au couchant et vois si tu as été fidèle à t'exercer à la vertu , si tu as été humble, obéissante, patiente dans les adversités, si tu as observé, comme tu le devais, la règle et les maximes de l'ordre , si tu as chassé le péché de ton âme et si tu l'as évité avec soin. Regarde encore au nord, et vois si tu as rempli tes devoirs envers l'Eglise universelle, comment tu t'es comportée à l'égard du prochain, si tu l'as aimé de tout ton cœur, si tu as considéré ses adversités comme les tiennes propres, si tu as prié persévéramment pour les pécheurs, pour tous les fidèles en général, pour tous ceux qui ont besoin de ton intercession. Et si tu découvres en toi quelque défaut et

•

quelque manquement, tu dois être prête à les réparer par une humble pénitence et la satisfaction. » Alors l'âme, étant entrée dans la maison, se jeta aux pieds du Sauveur. Il la releva avec bonté, la pressa contre son sein et l'embrassa trois fois, en lui disant : « Je te donne le baiser de paix à cause de ma toute-puissance, de ma sagesse et de ma bonté infinie. « Comme on chantait la messe *Resurrexi*⁽¹⁾, son extrême amour le porta à lui dire de la façon la plus bienveillante : « Vois donc, je suis ressuscité, et je suis encore avec toi, et je demeurerai éternellement avec toi. Tu as mis sur moi ta main, c'est-à-dire l'intention avec laquelle tu as fait toutes tes actions. » Puis il ajouta beaucoup d'autres choses ineffables. Cependant l'âme, étonnée de ces grâces extraordinaires, voulait s'éloigner du Seigneur avec un humble respect. Mais il l'attira davantage à lui et lui dit : « Ne t'oppose pas à ce que je sois auprès de toi ; car c'est là tout mon bon-

(1) Introït du jour de Pâques,

heur. » Comme l'on chantait : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux , » elle désira louer le Seigneur pour cette grâce et toutes les autres qu'elle avait reçues de lui. Le divin Maître lui dit alors : « Si tu veux me louer, glorifie-moi en union avec la gloire très-sainte par laquelle Dieu le Père , dans sa toute-puissance , m'a glorifié avec le Saint-Esprit; loue-moi en union avec la gloire très-haute dans laquelle, par ma sagesse insondable, je glorifie le Père et le Saint-Esprit et dans laquelle le Saint-Esprit, dans son amour inaltérable, glorifie infiniment le Père et le Verbe. » Après tierce, comme on faisait la procession, elle demanda que, malgré sa faiblesse, on la conduisît appuyée sur un bâton à la suite de la procession. Elle vit alors le Seigneur Jésus, semblable à un diacre et revêtu d'une dalmatique, marcher à côté d'elle et de plusieurs autres sœurs, ayant à la main une bannière de couleur rouge. Comme elle s'étonnait de ce qu'il daignât prendre cette forme, il lui répondit avec bonté :

« De même que le diacre sert à l'autel, je me tiens auprès de Dieu, mon Père, prêt à observer tous ses commandements. Jamais diacre n'a été aussi attentif à remplir tous ses devoirs que moi à veiller aux besoins de l'âme fidèle. »

XXII

Comment Notre-Seigneur sert les fidèles.

Une autre fois, pendant les vêpres, à l'antienne : *Regina cœli*,¹ elle vit la sainte Vierge debout dans le chœur. Elle avait dans les bras son divin Fils dont les vêtements étaient couverts de trèfles et de boucliers lumineux. Elle comprit que le trèfle désignait la sainte Trinité, qui réside dans le Christ avec la divinité tout entière. Le bouclier dont la pointe était tournée en bas vers la terre et la partie la plus large vers le ciel, voulait dire que la vie sainte

(1) Antienne que l'on chante pendant le temps pascal en l'honneur de la sainte Vierge.

et la passion du Sauveur ont produit les résultats les plus heureux. La joie et la gloire qu'il a reçues pour cela dans le royaume des cieux, lui promettent un triomphe éternel. Notre-Seigneur avait aussi une couronne brillante à laquelle étaient également suspendus de petits boucliers. On y apercevait des croix transparentes, et cinq rayons se détachaient de chacune d'elles. Le divin Maître lui dit : « Vois donc, je suis venu pour vous servir aujourd'hui. Je veux vous servir aujourd'hui un festin excellent. Ce sera d'abord la joie que ma divinité a éprouvée en ce jour au sujet de mon humanité, puis celle que mon humanité a éprouvée au sujet de ma divinité ; secondement, la joie que j'ai ressentie lorsque, en compensation des douleurs qu'il m'avait prodiguées dans le cours de ma passion, l'amour répandit en moi une allégresse ineffable de la surabondance de ses délices. Troisièmement la joie que j'ai eue, quand j'ai pu présenter à mon Père un gage précieux, mon âme

avec toutes celles que j'ai rachetées. Quatrièmement, la joie surabondante que j'ai ressentie, ainsi que mon Père, quand il me donna le pouvoir d'honorer, d'enrichir et de récompenser les amis que j'ai rachetés au prix de tant de labeurs et d'une rançon si considérable. Cinquièmement, la joie qui a rempli mon cœur quand mon Père m'a associé mes élus de la façon la plus intime, permettant qu'ils soient à jamais mes cohéritiers et les convives de ma table; quand des rois invitent leurs amis à un festin, le festin terminé, ils se séparent d'eux; quant à mes amis, ils demeureront éternellement auprès de moi, là où je suis. Aussi à l'âme fidèle qui me rappelle ces joies saintes, je lui donnerai, pour la première, de goûter avant sa mort, les douceurs de la bénédiction divine; pour la seconde, je lui donnerai l'intelligence et la connaissance; pour la troisième, quand sa dernière heure sera venue, je la présenterai à mon Père; pour la quatrième, je lui donnerai de participer à tous mes mérites,

à mes travaux, à mes souffrances ; pour la cinquième enfin, je la ferai entrer dans la glorieuse compagnie des saints.

Ensuite elle supplia Notre-Seigneur de prier son Père pour elle par la sainte joie avec laquelle il loua et remercia Dieu son Père lorsque, au jour de sa résurrection, il lui donna l'immortalité, et de le remercier de ce que elle aussi recevrait, au jour de la résurrection, la grâce de l'immortalité. Le Seigneur lui répondit : « Je le fais pour toi et pour chacun des miens, en même temps que pour moi ; car l'honneur des miens m'est aussi cher que mon propre honneur, et je me réjouis autant du bien qui leur arrive que s'il m'arrivait à moi-même. L'âme pour laquelle je rends grâces, alors qu'elle est encore sur la terre, en retirera beaucoup de gloire et de joie dans le ciel. » Comme elle pensait à la gloire extraordinaire que le Père communiqua à l'humanité de son Fils au moment de sa résurrection, Notre-Seigneur lui dit avec bonté : « Veux-tu connaître la gloire

de mon cœur ? Mon Père m'a donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel ; mon humanité a participé à la toute-puissance de ma divinité ; je puis récompenser , honorer , élever mes amis et leur témoigner tout l'amour que mon cœur leur a voué. La gloire de mes yeux et de mes oreilles ? je vois , dans leurs moindres détails , les besoins et les peines de mes fidèles , j'entends et j'exauce toutes leurs prières , tous leurs soupirs , tous leurs désirs. Une grande gloire a aussi été accordée à tout mon corps , parce que , de même que je suis partout en ma divinité , je puis , en mon humanité , être là où je désire être , faculté qu'aucun homme n'a jamais possédée et ne possèdera jamais. »

XXIII

Comment Dieu est dans l'âme et du festin
nuptial du Sauveur.

Le lundi de Pâques , comme on lisait
l'évangile : « Demeurez avec nous , Sei-

gneur, car il commence à faire soir, » elle dit à Notre-Seigneur : « O mon unique amour, je vous en prie, demeurez avec moi, parce que le jour de ma vie penche vers son déclin. » Il lui répondit : « Je demeurerai avec toi, d'abord de même qu'un père demeure avec son enfant, et je te donne l'héritage céleste que j'ai acquis au prix de mon sang divin avec tous les biens que je t'ai mérités pendant les trente-trois années que j'ai passées sur la terre, je te donne tout cela en propre. En second lieu, je serai avec toi comme un ami avec son ami. De même que l'homme qui a trouvé un ami fidèle, vole à lui dans tous ses besoins et lui est continuellement uni, ainsi tu trouveras toujours en moi un asile assuré, parce que je suis le plus fidèle de tous les amis, toujours empressé à te rendre service. Quatrièmement, je serai avec toi, comme un époux avec son épouse. Entre eux, il n'y a pas de séparation possible, la maladie même ne saurait les séparer. Pour toi, si tu deviens malade, tu trou-

veras en moi, un médecin habile qui te guérira de toutes tes misères ; ainsi, entre nous, pas de séparation, mais une alliance éternelle, une union inaltérable. Quatrièmement, je serai avec toi comme un compagnon avec son compagnon. Quand un homme est chargé d'un pesant fardeau, son compagnon le prend et le porte avec lui. Ainsi je me chargerai fidèlement de tous tes fardeaux, et je t'aiderai tellement que tu les trouveras légers. » Il lui sembla que le Seigneur lui disait encore : « Vois donc, je te donne mon âme pour te conduire et te diriger ; confie-lui tous tes intérêts. Quand tu seras dans la tristesse, elle te consolera ; elle t'assistera fidèlement en toutes choses. » Elle lui dit donc : « Seigneur, vie de mon âme, pardonnez-moi, guide plein de bienveillance, si j'ai si souvent négligé de vous associer à mes travaux, si je n'ai pas humblement imploré votre assistance. » Il lui répondit : « Je te pardonne ; mon âme demeurera avec toi jusqu'à la fin de ta vie, puis, quand le

•

terme de tes jours sera venu, elle te recevra en union avec les sentiments dans lesquels, en mourant sur la croix, j'ai remis mon esprit entre les mains de mon Père, et elle te présentera à mon Père céleste. » Elle lui demanda ensuite de daigner faire participer à tous les biens qu'il lui avait accordés une personne qui la servait avec un dévouement remarquable. Aussitôt elle vit cette personne debout auprès de Notre-Seigneur ; il la prit par la main et la fit participer aux mêmes faveurs. Comme elle désirait remercier le divin Maître de bonté, elle le pria de faire préparer, à sa louange et à sa gloire, un festin délicieux pour ses serviteurs célestes. Aussitôt elle vit préparer un festin magnifique, et le Sauveur était là avec un habit de noces, vert et orné de roses d'or. Il lui dit : « Je suis né sans épines, et cependant j'en suis tout blessé. » Pour les mêmes raisons, les habitants du ciel étaient habillés de la même façon que Notre-Seigneur. Quand le festin fut préparé, le Sauveur, la prenant par la

main, lui fit parcourir tous les rangs : tous les saints reçurent ainsi un accroissement d'allégresse et louèrent Dieu de s'être montré si bienveillant à son égard. Cependant l'âme, ivre de bonheur, conduisit son céleste époux à la table des hôtes. Alors elle vit s'échapper de la face du Sauveur une clarté inexprimable, une lumière admirable qui éclairait toute la cour céleste et remplissait les coupes qui couvraient la table royale. Ainsi la lumière de sa face divine était la nourriture, la joie et la gloire des élus ; elle les rassasiait sans fatigue, les réjouissait sans fin et leur procurait le bonheur le plus pur. Honneur et gloire au Fils de la Vierge pour son infinie générosité ! Le jour de l'octave de Pâques, elle vit encore la même maison qui s'était déjà montrée à elle¹. Comme elle voulait y entrer, elle trouva deux anges debout à la porte, les ailes déployées ; elles se rejoignaient par leur extrémité supérieure et faisaient entendre un doux concert qui res-

(1) Voir plus haut, chap. xxi.

semblait au son de la harpe et marquait leur joie ; car c'était elle qu'ils attendaient. En entrant, l'âme se jeta aux genoux du Sauveur, le salua et baisa ses plaies empourprées ; quand elle en vint à la plaie du cœur, elle la trouva ouverte, et elle crut y voir un flambeau allumé. Le Seigneur la reçut avec bonté et lui dit : « Entre, et mesure la longueur et la largeur de mon cœur divin. La longueur, c'est l'éternité de mes biens ; la largeur, c'est le désir que j'ai en éternellement de ton salut. Parcour-le dans sa longueur et sa largeur, profite de cette occasion de t'enrichir : tout ce que tu trouveras dans mon cœur t'appartient. » Puis, soufflant sur elle, il lui dit : « Reçois le Saint-Esprit. » Remplie du Saint-Esprit, l'âme vit des rayons de feu s'échapper de ses membres, de façon que chacun de ceux pour qui elle priait, recevait en lui l'un de ces rayons. Quand elle eut partagé son cœur avec celui du divin Maître, elle les vit tellement unis qu'ils ne formaient plus qu'un seul tout, et elle entendit Notre-

Seigneur lui dire : « Ton cœur m'appartient à toujours avec ses désirs et ses aspirations. »

XXIV

Comment Dieu le Père reçut son Fils au jour
de son Ascension.

Au jour anniversaire de la glorieuse ascension du Sauveur, elle se vit transportée sur une montagne; là, la charité, lui apparaissant sous les traits d'une vierge admirablement belle et couverte d'un manteau de couleur verte, lui dit : « C'est moi que, dans la nuit sainte de la Nativité du Sauveur, tu as vu tout éclatante de lumière; c'est moi qui ai fait descendre le Fils de Dieu du sein du Père et qui l'ai élevé aujourd'hui au-dessus des cieux. » Puis elle ajouta : « Ne crains pas, tu verras des choses plus admirables encore. » Aussitôt les vêtements qui couvraient la jeune vierge semblèrent se transformer; l'âme y vit un nombre considérable de

treilles et dans chacune d'elles la figure d'un roi ; au-dessus étaient écrits ces mots : « Celui qui est descendu est celui qui remonte au plus haut des cieux¹. » Elle vit toutes les scènes de la rédemption admirablement figurées sur ces images.

Le Seigneur Jésus portait les mêmes vêtements avec cette seule différence que la charité y était représentée sous les traits d'une reine brillante de grâce et de beauté ; ainsi Dieu se servait à lui-même de vêtement, parce que Dieu est charité et que la charité est Dieu². Cependant, la charité, prenant le Sauveur dans ses bras, le souleva en disant : « C'est en vous seul que j'ai agi dans toute la plénitude de ma puissance. »

Alors l'âme, interrogeant la jeune vierge, lui demanda quels étaient les bras au moyen desquels elle avait attiré le Verbe divin du ciel en la terre. Elle répondit : « Mes bras ne sont pas autres que ma toute-puissance et ma volonté, parce que je puis

(1) Ephes. iv, 10.

(2) Joan., iv, 16.

tout. Mais tout ce que je puis faire n'est pas expédient¹ ; aussi je conduis, je dirige tout d'après les décrets de mon impénétrable sagesse. »

Elle vit aussi un grand nombre de saints qui montaient au ciel en la compagnie du Sauveur, et au premier rang Jean-Baptiste, Joseph, le saint nourricier de l'Homme-Dieu, et le pieux vieillard Siméon, qui le reçut dans ses bras au jour de sa présenta-

(1) On sait qu'Abélard enseigna (*Introd. theol. III, 5*), que Dieu doit faire tout le bien qu'il peut faire et qu'il ne peut faire que ce qu'il fait réellement quelquefois (*quod quandoque facit*). Les docteurs catholiques durent combattre cet optimisme comme confondant les deux idées de possibilité et de pouvoir, détruisant la liberté de Dieu, donnant au bien une subsistance en dehors de Dieu et par conséquent rendant Dieu passif vis-à-vis le bien. Quant à notre texte, il est parfaitement orthodoxe : Dieu peut ce qu'il veut, mais il ne peut pas une chose impossible, par cela seul qu'il ne la voudra jamais. Voir *Matth., 3, 9* et *Joann., 14, 12*. (S. Thom. Aquin. *Summ. adv. Gentes, IV, 14-26*). (Note du D. REISCHL.).

tion¹. Elle vit encore sur la montagne la glorieuse Vierge Marie, habillée de la même façon que la charité, seulement elle portait en dessous une tunique de couleur rouge. Elle dit à l'âme : « Tout ce que j'ai souffert avec mon Fils et pour mon Fils, je l'ai souffert en silence et avec patience. J'ai présenté à Dieu mes désirs incessants en faveur de la jeune Eglise qu'il se propo-

(1) D'après une tradition ancienne, les âmes de ceux qui sortirent de leur tombeau à la mort du Sauveur (Matth. xxvii, 52), ou que le divin Sauveur fit sortir des limbes, l'accompagnèrent depuis lors jusqu'au moment de son ascension*.

Au moment de l'ascension, saint Michel, le guide des âmes, l'ange protecteur de la sainte Eglise catholique, paraît le premier, ayant à la main l'arbre glorieux de la croix. Puis vinrent les chœurs des anges, et, parmi eux, plusieurs qui portent dans les mains les symboles ou les instruments de la passion ; puis le Sauveur sur une nuée plus brillante que le soleil. (*Act. Apost.* 1, 9). Viennent ensuite les âmes des patriarches et des saints de l'ancien Testament dans leur gloire, avec des palmes et des couronnes.

(*) Voir *Vie de Notre-Seigneur d'après les visions de la sœur Emmerich*, tom. VI, passim.

sait de former, je l'ai souvent porté à la miséricorde, et il ne peut se refuser aux désirs de l'âme qui lui est dévouée. Aussi l'âme afflige-t-elle plus Dieu sur la terre que dans le ciel. »

L'âme lui parla alors de la joie qu'elle éprouva dans l'ascension de son Fils. Elle lui répondit : « J'ai eu alors le pressentiment de la joie que je devais éprouver au jour de mon assumption. »

Cependant le Sauveur Jésus, montant au ciel avec une joie ineffable, vint se placer devant son Père, lui présentant en lui les âmes des élus, de ceux qui l'accompagnaient et de ceux qui devaient ensuite marcher sur ses traces, leurs bonnes œuvres, leurs souffrances et leurs mérites ; ceux mêmes qui sont maintenant en état de péché mortel, apparurent alors tels qu'ils doivent être plus tard dans le ciel. Les âmes aimantes et qui ont beaucoup souffert avec patience par amour pour le Sauveur brillaient dans son cœur d'un éclat spécial ; les autres étaient placées dans la tête ou dans les différents membres.

Alors le Père céleste, accueillant son Fils avec de grands témoignages d'amour, lui dit : « Voici que je vous rends les délices surabondantes auxquelles vous avez renoncé pour descendre dans l'exil du monde, avec plein pouvoir de les communiquer aux âmes que vous venez de me présenter. » Le Seigneur Jésus offrit à son Père, comme un présent nouveau qui n'avait jamais paru dans le ciel, bien qu'il s'y trouvât dans la prescience divine, sa pauvreté, ses opprobres, ses mépris, ses peines, ses labeurs, toutes les œuvres de son humanité, et le Père les reçut et se les unit à lui-même, comme s'il les avait soufferts en sa propre personne. Puis il présenta au Saint-Esprit l'amour ineffable qui remplissait son divin cœur, et les sept dons du Saint-Esprit, parce que ce n'est que dans le Christ qu'il a pu opérer suivant toute son énergie, conformément à ce que dit le prophète Isaïe : Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de

science et de piété ; l'Esprit du Seigneur le remplira tout entier ¹.

Ensuite, voulant augmenter la joie et la gloire des anges, il leur fit goûter le lait de son humanité, c'est-à-dire des délices ineffables qu'ils ne connaissaient pas encore ; puis il présenta aux patriarches et aux prophètes un délicieux breuvage qui apaisa tous leurs désirs et leur donna de se reposer parfaitement en lui. Il ennoblit, en les unissant à sa passion, les tourments de ceux qui avaient souffert pour lui, comme les saints Innocents, Jean-Baptiste, Jérémie et plusieurs autres. En même temps, il accorda de grandes faveurs à ses apôtres et aux fidèles qui habitaient alors la terre, versant dans leur esprit d'abondantes lumières pour les consoler et échauffant leur amour.

Enfin se tournant vers l'Âme, il lui dit :
« Je suis monté au ciel comme un triomphateur glorieux et j'y ai porté avec moi toutes tes peines. » Ces paroles lui firent

(1) Isaïe, II, 2-3.

comprendre que toutes nos tribulations et nos nécessités sont présentes au Seigneur, et qu'il combat et triomphe glorieusement en nous et pour nous. Et Jésus ajouta : « Mon Père m'a donné, en mon humanité, le pouvoir de faire tout ce que je veux dans le ciel et sur la terre, de pardonner à l'homme ses péchés, de lutter contre toutes les puissances ennemies et d'abaisser mon humanité jusqu'à l'homme au gré de mon amour. » En ce moment, l'âme se jeta aux pieds du Sauveur, l'adorant et lui rendant ses actions de grâces. Il la reçut avec bonté et lui dit : « Levez-vous, noble reine; car toutes les âmes que mon amour a purifiées, méritent ce nom de reines. » Dans l'intimité d'un entretien familial, l'âme dit à Notre-Seigneur : « Dieu infiniment bon, comment se fait-il que, quand je considère que je dois mourir un jour, j'en éprouve peu ou pas de joie, tandis que bien des personnes attendent cette heure avec beaucoup d'allégresse et d'impatience? » Le Seigneur lui répondit : « J'ai permis cela

par une bonté toute particulière pour toi. Car si tu désirais mourir, ce désir aurait tant d'empire sur moi que je ne pourrais m'empêcher de le satisfaire. » Elle reprit : « Comment se fait-il donc que tant de personnes et des personnes avancées dans la vertu ont une si grande frayeur de la mort ? Ainsi moi, il est vrai que je ne suis qu'une misérable, je sèche de frayeur à la pensée que je dois mourir un jour. » Il lui répondit : « Si les hommes craignent tant de mourir, c'est en partie à cause de la chair. L'âme attachée à la chair souffre pour elle à la pensée du déchirement causé par la mort. Mais toi, que crains-tu, maintenant que je t'ai donné, avec mon cœur, le gage d'une éternelle union, un asile, un refuge, une demeure assurée ? » Le même jour, comme on chantait le répons : *Omnis pulchritudo*¹, elle dit au Seigneur

(1) Toute la beauté du Seigneur s'est élevée au-dessus des astres. Sa gloire brille à travers les nuées du ciel, et son nom demeure éternellement. 2^{me} répons du 1^{er} nocturne de la fête de l'ascension de Notre-Seigneur.

dans un élan de son cœur : « Hélas ! mon Dieu, toute votre beauté, votre gloire s'est éloignée de nous ! » Il lui répondit : « Il n'en est rien. Car je suis, et je demeure à jamais en vous avec toute ma beauté et ma force, avec mes attributs, ma gloire et mon amour. » Quelques instants après, pendant la procession, comme on chantait le passage : Et il les bénit ¹, elle vit dans les airs, au-dessus du couvent, une main d'une beauté extraordinaire qui bénissait les religieuses, et elle entendit le Seigneur qui disait : « La bénédiction que j'ai répandue dans le temps sur mes disciples est éternelle, et elle ne vous sera jamais enlevée. »

XXV

Comment l'Eglise rappelle à Dieu l'œuvre
de la Rédemption.

Pendant une messe, où l'on disait la collecte : « Seigneur, regardez favorable-

(1) Luc, xxiv, 51.

ment notre faiblesse, et, dans votre bonté daignez éloigner de nous les maux que nous avons mérités, » elle pensa à ces mots du *Credo* : « Et le Verbe s'est fait chair, » et se demanda quelle vertu ils avaient, le Seigneur lui répondit : « Ils me rappellent l'œuvre de la Rédemption. Le mot : *s'est fait chair* me rappelle l'amour par lequel je me suis fait, ainsi qu'il est écrit, le frère du lion et le compagnon de l'autruche¹. Les lions figurent les cœurs vaniteux, les autruches les cœurs endurcis des Juifs, avec lesquels cependant j'ai bien voulu vivre en paix. Le mot : *la glorieuse passion* me remet en mémoire le salut que j'ai procuré à mes ennemis, alors que j'ai prié si instamment mon Père céleste pour ceux-là mêmes qui me préparaient la mort la plus cruelle. Le mot : *la mort précieuse* me fait souvenir de

(1) Je suis maintenant le frère des lions (dans la vulgate : des chacals) et le compagnon des autruches. (Job, xxx, 29). Ces mots sont censés prononcés par Notre-Seigneur, dont Job était la figure.

l'amour par lequel je me suis donné aux hommes comme une rançon surabondante, en m'offrant à mon Père sur l'autel de la croix comme la plus agréable de toutes les victimes et acquittant ainsi la dette du genre humain tout entier. Ce mot : *la résurrection* me fait considérer le grand honneur que j'ai fait à l'homme, quand j'ai fait sortir mon corps du tombeau, en gage de la résurrection de l'homme et de la dignité suréminente que je lui ai accordée en l'associant à moi comme les membres au chef. Le cinquième mot : *l'Ascension* me rappelle que je suis auprès de mon Père le représentant, l'avocat et le médiateur des hommes. Un représentant fidèle reçoit les revenus de son maître, et quand il remarque qu'il manque quelque chose, il y supplée du sien. C'est ce que je fais moi-même. Tout le bien que fait l'homme, je le présente à mon Père infiniment augmenté ; quand quelque chose manque, j'y supplée du mien, ainsi j'enrichis l'âme de l'homme de biens innombrables, et je réponds pour

elle devant mon Père céleste, en présence de tous les saints. »

XXVI

Des pleurs du Seigneur et des larmes d'amour.

Comme on lisait le passage de l'Evangile où il est dit que Jésus pleura¹ et qu'elle y appliquait tout son esprit, Notre-Seigneur lui dit : « Pendant que j'étais sur la terre, toutes les fois que je pensais à l'amour ineffable par lequel je suis uni à Dieu le Père et je ne fais qu'une chose avec lui, mon humanité ne pouvait retenir ses larmes. De même toutes les fois que je considérais l'amour infini qui m'a fait sortir du sein de mon Père et m'a revêtu de la nature humaine, mon humanité ne pouvait s'empêcher de verser des larmes. » L'âme lui demanda ce qu'étaient devenues ces larmes que l'amour lui avait alors arrachées. Il lui répondit : « Elles sont précieusement ren-

(1) Joan, xi, 25.

fermées dans mon cœur ; car celui qui possède un trésor, le cache dans l'endroit le plus mystérieux. » L'âme ajouta : « Vous m'avez dit autrefois que les larmes d'amour se consomment dans votre cœur comme dans un brasier ardent. » Il lui répondit : « C'est vrai : elles se consomment dans le brasier de mon cœur comme l'eau exposée au feu ; cependant elles ne sont ni consumées ni anéanties, mais gardées précieusement au fond de mon cœur. »

XXVII

De la triple opération du Saint-Esprit dans les apôtres et dans toutes les âmes fidèles.

La veille du glorieux jour de la Pentecôte, l'humble servante du Seigneur désirant préparer en son âme une demeure agréable au Saint-Esprit, Notre-Seigneur lui dit : « Le Saint-Esprit a fait trois choses dans les Apôtres. D'abord, les embrasant du divin amour, il les a complètement transformés ; autrefois timides, faibles et

attachés à eux-mêmes, ils devinrent en un instant tellement généreux qu'ils ne craignirent plus la mort, et que même ils mirent leur gloire et leur bonheur à souffrir pour l'amour de Dieu. Puis, de même que le feu, en purifiant le fer, le rend semblable à lui-même, ainsi le Saint-Esprit a purifié les apôtres de toutes leurs souillures et les a pleinement sanctifiés en lui. Enfin, de même que l'or fondu prend la forme de l'objet dans lequel on le met, le Saint-Esprit a uni à Dieu même les apôtres transformés par le feu de son amour et les a rendus conformes à Dieu, réalisant ainsi ce mot du Psalmiste : Je vous le dis, vous êtes des Dieux. »

« Ainsi celui qui désire être honoré de la descente du Saint-Esprit, doit solliciter cette triple opération merveilleuse et demander que le Saint-Esprit, par son amour, le défende contre le mal et lui donne la force de faire le bien, enlevant de son cœur le respect humain et le rendant capable de supporter l'adversité avec

patience et bonheur pour l'amour de Dieu. Il doit encore solliciter par le Saint-Esprit la rémission de tous ses péchés; enfin la dernière faveur qu'il doit solliciter, c'est que, transformé par l'opération de l'amour divin, il mérite de s'unir parfaitement à Dieu et de ne plus former, pour ainsi dire, qu'une seule chose avec lui. »

« En même temps, le Saint-Esprit a donné aux apôtres un triple breuvage, qui les a réellement enivrés, d'abord ce fut le vin de l'amour qu'il leur a donné si abondamment qu'ils en vinrent aussitôt à s'oublier complètement eux-mêmes, ne désirant plus ni honneur ni avantage terrestre, mais la seule gloire de Dieu. Aussi il leur donna avec une telle abondance le vin sans mélange de la consolation et des délices célestes, qu'ils furent désormais insensibles à toute joie et à toute consolation terrestre. Enfin il les enivra de l'amour des choses célestes comme d'un nectar infiniment puissant, qui fit que, enflammés d'un désir ineffable de posséder le Sauveur, ils au-

raient été prêts à aller à lui à travers mille morts, s'il l'eût fallu. »

« A leur exemple, l'âme fidèle doit demander au Saint-Esprit le vin du divin amour qui lui donne l'oubli d'elle-même et la porte à ne désirer ni honneur, ni avantage terrestre qu'autant que le demande la plus grande gloire de Dieu. Elle doit solliciter encore les suavités intérieures du Saint-Esprit, afin de n'être jamais exposée à mettre sa complaisance dans les satisfactions de ce monde. Enfin elle doit désirer d'être enflammée de l'amour des choses célestes et spirituelles, afin que, se portant vers Dieu de toutes ses forces, elle ne craigne ni la souffrance, ni la mort. »

XXVIII

De la vigne du Seigneur.

Le même jour, comme on célébrait l'office, elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus, assis dans l'église avec une grande

multitude d'anges et de saints. De son cœur se détachaient des rayons dont le nombre égalait celui des saints, de façon qu'un rayon semblable à un trait aigu, entraît dans le cœur de chacun d'eux. Comme on chantait *l'antienne : Vinea facta est*¹, la sainte fille dit à Notre-Seigneur dans l'ardeur de son amour : « Pourquoi mon cœur n'est-il pas toujours pour vous comme une vigne délicieuse et agréable à votre cœur ? » Le divin Sauveur lui répondit que son désir allait s'accomplir. A l'instant même, elle vit Notre-Seigneur dans un cœur comme dans une vigne choisie autour de laquelle les anges réunis formaient une sorte de rempart. On y voyait à l'orient une vigne qui produisait un vin clair et agréable au goût, symbole des œuvres que l'homme produit par Dieu dans son enfance. Au nord, c'était une vigne dont le vin, empourpré et fort, représente les efforts que le jeune homme doit faire pour

(1) Mon bien-aimé possédait une vigne sur une colline fertile en oliviers. (*Isaïe*, v, 1).

lutter contre le vice, les tentations et toutes les ressources de l'ennemi. La vigne placée au midi donnait un vin agréable et généreux, figure des bonnes œuvres que l'homme, arrivé à la maturité, accomplit pour l'amour de Dieu. Enfin, au couchant, on trouvait une autre vigne qui produisait une liqueur aussi forte que délicieuse : elle figurait les aspirations fortes et constantes de l'homme vers Dieu et les choses célestes, ainsi que les peines et les souffrances qui éprouvent souvent la vieillesse. Elle comprit alors que le juste est pour Dieu comme une vigne délicieuse, et que l'homme cause au Seigneur une joie bien douce quand il peut lui présenter un cœur qui l'a servi depuis les années de l'enfance jusqu'à celles de la vieillesse. Au milieu de la vigne était une fontaine, et, auprès de cette fontaine, un trône sur lequel le divin Maître était assis; un ruisseau, sortant de son cœur, allait jeter ses eaux dans la fontaine, et c'était avec ces eaux que le Sauveur arrosait tous ceux qui soupiraient après

leur régénération spirituelle. Le revêtement extérieur de la fontaine portait sept petits écussons, figurant les sept dons du Saint-Esprit ; cette forme d'écusson et de bouclier indiquait que l'homme doit lutter pour être digne de recevoir les dons du Saint-Esprit.

Comme on chantait : *Rex Sanctorum* ¹, il lui sembla que Notre-Seigneur se rendait, dans une magnifique procession, aux fonts baptismaux, et qu'il avait à sa droite saint Jean l'évangéliste et à sa gauche saint Barthélemi, privilège qu'ils devaient l'un et l'autre à leur grande pureté et à leur amour pour le Sauveur. Saint Pierre et saint Jacques marchaient les premiers, à cause de l'excellence des sièges épiscopaux qu'ils occupèrent ². Elle vit aussi la sainte Vierge, à droite de son Fils, magnifiquement vêtue ; elle avait dans les mains

(1) Office de la bénédiction des fonts, la veille de la Pentecôte.

(2) Saint Pierre comme évêque de Rome, et saint Jacques comme évêque de Jérusalem.

des sphères qui tournaient sans cesse et qui figuraient ses aspirations continuelles vers le salut promis à l'Eglise chrétienne. Du cœur du divin Maître des flots d'une eau pure s'échappaient encore avec rapidité. Cependant l'âme, s'approchant de la mère de Dieu, la pria de demander qu'on la plongeât dans cette eau pour la purifier de ses péchés. Marie la reçut avec bonté dans ses bras et elle s'abaissa vers le cœur de Dieu, et l'âme baisa cinq fois ce divin cœur. Au premier baiser il lui fut dit qu'elle était purifiée de toutes ses taches; au second, qu'elle recevait la paix véritable; au troisième, que le divin Maître mettait en elle toute sa complaisance; au quatrième, elle fut ravie dans le cœur de Dieu, elle y vit, elle y reconnut tous les élus et toutes les créatures. Le Seigneur lui dit alors : « Que désires-tu encore, peux-tu désirer quelque chose de plus? Vois donc : tout le bien que le ciel, le plus haut des cieux, est fier de posséder, t'appartient; distribue maintenant aux saints, à

ton gré, ce que tu possèdes. » Dans l'ivresse de son bonheur, elle se prosterna aux pieds du Sauveur et partagea les trésors dont elle était la dépositaire d'abord avec la sainte Vierge, puis avec tous les saints. Au cinquième, il lui sembla qu'elle était assise avec le Seigneur à une table abondamment servie et qu'elle partageait son festin. Le Seigneur lui dit : « Tu dois faire tous les jours ce que je viens de t'apprendre et baiser cinq fois mon cœur, comme une mère fait pour une enfant chérie. D'abord elle baise le front de son enfant, et si elle y voit quelque souillure, elle s'empresse de la faire disparaître. Au second baiser, elle dépose une couronne sur la tête de sa fille. Au troisième, elle se livre à toute l'ivresse de son amour. Au quatrième, elle la conduit dans ses appartements les plus secrets et lui montre tous ses trésors. Au cinquième, elle lui donne les viandes les plus délicieuses qu'il lui soit possible de trouver. C'est ainsi que j'agis avec l'âme qui vient à moi. Elle fait péni-

tence, je la reçois à grâce et je la purifie de toutes ses souillures. Puis je lui donne une couronne et je lui fais une parure de vertus. Et parce que je trouve ma complaisance en elle dans la douceur d'un amour illimité, je la couvre de mes baisers. Enfin je l'introduis dans mes palais, je lui fais voir les trésors de béatitude que je réserve aux miens, et je lui donne les aliments les plus précieux, c'est-à-dire le sacrement de mon corps et de mon sang. »

XXIX

De l'amour de Dieu, et comment l'homme doit lui offrir son cœur.

Le jour même de la fête, comme on commençait la messe : *Spiritus Domini*⁽¹⁾, elle entendit une voix qui lui disait : « Entends, mon âme, et abandonne-toi à l'allégresse ; si l'Esprit du Seigneur remplit

(1) L'Esprit du Seigneur a rempli toute la terre. Introït du jour de la Pentecôte.

toute la terre, tu ne seras pas exclue de ses faveurs. » Mais bientôt elle se dit : « Peut-être ne sont-ce pas là les paroles de Dieu, mais de ton âme qui veut se consoler elle-même. » Le Seigneur lui répondit : « C'est moi-même qui t'ai parlé ; car ton âme est à moi, et mon âme est à toi ; de même qu'il est écrit de David et de Jonathan que leurs âmes ne formaient plus qu'une seule et même âme¹, ainsi d'une façon plus parfaite, ton âme est attachée à la mienne par les liens de l'amour, ainsi que je vais te le montrer aujourd'hui. » Aussitôt l'âme se sentit soulevée par deux ailes blanches, elle s'éleva dans les airs et ne s'arrêta que quand elle fut arrivée à une grande masse de lumière. Là, un ange du Seigneur, s'approchant avec respect, la salua et lui dit : « Noble vierge, tiens-toi prête, car ton époux va venir. » Elle lui dit : « Je ne sais ce que je dois faire pour me préparer convenablement ; pour que je sois digne de paraître devant lui, il faut que

(1) Reg., xviii, 1.

le bien-aimé de mon âme me prépare lui-même. » En ce moment, le Roi de gloire apparut devant elle sous les traits et avec la parure d'un fiancé, il la couvrit d'un blanc vêtement et lui dit : « Reçois cette robe de mon innocence, que je te donne à jamais comme la plus glorieuse de toutes les récompenses. » Puis il la couvrit d'un vêtement de pourpre, en lui disant : « Je t'ai préparé ce vêtement avec ma passion et tes propres souffrances. » Cependant la charité se tenait auprès du Sauveur sous les traits d'une belle jeune fille. Le Seigneur la regarda amoureusement et lui dit : « Tu es ce que je suis. » Cependant l'âme se rappela qu'elle n'avait pas de manteau ; aussitôt la charité élargit le sien, et en couvrit tout à la fois Notre-Seigneur et l'âme, de façon que l'âme parut toute revêtue de la charité. Le manteau de la charité était de plusieurs nuances à l'intérieur et tellement large qu'il suffisait à envelopper un nombre considérable de fidèles. Elle dit à celle qu'elle

venait d'abriter sous son manteau : « Autant il y a de fils dans ce manteau, autant je donne de consolations à ceux qui viennent à moi. » Cependant l'âme était tout entière à son bien-aimé, de façon qu'il lui semblait qu'elle ne formait plus qu'un seul cœur avec lui. Le Seigneur lui ayant dit : « Ordonne maintenant ce qu'il te plaît, » elle lui répondit : « Il ne m'appartient pas de commander ; cependant si j'avais le pouvoir de votre sainte Mère, j'engagerais toutes les créatures à vous louer de toutes leurs forces , de tout leur amour et de tout leur pouvoir. » Pendant l'offertoire, comme on chantait : « Les rois viendront vous offrir leurs présents¹, elle dit au divin Maître : « Que puis-je vous offrir pour vous être agréable ? car je n'ai rien qui soit digne de vous. Les simples fidèles vous offrent leurs trésors, et ceux qui vous sont consacrés par les vœux de religion, leur personne et leur amour. » Il lui répondit : « Tu peux m'être agréable en m'offrant

(1) Ps., LXVII, 30.

ton cœur de cinq façons différentes. D'abord offre-le-moi comme un festin nuptial, et demande, dans la fidélité de ton cœur, que l'amour du mien corrige les fautes commises par tes infidélités. En second lieu, offre-le-moi avec toute la joie de ton cœur comme un or ciselé, disposé à sacrifier pour moi, si tu les avais, tous les trésors de la terre. Troisièmement, présente-le-moi comme une couronne avec tout l'honneur que tu peux posséder en ce monde et en l'autre, afin que je sois seul ta gloire et ta couronne. En quatrième lieu, offre-le-moi comme une coupe d'or, afin que j'y boive une liqueur délicieuse qui n'est pas autre que moi-même. Enfin offre-le-moi comme un vase précieux d'albâtre, où je trouverai mes propres dons comme aliments. » A Tierce, comme on entonnait le *Veni Creator*, elle vit le Saint-Esprit voltiger dans le chœur sous la forme d'un aigle ; de son cœur se détachaient des rayons dont le nombre égalait celui des personnes présentes, et chaque rayon était

accompagné d'un millier d'anges. Pendant que les religieuses s'approchaient de la sainte table, une blanche colombe caressa de son bec le cœur de chacune d'elles, en y déposant une langue de feu, qui s'éteignit aussitôt dans plusieurs, tandis que dans les autres elle grandissait et finit par former un large foyer. Une autre fois, le même jour, elle vit apparaître le Seigneur Jésus, tout couvert d'un or précieux, c'est-à-dire de la charité ; il fit le tour du chœur, s'approcha avec bonté de chacune des religieuses ; et, de son divin cœur, il déposa le Saint-Esprit dans le cœur de chacune d'elles sous la forme d'un souffle doux et bienfaisant.

XXX

De la fontaine d'eau vive de la sainte Trinité.

Le jour de la fête de la sainte et glorieuse Trinité, comme elle était en prières, elle désira que tous les saints et toutes les

créatures bénissent la sainte Trinité et la louassent pour tous les biens qu'elle leur a prodigués. Aussitôt elle fut ravie en esprit, son esprit fut conduit jusqu'au trône de gloire, et elle vit la sainte Trinité sous la forme d'une fontaine d'eau vive qui coule sans cesse, qui renferme toutes choses en elle-même, et qui, tout en demeurant complètement inaltérable, arrose et féconde toute chose. Cependant l'âme enivrée d'amour se plongeait dans la divinité, et la divinité, avec sa splendeur incomparable, s'abaissait jusqu'à l'âme. Dans cette communication intime, elle entendit, entre autres choses, ces paroles : « Vois donc, tu es devenue toute-puissante par ma toute-puissance, et si tu veux tout ce que je veux, tu seras constamment unie à ma toute-puissance. Ma sagesse insondable t'a attirée jusqu'à elle, et si tu mets ta complaisance dans mes œuvres et mes jugements, tu seras toujours unie à mon amour divin. Mon amour t'a arrosée et pénétrée de telle façon que tu peux m'aimer, non avec ton amour,

mais avec le mien , union par laquelle tu me seras toujours attachée. » Au moment où elle allait communier, son esprit fut rempli d'une joie extraordinaire qui excita son admiration et sa reconnaissance. Le Seigneur lui ayant dit de partager avec tous les saints la joie qu'elle éprouvait, elle s'approcha d'abord de la sainte Vierge, lui communiqua sa joie et lui dit : « Vierge infiniment glorieuse, pour ajouter à votre gloire, je veux partager avec vous la gloire surabondante de mon cœur. » Elle lui répondit : « Et moi je te donne toute la joie que j'ai éprouvée préférablement à toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre. » Puis elle communiqua sa joie aux apôtres. Ils lui dirent : « Nous vous donnons toute la joie que nous avons éprouvée dans la société de notre bon Seigneur et Maître, surtout celle d'avoir été mis par sa mort en possession de la vie éternelle. » Elle associa aussi les martyrs à ses joies, et ils lui dirent : « Nous vous donnons toute la joie que l'amour nous a fait trouver dans

le feu, dans le fer et dans un millier de morts. » Quand elle fut arrivée aux confesseurs, ils lui dirent : « Nous vous donnons toute la joie que nous avons trouvée pour l'amour de Notre-Seigneur dans les travaux et les épreuves les plus pénibles. » Elle associa aussi à son bonheur les vierges qui lui dirent : « Nous vous communiquons, nous vous donnons toutes les joies que notre glorieux privilège nous fait trouver devant le trône de Dieu. » Il lui fut révélé que les vierges jouissent d'une gloire que ne connaissent pas les autres saints et que Dieu se communique à eux avec une complaisance toute particulière. Elle comprit alors la vérité de ces paroles qu'elle avait lues : « Gloire à toi, pain céleste des vierges, pain céleste, pain nouveau et vraiment royal, qu'aucun homme n'a goûté et qui est le privilège des vierges. » Elle vit aussi, parmi les chœurs des vierges, sa sœur l'abbesse, de glorieuse mémoire, parée comme une reine des vertus les plus belles. Elle vit encore une autre de ses sœurs,

Jucunda, morte dans sa jeunesse, jeune vierge qui avait fait durant sa vie les délices de Dieu et des hommes et qui était parée d'un manteau blanc, brodé d'or. Ayant pris sa sœur par la main, elle la conduisit devant le trône de Dieu et chanta : « Elle est plus belle que le soleil et plus élevée que les cèdres. »

XXXI

Des saintes femmes et en particulier de sainte Marie-Madeleine. — Puissance de son intercession en faveur de ceux qui sont disposés à faire pénitence.

Au jour de la fête de sainte Marie Madeleine, elle vit Notre-Seigneur traverser le chœur, la sainte amoureusement appuyée sur son bien-aimé. Elle s'étonna de ce spectacle parce qu'elle savait qu'il est écrit que c'est la virginité qui permet à l'homme d'approcher de Dieu. Notre-Seigneur lui dit : « Elle s'approche maintenant de moi dans le royaume des cieux en raison de

l'amour qu'elle a eu pour moi quand elle était sur la terre. » Elle lui répondit : « Maître infiniment bon, daignez m'apprendre comment je dois vous louer pour cette servante fidèle. » Il lui répondit : « Loue-moi des cinq blessures que l'amour lui a causées durant ma passion. Comme j'étais attaché à la croix et sur le point de mourir, voyant que mes yeux allaient être fermés par la mort, ces yeux qui l'avaient souvent regardée avec miséricorde, son cœur fut comme transpercé d'un trait aigu. Ensuite elle songea que mes oreilles qui s'étaient si souvent ouvertes à ses prières se fermaient également, elle vit le délaissement et les larmes de ma mère que son amour pour moi lui rendait chère, et son cœur fut brisé dans l'excès de sa compassion. Puis elle fixa ses yeux sur ma bouche, cette bouche de laquelle elle avait reçu tant de paroles douces et consolantes, surtout quand je lui avais dit : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix¹, » elle vit en moi la pâleur de

(1) Luc, vii, 50.

la mort, elle se dit que je ne pourrais plus lui parler, et elle fut frappée comme d'un glaive de douleur. Enfin quand elle vit ouvert par un coup de lance ce cœur duquel elle avait reçu les douces aspirations de l'amour, aspirations si violentes que son cœur battait d'amour toutes les fois qu'elle portait sur moi ses regards, l'amour fit encore à son cœur une blessure cruelle. Enfin quand elle vit et mort et enseveli celui qui était sa vie, sa joie et toute sa gloire, celui sans lequel la vie lui semblait insupportable, l'excès de son amour sembla séparer son âme de son enveloppe terrestre, et l'excès de sa douleur dépassa tout ce qu'il est possible d'imaginer. »

Le jour de la fête, elle vit la sainte debout devant le Seigneur. Le cœur du divin Maître lui parut aussi embrasé que le soleil, ses rayons se répandirent sur elle-même, et elle comprit, grâce à une inspiration divine, que le feu s'était allumé pour la première fois en elle, quand elle avait entendu cette parole du Seigneur : « Tous

vos péchés vous sont remis, allez en paix, » et ce feu s'était tellement emparé d'elle que tout ce qu'elle avait ensuite fait ou pensé, avait été transformé en ce feu. L'âme reconnut alors que, quand un homme est embrasé de l'amour divin, il voit toutes ses pensées, ses paroles, ses souffrances, consumées par le feu et transformées en lui, comme le bois qu'on expose au feu matériel. Quand on jette dans ce divin brasier d'autres choses destinées également à être consumées, comme sont les fautes de fragilité que l'on commet tous les jours, elles sont aussi dévorées et anéanties par le feu, et l'âme recouvre un éclat si vif que, au moment de sa séparation d'avec le corps, les mauvais esprits n'osent pas s'approcher d'elle. Pour ceux au contraire qui ne brûlent pas de ce feu de l'amour de Dieu, leurs œuvres ne sont pas purifiées, et par conséquent, au moment de leur mort, leurs péchés sont pour eux comme un fardeau pesant. Elle crut voir aussi aux pieds de Notre-Seigneur deux arbres parfaitement

verts et chargés de fruits magnifiques, c'étaient les fruits de pénitence que Marie-Madeleine cueillait et donnait joyeusement à tous ceux qui s'approchaient d'elle. L'âme comprit que Madeleine avait conquis aux pieds du Sauveur le privilège d'obtenir la grâce d'une vraie pénitence pour tous ceux qui l'invoquaient. Madeleine dit alors : « Quand quelqu'un remercie Dieu des larmes que j'ai répandues à ses pieds, de la bonne œuvre que j'ai faite en lavant ses pieds sacrés avec mes larmes et mes mains, enfin de l'amour qu'il a depuis lors déposé en mon âme, l'enflammant de telle sorte qu'il m'était impossible d'aimer qui que ce fût en dehors de lui, le divin Maître, en considération de mes mérites, exauce sa prière ; ainsi tous ses péchés lui sont pardonnés avant qu'il meure et il se trouve purifié dans l'amour de Dieu. »

XXXII

De la bienheureuse assomption de la glorieuse
Vierge Marie.

La veille de la glorieuse assomption de la chère Vierge Marie, la servante du Seigneur, étant en oraison, se crut transportée dans une maison où elle vit la Vierge étendue sur son lit, couverte d'une étoffe d'une éclatante blancheur. Elle lui dit : « Vierge infiniment pure, comment avez-vous pu vous trouver dans cet état de faiblesse, alors que nous croyons que vous n'avez pas ressenti les douleurs de la mort ? Marie lui répondit : « Comme j'étais en oraison et que, me rappelant les nombreux bienfaits du Seigneur, je sentais s'accroître en moi le besoin de le louer et de lui rendre de dignes actions de grâces, j'éprouvai en moi un violent désir de le voir et d'être avec lui dans le ciel ; ce désir devenant si ardent qu'il épuisait complètement tout ce qui me restait de force, je me

mis au lit, et je reçus les soins des puissances célestes. Les Séraphins travaillaient à augmenter mon amour, excitant de plus en plus le feu divin qui brûlait dans mon cœur. Les Chérubins ajoutant aux lumières que je possédais, je voyais à l'avance les grandes choses que devait opérer en moi mon Seigneur, mon fils et mon époux; aussi je demandai à n'avoir pas à rencontrer en ce moment l'esprit de ténèbres, de peur que sa présence n'obscurcît en quelque chose les lumières célestes qui remplissaient mon esprit. Les Trônes conservaient en moi le calme profond dans lequel je jouissais de la divinité. Les Dominations se tenaient devant moi et me servaient avec le respect que les seigneurs de la cour témoignent à la reine et à la mère de leur roi. Les Principautés empêchaient par leur présence qu'aucune des personnes qui m'approchaient n'osât faire ou dire quelque chose qui pût troubler le repos de mon âme. Les Vertus m'entouraient ornées d'attributs correspondant aux vertus que mon Fils

avait mises en moi. Les Puissances écartaient les démons et leur défendaient d'approcher. Les Anges et les Archanges, par leur tenue respectueuse, invitaient tous les assistants à me servir avec dévotion et respect. »

Elle vit alors en esprit les Anges voltiger autour de la bienheureuse Vierge, les Séraphins, entouraient sa couche. Apercevant saint Jean l'évangéliste auprès de la sainte Vierge, elle dit : « Par le présent que vous avez fait à Dieu alors que, par amour pour sa mère, vous avez renoncé à tous vos proches, je vous supplie de m'accorder la grâce de renoncer, pour l'amour de Jésus-Christ, à tout ce qui m'est cher en ce monde et de l'aimer de toutes mes forces. » Il lui dit alors : « La conversation de la Mère de Dieu était pour moi une source tellement abondante de consolations que je n'ai jamais entendu une seule de ses paroles sans en ressentir une joie particulière. »

La nuit de l'Assomption, tandis qu'elle

était au chœur, elle crut qu'elle se trouvait de nouveau dans une chambre où elle voyait la très-sainte Vierge couchée sur son lit. Tout à coup la majesté suprême, suivant ce qu'elle comprit, s'abaissa jusqu'à l'abîme de la sainteté, c'est-à-dire le cœur infiniment humble de la très-sainte Vierge, et le remplit si abondamment du torrent des voluptés divines que son âme, saintement absorbée, se répandit tout entière en Dieu. Alors l'âme sainte de la Vierge, sortant de son corps avec une joie ineffable et sans aucun mélange de douleur, s'envola avec bonheur dans les bras de son divin Fils, et, se reposant amoureusement sur son sein, fut emportée jusqu'au trône de la très-sainte Trinité aux acclamations de tous les saints. Comment Dieu le Père, avec tout l'amour que comporte la paternité suprême, la reçut alors dans son cœur adorable, c'est ce que la créature ne saurait comprendre. Il est aussi impossible de se figurer comment la sagesse insondable de Dieu, le Fils de

Dieu, lui témoigna une révérence toute filiale et comment il la fit asseoir pour toujours à sa droite sur un trône étincelant de clarté. L'Esprit-Saint, avec une libéralité et une suavité divine, la combla tellement de ses dons qu'ils suffirent à remplir tous les habitants du ciel.

Les Séraphins qui, depuis le premier instant de leur création, avaient brûlé pour Dieu de l'amour le plus pur, furent échauffés davantage par les flammes qui embrasèrent alors le cœur de la sainte Vierge. La sainte clarté de Dieu se répandant sur les Chérubins, ils virent avec admiration des lumières nouvelles s'ajouter à celles qu'ils avaient déjà. Tous les ordres des intelligences angéliques et des saints empruntèrent au triomphe de la reine de nouvelles clartés, une nouvelle joie et par conséquent un surcroît de béatitude. Enfin l'incompréhensible Trinité, agissant en elle avec la plénitude de la divinité, la pénétra de ses faveurs, et la remplit tellement que Dieu fit dès lors en

elle et pour elle tout ce qu'elle semblait faire : il voyait avec ses yeux, il entendait avec ses oreilles, il chantait par sa bouche les louanges du Dieu un en trois personnes, et semblait goûter sa félicité dans le cœur même de la Vierge.

Cependant la reine de gloire vint se placer à la droite de son Fils, vêtue de beaux miroirs dans lesquels brillaient, chose admirable ! les belles actions des saints. Les saints, s'approchant du trône, considéraient avec joie dans les vêtements merveilleux de la Vierge les grandes scènes de leur vie et manifestaient leur bonheur par de nouveaux cantiques. Les patriarches et les prophètes, contemplant leurs saints désirs, leurs vertus héroïques et les saintes familiarités qu'ils avaient eues avec Dieu sur la terre, trouvèrent que la sainte Vierge les avait surpassés sous ces différents rapports, car elle avait reçu plus de grâces et de vertus, elle avait désiré Dieu avec une ardeur plus grande et avait été unie plus intimement à Dieu. Ainsi les

différents ordres des saints, s'approchant de la Vierge et considérant en elle leurs perfections et leurs bonnes œuvres, reconurent avec bonheur qu'elle leur était infiniment supérieure. On proclama d'un consentement unanime qu'elle s'était attachée au Sauveur plus fidèlement encore que les apôtres et qu'elle avait conservé ses enseignements dans son cœur avec un respect plus grand ; qu'elle avait surpassé infiniment la patience et le courage des martyrs, qu'elle avait eu plus de lumières que tous les confesseurs et les avait répandues autour d'elle par la parole et par l'exemple ; que non-seulement elle avait été la plus pure et la plus sainte de toutes les vierges, mais qu'elle avait la première mis en honneur la virginité et la consécration parfaite à Dieu, enfin qu'elle avait obtenu entre tous la palme de la douceur, de la miséricorde, de l'humilité, de la perfection ; ainsi elle avait, en quelque sorte, effacé l'excellence de tous les saints.

La sainte Vierge dit en cette circonstance

à sa fille bien-aimée : « Celui qui veut être élevé au-dessus de tout, doit s'abaisser au-dessous de tous ; celui qui veut posséder les vraies richesses doit se dépouiller parfaitement de sa volonté propre ; enfin celui qui ambitionne les vrais honneurs, doit s'exercer à la pratique de toutes les vertus. » Au moment où l'on chantait le *Salve Regina*, l'âme dit à la sainte Vierge : « O si j'avais sous mon empire les cœurs de toutes les créatures, afin qu'ils vous saluent avec un parfait amour et de toutes leurs forces ! » Elle lui répondit : « Appuie-toi sur le cœur de mon divin Fils qui renferme en lui-même toutes les créatures ; ainsi tu pourras me saluer d'une manière convenable. » Elle pria alors pour une personne, afin que Marie lui vînt en aide à ses derniers moments. La Vierge lui répondit avec bonté : « Engage-la à me prier par l'amour avec lequel mon âme s'est envolée en Dieu comme l'étincelle qui se réunit au feu, se perdant dans son divin cœur, comme une plume légère que le

vent emporte au plus haut des airs. Ainsi son âme sera tellement embrasée d'amour que, à l'heure de la mort, affranchie de tous les obstacles, elle aura le bonheur de s'élever comme une plume légère. A elle et à tous ceux qui m'honorent de cette manière, j'assure ma protection puissante au moment de leur mort. » Une autre fois, comme elle priait pour une personne qui était très-dévote à la Vierge et qui aimait à méditer sur ses joies saintes, elle vit celle pour qui elle priait debout devant la Vierge qui lui remit une sorte de jeton avec cinq échancrures. Marie lui dit alors : « Quand elle voudra méditer sur mes saintes joies, elle devra s'arrêter en particulier aux cinq pensées suivantes. D'abord elle devra me saluer dans la joie ineffable que j'ai eue, quand j'ai vu pour la première fois la lumière inaccessible de la Trinité, dans laquelle j'ai reconnu, comme en un fidèle miroir, l'éternel amour avec lequel elle m'a choisie et élue avant toutes les créatures ; l'amour infini avec lequel le Seigneur a fait

de moi sa mère et sa fiancée, daignant agréer tout ce que j'ai fait pour lui durant ma vie. En second lieu, elle doit me saluer par la perfection de la joie qu'a fait éprouver à mon âme la douce et amicale salutation de mon Père, de mon Fils, de mon Epoux, me recevant comme il convenait à leur toute-puissance, à leur sagesse infinie, à leur amour sans bornes et chantant pour moi d'une voix divine le cantique de l'amour. En troisième lieu, elle doit me saluer dans la perfection de la joie que mon âme a ressentie dans le divin baiser que la divinité lui a faite, en la faisant participer à des délices ineffables, si bien que, de ma plénitude, les cieux sont devenus plus doux que le miel et qu'il n'est personne sur la terre qui soit assez pauvre ou assez méchant pour n'être pas admis à s'enrichir de ma surabondance, pourvu qu'il le désire. Quatrièmement elle doit me saluer dans la joie que j'ai éprouvée quand mon âme a été tout enflammée de l'amour divin et mon cœur enivré des charmes de son

divin cœur, alors qu'il a mis en moi tout son amour, autant du moins qu'une simple créature pouvait en recevoir, tellement que tous les saints virent alors s'accroître les feux dont ils brûlaient. Cinquièmement elle doit me saluer dans la joie que j'ai éprouvée, alors que la splendeur de la divinité a pénétré mes membres de ses clartés les plus vives, de telle sorte que les cieux, par ma gloire, brillent d'un éclat nouveau et que l'allégresse des saints est augmentée par ma présence. »

XXXIII

— Des cinq choses que l'on doit faire quand on reçoit la sainte communion.

Un jour que le couvent faisait la sainte communion, elle vit Notre-Seigneur sur un trône assis avec sa mère et les vierges à une grande table, à laquelle se trouvaient également les personnes qui avaient communie à la première messe. Celles qui devaient la faire à cette seconde furent conduites par

les anges, et chacune d'elles reçut un morceau de pain qui avait été trempé successivement dans cinq vases différents. Il lui fut dit en même temps que celui qui reçoit le divin Maître dans la communion doit faire cinq choses pour préparer au Seigneur un repas qui lui soit agréable. D'abord il doit louer et glorifier Dieu en toute chose. En union avec les louanges avec lesquelles le Christ a toujours agi pour son Père, il doit, à son exemple, voir en toutes choses l'honneur et la gloire de Dieu. Secondement, en union avec la reconnaissance avec laquelle Jésus a pris la nature humaine et accepté généreusement la mort, il doit remercier amoureusement le Père de nous avoir donné un si grand bien et prolonger son action de grâces durant toute la journée. Troisièmement il doit multiplier ses saints désirs, de peur que, en la présence d'un tel hôte, il ne soit trouvé vide et pauvre. Quatrièmement il doit offrir toutes ses œuvres de ce jour-là pour les différents besoins du prochain. Cinquièmement il

doit faire servir ses œuvres et ses souffrances au plus grand bien des âmes fidèles. Elle comprit encore, grâce à une inspiration du ciel, qu'il y a quatre choses que Dieu aime surtout dans les personnes qui lui sont consacrées, la pureté des pensées, la sainteté des désirs, la douceur dans les paroles et la charité dans les œuvres.

XXXIV

De la procession que fit Notre-Seigneur
et de la messe qu'il célébra.

Au temps où de fâcheux dissentiments avaient privé le monastère de la célébration des mystères divins, le jour de l'assomption de la sainte Vierge, comme la servante de Dieu était en proie à une douleur très-vive, gémissant de ne pouvoir se nourrir du sang et de la chair du Sauveur, il lui sembla que le divin Maître essayait lui-même les pleurs qui remplissaient ses yeux, et que, la prenant par la

main, il lui disait : « Tu verras aujourd'hui des choses extraordinaires. » Le prêtre commençant pour la procession, suivant l'usage, l'antienne : *Vidi speciosam*¹, il lui sembla que toute l'assemblée se disposait à la procession. Le Seigneur, dans cette procession, précédait sa mère; il avait à la main une bannière blanche et rouge; la partie blanche était rehaussée de roses d'or et la rouge de roses d'argent. La procession, partant de la galerie, passa dans le chœur et se rendit ensuite dans l'église. Là le divin Maître se prépara pour la messe; il prit une chasuble rouge et une mitre d'évêque. Saint Jean-Baptiste fut chargé de chanter l'épître pour avoir, dès le ventre de sa mère, tressailli en la présence de la bienheureuse Marie. Saint Jean l'évangéliste, protecteur de la Vierge, fut choisi pour la

(1) J'ai vu ma bien-aimée s'élevant comme une colombe au-dessus des eaux; une odeur délicieuse s'exhalait de ses vêtements; les roses et les lis des vallées l'entouraient comme au plus beau jour du printemps. *Répons du 1^{er} nocturne du jour de l'Assomption.*

fonction de diacre. Saint Jean-Baptiste et saint Luc assistèrent Notre-Seigneur à l'autel. Jean l'Évangéliste servait la sainte Vierge laquelle était debout à droite, parée de vêtements magnifiques et plus brillants que le soleil. Sur sa tête brillait une couronne incomparable, toute rehaussée de pierres précieuses. Quand tous les saints présents eurent entonné sur un ton solennel l'introït : *Gaudeamus omnes*¹, la Vierge s'approcha de l'autel et offrit à son divin Fils un disque d'or, plus brillant que le plus pur cristal et orné de pierres précieuses singulièrement transparentes, dans lesquelles Marie vit une fidèle image de toutes ses vertus. Ce disque couvrit comme un pectoral, la poitrine du Sauveur. On continua la messe jusqu'au dernier *Kyrie eleison* ; alors Notre-Seigneur, ayant entonné

(1) « Réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant cette fête en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie ; son Assomption réjouit les anges et les engage à louer le Fils de Dieu. » *Introït de l'Assomption.*

le *Gloria*, ajouta : « De la joie de mon cœur, je dis à tous : Gloire à vous. » A l'offertoire, tous ceux qui avaient particulièrement servi la Vierge, s'approchèrent de l'autel et présentèrent des anneaux d'or. Le Seigneur les prit et se les mit aux doigts. Après avoir achevé la préface, le grand-prêtre, le souverain pontife, ajouta : « Chantez, chantez tous et laissez-vous aller à l'allégresse ; » et tous chantèrent : « Saint, saint, saint est le Seigneur. » La douce voix de la Vierge perçait au milieu de celles des saints, et on la reconnaissait sans peine. Quand fut arrivé l'auguste moment de la consécration, le divin Sauveur qui est tout à la fois prêtre et victime, éleva l'hostie.

Elle était enfermée dans une capsule d'or et enveloppée dans un linge blanc, ce qui veut dire que le sacrement est caché à l'intelligence des hommes et à celle des anges. Aux mots : *Pax vobis*, on dressa une table à laquelle le Sauveur s'assit avec sa mère. Toute l'assemblée s'y assit à son tour, et chacun à genoux reçut de la main du Sau-

veur son divin corps. La Vierge Marie, à côté du Sauveur, tenait une coupe d'or avec un chalumeau d'or, à l'aide duquel tous s'abreuvèrent à la source infiniment pure qui jaillissait de la poitrine du Seigneur. A la fin de la messe, le Sauveur donna la bénédiction, la main encore pleine des anneaux d'or; symbole de ses fiançailles avec les âmes virginales. Ils étaient ornés de pierres précieuses d'un beau rouge, parce que son sang est la gloire la plus pure des vierges.

XXXV

De saint Bernard abbé.

Le jour de la fête du grand docteur saint Bernard, comme on chantait la messe : *In medio Ecclesiæ*¹, et que l'épouse du divin Maître méditait attentivement ces paroles

(1) Le Seigneur a ouvert sa bouche au milieu de l'Eglise et l'a rempli d'intelligence et de sagesse;
Introït du commun des Docteurs.

et qu'elle se demandait ce qu'était le milieu de l'Eglise, le Sauveur qui avait l'œil ouvert sur sa bien-aimée, la remplit de ses lumières et lui dit : « Le milieu de l'Eglise est l'ordre de Saint-Benoît. Il est à l'Eglise ce qu'est une colonne qui soutient tout un édifice. Il est en rapports intimes avec l'ensemble de l'Eglise et avec tous les ordres dont elle se compose. Il est uni à son chef, le souverain pontife, et à tous les évêques par le respect et l'obéissance. Il est uni aux religieux par la doctrine, les enseignements utiles et le bon exemple ; car tous les autres ordres lui empruntent quelque chose. Il est en rapport avec les bons et les justes par les secours et les conseils qu'il leur donne, avec les pécheurs par la compassion, la pénitence et l'absolution ; avec les âmes du purgatoire par l'assistance de ses prières. De plus il donne aux pèlerins l'hospitalité, aux pauvres le pain qui les soutient, aux malades les remèdes nécessaires, à ceux qui ont soif des rafraîchissements, aux affligés des consolations, enfin aux âmes

des fidèles le moyen d'arriver au salut. Le Seigneur a ouvert au milieu de l'Eglise la bouche de ce grand saint, quand il l'a rempli de la surabondance des dons du Saint-Esprit. De même que le souffle du vent ouvre une porte avec une grande force, ainsi embrasé de l'amour divin, il a, par la vertu du Saint-Esprit, manifesté les choses que Dieu lui avait inspirées. Il a jusqu'à maintenant éclairé l'Eglise par sa doctrine, et le Seigneur l'a rempli de sagesse et d'intelligence. Il a conservé en lui les choses qu'il avait apprises à l'école de l'Esprit saint et goûtées ensuite par son expérience personnelle. Bien qu'il ait communiqué aux hommes d'abondantes lumières, on ne peut se faire par cela seul une idée exacte de ce qu'il possédait¹. L'âme dit

(1) Saint Bernard reçut du pape Alexandre III, le titre de Docteur de l'Eglise et d'Innocent III, celui de *doctor egregius*. On a dit de lui que s'il était le dernier venu des pères de l'Eglise, il pouvait marcher de pair avec les premiers : *Ultimius inter patres, sed primis certe non impar*.

(Note du D. REISCHL.)

alors : « Seigneur, quel est donc ce vêtement de gloire¹ que vous avez donné à vos saints, comme il l'est dit si souvent dans l'Ecriture? Vous m'avez révélé le sens du mot gloire, daignez me dire maintenant ce qu'est ce vêtement de gloire? » Au même instant, elle aperçut saint Bernard, couvert d'un vêtement merveilleusement travaillé, dans lequel se mêlaient le blanc, le vert, le rouge, l'or, et chacune de ces couleurs semblait empruntée aux rayons du soleil. Le Seigneur lui dit : « Ce que tu vois est le vêtement de gloire, fait avec la blancheur de mon innocence, avec ma vertu toujours également fraîche et nouvelle, avec les roses de mon sang précieux, enfin avec l'or de mon divin amour. Le soleil qui se joue à travers les couleurs, est la divinité laquelle coopère à tous les actes de mon humanité. C'est pour sa plus grande gloire que j'ai enduré tant de souffrances. Et la charité était comme une belle vierge à la droite de saint Bernard, et partout où

(1) Eccles., xlv, 9.

il allait, elle y allait aussi, récompense singulière qu'il avait méritée en se livrant tout entier à l'action de la charité et en parlant toujours dans ses conversations et dans ses livres le langage de la charité. Le ciel était paré de ses beaux textes, comme d'autant de perles précieuses.

XXXVI

De la nativité de la sainte Vierge.

Lors de la fête de la nativité de la Vierge que l'on célèbre comme l'apparition de la plus brillante de toutes les aurores, la pieuse servante du Christ demanda, dans sa prière, à la reine de gloire, comment elle désirait que l'on célébrât sa fête. Au même instant, la Vierge lui apparut et lui dit : « Récite autant de fois l'*Ave Maria* que j'ai passé de jours dans le sein de ma mère, et rappelle-toi la joie dont je jouis, maintenant que je contemple la joie de la Trinité, la joie qu'elle a eue en moi par le

bon plaisir dans lequel elle m'a prédestinée de toute éternité. Cependant elle s'est particulièrement réjouie de ma naissance si bien que, à cause de la surabondance de cette joie, les cieux, la terre et toutes les créatures ont tressalli, sans savoir pourquoi. De même qu'un artiste qui songe à composer quelque œuvre délicate, la considère en lui-même avec grand soin et la contemple avec amour dans son cœur, ainsi la Trinité, se complaisant pour ainsi dire en moi, s'est réjouie d'avoir créé une œuvre qui fût l'expression parfaite de sa puissance, de sa sagesse et de son amour, et qu'elle savait ne devoir jamais être profanée. Elle a été si libérale pour moi et a entouré de tant de gloire ma naissance et mes jeunes années que toutes les actions de mon enfance ont été pour elles comme un spectacle ravissant. En second lieu, songe à la joie que j'éprouve quand je pense que Dieu m'a tellement aimée, de préférence à toutes ses créatures, que, même avant ma naissance, il a parfois

épargné le monde à cause de moi. Dans l'excès de son amour, il a aussi entouré de soins tout particuliers mon entrée dans le monde et m'a prévenue de sa grâce dès le sein de ma mère. Troisièmement, songe à la joie que je dois éprouver en pensant que Dieu m'a honorée plus que tous les anges et toutes les créatures. Dès le moment où mon âme a été unie à mon corps, il m'a remplie de l'Esprit-Saint qui m'a complètement purifiée du péché originel et a fait de moi un temple saint, de façon que je suis entrée dans le monde comme une rose sans épines et semblable à l'étoile du matin. » Marie avait aussi des cheveux d'une beauté ravissante. Comme l'âme se plaisait à les toucher à cause de leur exquise délicatesse, la glorieuse Vierge lui dit : « Occupe-toi toujours à toucher mes cheveux. Plus tu les toucheras, plus tu sentiras se produire en toi un heureux effet. Car mes cheveux figurent mes innombrables vertus. Plus tu les toucheras et tu t'efforceras de les imiter, plus aussi se

développera la beauté de ton âme. » Mechtilde lui dit alors : « Reine des vertus, daignez me dire quelle est la première vertu que vous avez pratiquée dans votre enfance. » Elle lui répondit : « L'humilité, l'obéissance et l'amour. Dès ma plus tendre enfance, j'ai été tellement humble que je ne me suis jamais préférée à la moindre créature. J'obéissais tellement à mes parents que jamais je n'ai eu le malheur de les contrister ; comme le Saint-Esprit m'avait sanctifiée dès le sein de ma mère, j'étais portée à toute espèce de bien, je n'aimais que ce qui était bien, et je le faisais avec un empressement extraordinaire. Pendant l'office de nuit, comme on chantait l'antienne : *Stirps Jesse*¹, elle vit la Vierge sous la forme d'un bel arbre. Il s'étendait au-dessus de toute la terre ; il était transparent comme le plus transparent de tous les miroirs, et il avait des feuilles d'or desquelles s'exhalait une délicieuse odeur. Il était couronné par une fleur extraordi-

(1) Antienne de l'Eglise.

naire qui embaumait la terre entière de ses parfums. La Vierge lui dit : « Dieu est en moi sa gloire et sa louange, et il se réjouit extraordinairement en moi. » A la messe, pendant la séquence : *Ave, præclara*¹, comme on chantait la strophe : *Hinc manna*, il lui sembla que la Vierge était au milieu de l'église, tenant sur son sein un bel enfant, dont les bras étaient chargés d'or et de pierres précieuses. Il lui fut dit que cela désignait les grandes douleurs que le divin Maître ressentit en ses bras, quand il fut attaché à la croix qu'il avait dû commencer par porter. A ces mots : « Sainte Vierge, priez pour nous, » la Vierge Mère leva son divin enfant, une odeur balsamique enveloppa l'enfant et se répandit dans toute l'église. Au passage :

(1) « Salut, brillante étoile de la mer, ô Marie, guide, et lumière des peuples, c'est le Seigneur lui-même qui préside à ton aurore. » Chant d'Hermann Contract (1054), employé comme séquence aux fêtes de la Vierge dans les anciens missels anglais et allemands. La 9^{me} strophe commence par ces mots : *Hinc Manna*.

*Fuc fontem*¹, il lui sembla que la Mère du Sauveur, ayant pris plusieurs personnes sous son manteau, les approcha du cœur de son divin Fils et qu'elle dit ensuite : « Plongez toutes vos amertumes dans cette divine fontaine, et cherchez-y la force contre la tentation. » Elle pria aussi pour toutes les religieuses, suppliant Dieu de les fortifier et de les affermir dans leurs saintes résolutions. Le Seigneur lui répondit : « Si elles me restent unies, je ne les abandonnerai jamais. »

XXXVII

Des anges et des rapports qui les unissent
aux hommes.

Quelque temps avant la fête de saint Michel Archange, l'humble servante du Seigneur vit une échelle d'or formée de

(1) Autre strophe de la même séquence : « Fais-nous boire avec une foi pure à la source miraculeuse que tu as donnée aux patriarches dans le désert. »

neuf degrés et entourée d'une grande multitude d'anges. Sur le premier degré se trouvaient les Anges, sur le second les Archanges, et ainsi jusqu'au sommet pour les différents ordres des esprits angéliques. Il lui fut dit que cette échelle correspondait aussi aux différentes classes des serviteurs fidèles de Notre-Seigneur. Ceux qui remplissent avec humilité, fidélité et dévotion leurs obligations dans l'Eglise de Dieu et qui pour l'amour de lui se font les bienfaiteurs des infirmes, des pauvres et des voyageurs, occupent le premier degré de l'échelle et sont assimilés aux Anges. Ceux qui, par l'oraison et les différents exercices de piété, s'unissent plus intimement à Dieu, occupent avec les Archanges le second degré. Le troisième est assigné aux Vertus célestes et aux hommes qui s'exercent à la patience, à l'obéissance, à la pauvreté volontaire, enfin à la pratique des différentes vertus. Ceux qui, luttant contre les vices et les concupiscences grossières, méprisent l'ennemi et toutes ses suggestions,

occupent le quatrième degré et triomphent avec les Puissances. Les prélats qui s'acquittent généreusement des fonctions qui leur sont attribuées dans l'Eglise, travaillant et le jour et la nuit à sauver les âmes, doivent posséder avec les Principautés le cinquième échelon, magnifique récompense de leurs labeurs. Ceux qui s'abaissent devant la majesté divine avec une soumission parfaite, qui pour l'amour de lui respectent le créateur dans la créature, qui, parce qu'ils ont été faits à l'image de Dieu, se conforment à lui dans la mesure de la faiblesse humaine et qui, soumettant la chair à l'esprit, dominant la nature et s'appliquent uniquement aux choses célestes, auront la gloire de partager le sixième degré avec les Dominations. Les Trônes verront à leur côté sur le septième degré ceux qui, fidèles à l'exercice de la méditation et de la contemplation, conservent dans leur âme la paix et la pureté et préparent à Dieu en eux-mêmes une demeure délicieuse, qu'on pourrait presque appeler

le paradis du Seigneur, conformément à ces paroles de la sainte Ecriture : « *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*, et à celles-ci. « *Je converserai et j'habiterai en eux.* » Ceux qui se distinguent par la science, ceux qui, par un rare bonheur, contemplent pour ainsi dire Dieu face à face dans leurs spéculations sublimes et qui rendent à Dieu, en instruisant le prochain, les lumières qu'ils ont puisées à la source même de la sagesse, seront placés avec les Chérubins sur le huitième degré de l'échelle mystérieuse. Enfin ceux qui aiment Dieu de toute leur âme et de tout leur cœur, qui se plongent tout entiers dans le feu céleste qui n'est pas autre que Dieu lui-même, qui, devenus semblables à lui, lui rendent, non par eux mais par lui, l'amour qu'il leur témoigne, qui voient en Dieu et aiment pour Dieu toutes les créatures, sans en excepter même leurs ennemis, que rien ne peut séparer de Dieu ou arrêter dans leur magnifique essor, car plus ils sont exposés aux attaques

de l'ennemi, plus ils se fortifient dans l'amour, ceux qui communiquent avec tant de zèle la flamme qui les dévore eux-mêmes que s'ils le pouvaient, ils porteraient tous les hommes dans les plus hautes régions de la perfection, ceux qui pleurent sans cesse les fautes d'autrui comme s'ils les avaient commises, parce qu'indifférents à leur propre gloire, ils ne recherchent que la gloire de Dieu, ceux-là occuperont à jamais avec les Séraphins le neuvième degré, c'est-à-dire le degré le plus rapproché du trône même de la divinité.

XXXVIII

Comment les anges servaient les religieuses.

Pendant la messe, elle vit un grand nombre d'anges, et chacun d'eux, sous la forme d'une belle jeune fille, se tenait à côté de la religieuse qui lui avait été particulièrement confiée. Plusieurs avaient des sceptres couverts de feuilles et d'autres des fleurs d'or. Quand les religieuses s'incli-

naient ils portaient leurs fleurs à la bouche pour marquer la joie qu'ils éprouvaient. Elle les vit de la sorte pendant toute la messe. Au moment où les religieuses se disposèrent à s'approcher du divin banquet, chacun des anges conduisit à la table sainte la sœur qui lui était confiée. Le roi de gloire était à côté du prêtre, entouré d'une magnificence extraordinaire. Sur sa poitrine était un ornement de la forme d'un arbuste touffu. Cet arbre se divisait, et du cœur plus doux que le miel, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse, coulait une source pure, qui enivrait de ses flots de gloire tous ceux qui en approchaient¹.

XXXIX

Le jour de la Toussaint.

La veille de la fête de tous les saints, un travail que l'obéissance lui avait fait en-

(1) Ps. xxxv, 9.

treprendre, l'avait empêchée d'arriver en temps à la messe ; y arrivant au moment de la consécration, elle offrit à Dieu avec regret la négligence dont elle avait pu se rendre coupable. Le Seigneur lui dit : « Crois-tu que je ne suis pas assez riche pour être la rançon du péché ? » Elle lui répondit : « Oui, Seigneur, je sais que vous le pouvez ; je crois et je confesse que rien ne vous est impossible. » Il ajouta : « Je serai ton défenseur devant Dieu, devant le Père céleste. Pour toi, implore maintenant les différents ordres des bienheureux et conjure-les d'offrir pour toi leurs mérites : les patriarches et les prophètes, le désir qu'ils ont eu de voir les jours de mon incarnation ; les apôtres, la fidélité avec laquelle ils m'ont suivi dans toutes mes tribulations et ont formé par leurs prédications un peuple fidèle ; les martyrs, la patience avec laquelle ils ont versé leur sang pour l'amour de moi ; les confesseurs, la sainteté exemplaire avec laquelle ils ont, pour leurs paroles et leurs exemples, mon-

tré aux autres le chemin de la vie ; enfin les vierges, l'inaltérable pureté qui leur a valu de suivre l'Agneau partout où il va. »

Pendant les matines, elle vit le roi de gloire assis sur un trône de cristal, magnifiquement orné de pierres précieuses d'un beau grenat ; à sa droite, la reine du ciel était assise sur un trône de saphir, orné de perles d'un blanc virginal. Il lui fut dit que le trône de cristal figurait le prix inestimable de la pureté et les pierres rouges le sang divin qui a été le prix de la rédemption de l'homme ; le trône de saphir le cœur admirable de la Mère de Dieu et les perles blanches son angélique pureté.

Tandis qu'on chantait le verset du second répons : Daignez prier pour le peuple, la mère glorieuse du Sauveur, se levant de son trône, s'agenouilla devant son Fils et lui offrit de touchantes prières pour toute la communauté. Chacun des ordres des bienheureux en fit autant au moment où l'on implorait dans l'office son intercession spéciale.

Pendant la huitième leçon, la sainte Vierge se leva de nouveau et se présenta devant son Fils avec le chœur admirable des vierges. Au même instant, elle vit sortir du cœur aimable qui renferme la source même de la félicité, un triple ruban d'un or très-pur qui, traversant le cœur aimant de la Vierge Mère, passa successivement à travers le cœur de chacune des vierges ; enfin, sortant de celui de la dernière d'entre elles, il pénétra dans le cœur de Notre-Seigneur lui-même, après avoir laissé dans l'air une trace lumineuse. Les vierges reçurent alors les hommages des anges, ainsi que ceux des bienheureux de l'un et de l'autre sexe qui n'avaient pas participé à leur privilège. En même temps, une harmonie délicieuse se fit entendre du chœur des vierges et de tous les ordres des bienheureux. Il lui fut dit que cette harmonie signifiait que tout le bien que chacun d'eux a fait sur la terre dans l'action de grâces et la prière, jusqu'à la moindre bonne action, le moindre bon désir, est à jamais procla-

mé dans le ciel à la plus grande gloire de Dieu et pour leur plus grande félicité. Ces explications lui rappelèrent ces paroles des saints livres : Là les harpes délicieuses des saints chantent durant toute l'éternité, et celles-ci : Louez le Seigneur avec les harpes et les cithares, avec les cordes et votre concert de voix. Le triple ruban fait de fils d'or qui sortait du cœur de Notre-Seigneur, figurait l'amour de la Trinité éternellement adorable, du Père, du Fils et du Saint-Esprit qui, grâce à l'intercession de la glorieuse Marie, s'est uni avec une suavité toute particulière, les cœurs aimants des vierges pures, conformément à ces paroles de l'Ecriture : « La pureté fait communiquer l'âme avec Dieu¹.

Au dernier évangile, la fidèle servante du Seigneur, s'adressant à lui avec sa confiance ordinaire, lui dit : « Divin ami, que voulez-vous que je fasse maintenant ? » Il lui répondit : « On te l'a dit hier. » Elle se rappela alors que Dieu l'avait portée la

(1) *Incorruptio proximum facit esse Deo.*

veille à prier tous les saints de s'offrir pour elle à Dieu : au moment où elle leur adressait son humble prière, il lui sembla que Notre-Seigneur lui disait : « Je veux précéder mes saints et m'offrir d'abord pour toi à mon Père. D'abord les jours infiniment précieux que j'ai passés dans le sein de ma mère, je les offrirai pour le temps où, encore renfermée dans les entrailles de ta mère, tu étais souillée de la tache originelle et ne possédais pas encore ma grâce. J'offrirai aussi ma nativité très-sainte pour ta naissance, alors que, n'étant pas purifiée par l'eau du baptême, tu m'étais encore étrangère. Puis mon enfance très-pure pour les ignorances de la tienne, et le zèle incomparable de mon adolescence pour les négligences de ta jeunesse. Enfin j'offrirai toute la suite de ma vie mortelle, vie infiniment sainte et parfaite avec tous les fruits et l'amour de ma passion pour toutes tes fautes et tes manquements, afin qu'ils soient tous suppléés par moi et en moi. »

Alors Notre-Seigneur, suivi de l'armée innombrable des saints, se dirigea, pour faire son offrande, vers un autel, admirablement travaillé. Elle y vit le plus magnifique et le plus ineffable de tous les trésors, l'adorable et incompréhensible Trinité. Les sculptures de l'autel marquaient l'admirable variété des bienfaits de Dieu qui dépasse infiniment toute intelligence humaine. On arrivait à cet autel par trois degrés ; le premier qui était d'or voulait dire qu'on ne peut approcher de Dieu que par la charité. Le second était azuré ; c'était le symbole de la méditation des choses célestes, car celui qui aspire aux communications intimes de la divinité doit renoncer aux préoccupations terrestres et s'élever fréquemment vers lui par la méditation. Le troisième degré était vert, il figurait l'intention toujours persévérante et toujours égale de procurer la gloire de Dieu ; car toutes nos œuvres doivent se faire dans l'intention de procurer plutôt la gloire du souverain Maître que notre avancement et

notre salut. Ensuite, au temps de l'oraison, elle vit, au milieu de la trainée lumineuse dont il a été question plus haut, une table d'un beau travail, et la communauté étant venue s'y asseoir, il lui donna son corps et son sang. Puis il fit porter à chacune de celles qui la composaient, par le ministère des anges supérieurs, des présents dignes de sa libéralité royale. Elle y reconnut l'effet de la promesse que le Sauveur lui avait faite quelque temps auparavant : il lui avait dit que pour récompenser la piété et la ferveur de ses compagnes, il accorderait à chacune d'elles mille âmes qu'il affranchirait des liens du péché et ferait arriver au ciel.

XL

De la couronne des Vierges.

Le jour de la fête des saints, comme elle considérait quelles louanges elle devait adresser à Dieu en l'honneur de tous les

saints, le Seigneur lui dit : « Loue-moi de ce que je suis la couronne de tous les saints. » Aussitôt elle loua, autant qu'elle le pouvait, la sainte et toujours adorable Trinité de ce qu'elle est la gloire et la couronne de tous les saints en général et des vierges en particulier. Elle vit autour de la tête de la Vierge Marie et de toutes les autres vierges une auréole d'une magnificence extraordinaire, dont la parole ne saurait donner la moindre idée. Cette auréole était remplie de boutons de forme ronde, qui se tenaient trois par trois. De ces boutons, l'un était rouge, le second blanc, et le troisième avait la couleur de l'or. Elle comprit que le rouge désignait les souffrances du Sauveur et celles que souffrent maintenant toutes les vierges, car quiconque veut observer une exacte virginité, doit s'attendre aux épreuves et aux tribulations. La perle blanche figurait l'innocence immaculée du Sauveur et celle des vierges qui l'ont pris pour modèle. Elle vit dans l'or du troisième bouton la charité du

Sauveur et des vierges ; car les âmes virginales aiment comme nécessairement le Seigneur auquel elles se sont consacrées par une vie parfaite. Ces perles étaient attachées trois par trois ; cela voulait dire que les vierges doivent à ces trois vertus des rapports particuliers avec Dieu, une amitié plus étroite, une complaisance plus constante, un goût plus suave. Car bien que toute la gloire des saints provienne du sang de Jésus-Christ, de son innocence et de toutes ses autres vertus, et qu'il y ait une vraie amitié entre Dieu et chacun de ses saints, cependant les vierges ont avec lui, leur fiancé et leur bien-aimé, un commerce beaucoup plus intime. Elle reconnut dans la transparence de ces perles le bien infini et ineffable, que les anges dans le ciel ne peuvent complètement voir et contempler, de façon que l'on peut dire que, pour s'en faire une idée, il est nécessaire de le recevoir. Pendant cette nuit sainte, comme elle honorait, autant qu'il était en son pouvoir, la très-sainte Trinité,

elle vit, dans un saint ravissement, une fontaine d'eau pure, plus brillante que le soleil, qui était en elle-même et par elle-même et qui remplissait l'air des parfums les plus délicieux. Le sol sur lequel elle s'épanouissait était solide et d'un travail précieux ; elle avait en elle-même tout ce qui était nécessaire pour distribuer ses eaux et abreuver généreusement les hommes. Elle vit que la base solide signifiait la toute-puissance du Père, et l'économie de la fontaine la sagesse du Fils dans ses rapports avec les créatures, cette sagesse qui se répand en tous suivant son bon plaisir et se communique à chacun comme elle le veut. La douceur exquise de l'eau marquait la douceur ineffable et la bonté du Saint-Esprit, et les odeurs balsamiques qui se répandaient aux alentours marquaient que Dieu est la vie de toute chose. Car de même que l'homme ne peut vivre sans air, aucune créature ne saurait se passer de Dieu. Autour de la fontaine, s'engageaient dans le sol même sept colonnes avec des chapiteaux

de saphir par lesquelles sept ruisseaux différents se communiquaient aux saints, le premier aux anges, le second aux prophètes, le troisième aux apôtres, le quatrième aux martyrs, le cinquième aux confesseurs, le sixième aux vierges, et le septième à tous les autres saints, si bien qu'ils se rassasiaient de toute espèce de bien et qu'ils se remplissaient mutuellement de la bonne odeur de leur sainteté, qu'ils se communiquaient l'un à l'autre. Cela marquait la joie avec laquelle les saints se communiquent l'un à l'autre le bien qu'ils possèdent en Dieu même.

XLI

De sainte Catherine Vierge et martyre.

Le jour de la fête de la grande sainte Catherine, elle lui apparut revêtue d'un manteau, entièrement couvert de lettres d'or et muni d'agrafes d'or, qui en rattachaient les extrémités ; cela désignait l'in-

séparable union de Dieu et de l'âme. La servante de Dieu la salua de ces mots : *Ave virgo speciosa*¹, et lui dit : « Je vous en prie, daignez me dire ce que signifie l'antienne que nous chantons dans votre office : Le Seigneur lui-même désire votre visage et votre gloire? » Elle lui répondit : « Mon visage, c'est l'image de la très-sainte Trinité, que le Seigneur aime en moi parce que je ne l'ai jamais souillée par le péché. Ma gloire, c'est la splendeur incomparable de laquelle le divin Maître pare mystérieusement les fidèles en les plongeant dans son sang précieux. Sache-le bien : toutes les fois que l'homme reçoit dignement l'eucharistie, cette gloire est renouvelée et augmentée en son âme. Celui qui n'aurait communiqué qu'une fois, aurait doublé cette gloire dans son âme. Pour ceux qui communient souvent, chaque fois ils ajoutent considérablement à leurs trésors. » Comme elle priait dévotement sainte Catherine pour l'une des siennes,

(1) Hymne en l'honneur de sainte Catherine.

la sainte lui répondit : « Dis-lui de réciter en mon honneur le psaume : Peuples, louez le Seigneur¹, avec l'antienne : « Viens, ma bien-aimée, viens et entre dans le lieu où t'attend ton époux, » pour me rappeler la joie que j'ai ressentie, alors que le Christ, mon roi et mon fiancé, m'a adressé ces mêmes paroles, et parce que quand sa voix est venue frapper mes oreilles, mon cœur a été embrasé d'amour, et j'ai éprouvé une allégresse telle que toutes les épouvantes de la mort ont été pour moi comme si elles n'étaient pas. »

XLII

Du moindre de tous les saints et de la bonté de Dieu.

Un samedi, tandis que l'on chantait cette séquence : *Mane prima sabbati*, et que l'on était arrivé à ces mots : *Ut fons summæ*, elle songeait aux dons, aux bienfaits ineffables

(1) Ps. cxvi, 1.

qui ont découlé et qui découlent encore de cette source de tous les biens. Le Seigneur lui dit alors : « Viens voir le dernier de mes saints, alors tu comprendras ce qu'est cette source inépuisable de miséricorde. » Comme elle se demandait où elle pourrait le trouver, et comment il lui serait possible de le reconnaître, elle vit arriver un homme couvert d'une robe verte ; il était de taille moyenne, ses cheveux étaient blonds et frisés, enfin sa beauté était admirable.

Comme elle lui avait demandé qui il était, il répondit : « J'ai été sur la terre un brigand et un scélérat, et je n'ai jamais fait le moindre bien. » — « Comment donc avez-vous pu trouver place dans le Paradis ? — « Les crimes que j'ai commis provenaient, non de la méchanceté, mais de l'ignorance et de la mauvaise habitude, car mes parents m'avaient de bonne heure façonné au crime ; aussi, à la fin de ma vie, Dieu, dans sa miséricorde, m'accorda la grâce du repentir, j'ai passé cent années dans le purgatoire où j'ai souffert les plus

grands tourments, et c'est la honté gratuite de Dieu qui m'a fait arriver dans ce lieu de repos. » Alors, l'humble fille vit tout ce que Dieu avait fait pour lui dans sa miséricorde, et ce lui fut un grand bonheur de contempler ce prodige de la grâce. Ainsi elle comprit combien inépuisable est la source de la miséricorde céleste ; si Dieu opère de tels prodiges dans celui qui, pour ainsi dire, n'a fait que le mal durant toute sa vie, que ne fera-t-il pas dans les justes dont toute la vie a été une suite de bonnes œuvres ?

XLIII

De saint Barthélemy.

Elle vit une fois saint Barthélemy, l'un des douze apôtres, entouré d'une gloire extraordinaire, ayant auprès de lui une croix d'or. Comme elle ne savait ce que cette croix signifiait, le Seigneur lui dit :
« C'est la croix dont j'ai parlé dans l'évan-

gile quand j'ai dit : Celui qui veut me suivre, qu'il prenne ma croix et qu'il me suive. La partie supérieure de cette croix est la confiance avec laquelle viennent à moi tous ceux qui pour moi renoncent à eux-mêmes et à tout ce qu'ils possèdent. Le bras de droite est l'amour du prochain, et celui de gauche la patience dans les adversités. La partie inférieure c'est le soin que l'on a d'éviter tout ce qui éloigne une âme de Dieu. Puis donc que ce cher disciple a porté généreusement la croix à ma suite, elle est maintenant pour lui une gloire et un ornement. » Après avoir ainsi contemplé la gloire extraordinaire de l'apôtre, elle désira louer dans ses saints Dieu qui honore ainsi ceux qui l'aiment. Le Seigneur daigna donc l'instruire comme un enfant docile et lui dit : « Loue ma bonté à l'égard de mes saints auxquels j'ai donné une félicité telle que non-seulement ils sont en eux-mêmes riches de toute sorte de biens, mais que la joie de chacun est si bien augmentée par celle de tous les autres que

chacun préfère à son bien celui des autres ; de même qu'une mère se réjouit toujours de l'élévation de son enfant unique et un père du triomphe et de la gloire de son fils. Ainsi, grâce à l'union qui existe entre eux, un saint trouve sa félicité dans celle des autres saints. »

XLIV

Comment on doit louer Dieu dans ses saints.

Le Seigneur lui dit un jour : « A chaque fête de mes saints, tu peux me louer de l'élection par laquelle j'ai choisi mes saints de toute éternité, de la vocation admirable qui les a appelés au trône de la gloire : car qui pourrait jamais se présenter devant le trône de la majesté suprême si je ne l'appelais et l'attirais ? puis de la bonté qui m'a engagé à partager mon royaume avec eux ; car je leur ai donné à tous la couronne royale, et leur royauté est si glorieuse qu'elle paraît n'être pas même partagée. »

« On peut encore rappeler aux saints la joie qu'ils goûtent en connaissant parfaitement Dieu, en voyant avec un bonheur inexprimable qu'ils ont été aimés de lui de toute éternité et appelés gratuitement à la suprême félicité. Aucun ami ne connaît aussi bien les sentiments de son ami à son égard que mes élus qui pénètrent tous les secrets de mon cœur et sentent avec un inexprimable bonheur mon amour souverain. On peut encore leur rappeler les délices qu'ils éprouvent quand ils me louent et me glorifient et qu'ils voient ma charité à leur égard, ainsi que la puissance de leur volonté, car ils peuvent absolument tout ce qu'ils veulent. »

« Il n'est pas moins utile de glorifier les saints de la manière dont Dieu s'est occupé d'eux de toute éternité ; car il a voulu qu'ils fussent là où il est lui-même, il a fait d'eux les cohéritiers de son Fils, ou plutôt il leur a préparé une demeure en lui-même, au milieu de son cœur. Il faut encore les féliciter de l'influence bienfaisante par laquelle

il a agi sur eux avec toute la puissance de sa divinité et eux-mêmes lui rendent ce qu'ils ont reçu de lui avec une reconnaissance parfaite ; de l'honneur qu'il leur a fait en les établissant ses commensaux, en les nourrissant, sans jamais les fatiguer, de la splendeur délicieuse de sa face, en les enivrant de ses torrents de volupté, enfin en comblant surabondamment toutes leurs délices ; de la fidélité avec laquelle il les récompense ; car rien de ce qu'ils ont fait ou souffert n'est enseveli dans l'oubli, il conserve toutes leurs bonnes œuvres avec un soin extrême et leur accorde une récompense infiniment supérieure à leurs mérites ; enfin il est bon de les féliciter de l'éternité bienheureuse qui leur est assurée, car ils savent que leur gloire et leur félicité n'auront point de terme, mais qu'elles ne feront que s'accroître de siècle en siècle. »

XLV

De la fête de la dédicace de l'Eglise.

Le jour de la dédicace de l'Eglise, à la messe, comme on chantait ce verset : *Deus cui adstat angelorum chorus, exaudi preces servorum tuorum*¹, elle vit en esprit la Jérusalem céleste, et au milieu le trône de Dieu, dont la grandeur était telle qu'il allait du plus haut des cieux jusqu'à l'enfer ; il se terminait par un épieu énorme sous lequel étaient écrasés tous les malheureux qui peuplaient l'enfer ; elle vit en cela une figure de la justice de Dieu qui a dû séparer pour toujours les bons d'avec les méchants. La Jérusalem céleste était faite de pierres précieuses et vivantes, c'est-à-dire des saints ; chaque saint avait sa place marquée dans le mur et y apparaissait distinctement avec toutes ses bonnes œuvres, comme l'image imprimée dans un

(1) Graduel de la messe du jour de la dédicace.

miroir parfaitement net. Tous les anges étaient rangés devant le trône de Dieu suivant leur ordre et leur dignité. Comme l'âme désirait voir son bien-aimé, les Anges la reçurent avec bonté dans leurs bras, la conduisirent aux Archanges, ceux-ci aux Vertus, et ce ne fut qu'après avoir traversé les différents ordres des saints qu'elle put arriver au trône de son bien-aimé. Alors elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Je salue les pieds infiniment saints qui ont parcouru si rapidement la carrière pénible de la rédemption dans le désir ardent que vous aviez de nous sauver. » Puis elle rendit grâces à Dieu pour tous les bienfaits qu'il leur avait accordés ; quand elle eut fini, elle dit au Seigneur : « Que vous demanderai-je en ce jour où nous sommes si souvent invités à demander et où nous avons la certitude de voir nos prières exaucées ? » Il lui répondit : « Demande d'abord la rémission parfaite de tous tes péchés, c'est une grâce essentielle et la source de la joie véritable. »

Alors l'âme se levant vit Notre-Seigneur debout sur son trône les mains étendues et disant : « De même que sur la croix je suis resté jusqu'au dernier moment les bras étendus, je me présente encore maintenant devant mon Père les bras étendus, pour marquer que je suis toujours disposé à recevoir dans mes bras les hommes qui voudront venir à moi. Celui qui sera prêt à supporter toute espèce de maux pour l'amour de moi aura l'assurance de jouir de mes embrassements. Quiconque désire que j'ouvre les oreilles à ses prières et que je les exauce, doit être prêt à m'obéir en tout; car il est impossible qu'une prière qui s'appuie sur l'obéissance ne soit pas exaucée. »

Pendant que l'on chantait le verset : *Benedic, Domine, domum istam, quàm ædificavi nomini tuo*¹, elle vit chacune des Vertus qui s'y trouvaient désignées, se présenter devant le Seigneur sous la forme d'une jeune vierge; l'une d'elles dont la

(1) Répons de l'office de la dédicace.

beauté effaçait celle de ses compagnes , tenait à la main une coupe d'or dans laquelle elles vinrent tour à tour déposer des parfums ; puis, s'étant mise à genoux, elle les offrit au Seigneur. Comme Mechtilde s'étonnait de ce qu'elle voyait, il lui dit : « C'est l'obéissance. Elle seule a l'honneur de me présenter la coupe mystérieuse, parce qu'elle contient en elle tout le bien des autres vertus et qu'elle les renferme toutes en elle. Car, pour sauver son âme, le vrai obéissant doit n'être souillé d'aucune faute grave. Il doit avoir l'humilité pour se soumettre entièrement à ses supérieurs. La sainteté et la chasteté doivent briller en lui d'un grand éclat, parce qu'il faut qu'il conserve une pureté parfaite du corps et de l'esprit. Le courage et la victoire lui sont nécessaires : il doit être courageux pour faire le bien et victorieux pour résister aux attaques du vice. A ces vertus, il en joint encore d'autres, la foi sans laquelle on ne saurait plaire à Dieu, l'espérance qui tend toujours vers Dieu, l'amour de Dieu et du

prochain, la bienveillance par laquelle on témoigne à tous de la douceur et de l'amitié, la mortification par laquelle on s'interdit tout ce qui est superflu, la patience par laquelle on triomphe de toutes les contrariétés et par laquelle on recueille des fruits abondants des choses même les plus indifférentes, enfin la discipline spirituelle qui attache inviolablement la religieuse à sa règle. »

Comme elle priait alors pour une personne que l'office fatiguait, elle la vit au milieu de ces vierges symboliques; et Notre-Seigneur lui dit : « Pourquoi n'aime-t-elle pas de chanter l'office en mon honneur, alors que je lui réserve pour toute l'éternité les concerts les plus délicieux ? Il vaut mieux chanter une heure par obéissance que de le faire tout un jour pour satisfaire son caprice. »

XLVI

De la bienheureuse Vierge et de ses sept suivantes.

Comme à la messe : *Salve, sancta parens* ¹, elle saluait la bienheureuse Vierge, en la priant de solliciter de son divin Fils la rémission de tous ses péchés, il lui sembla que Marie se tenait devant Dieu ; alors, s'étant approchée de sa mère bien-aimée, elle prit le bord de son vêtement qui tombait jusqu'à terre et s'en couvrit la face. Elle se releva et vit auprès de Marie plusieurs jeunes vierges à la physionomie céleste ; comme elle désirait savoir qui elles étaient, la bienheureuse Vierge lui dit : « Toutes ces vierges ont été attachées à mon service pendant ma vie terrestre. La première est la sainteté qui m'a servie dans le sein de ma mère où j'ai été sanctifiée. La seconde est la prudence qui m'a

(1) Introït de la messe de la sainte Vierge.

accompagnée durant mon enfance, et grâce à laquelle, malgré mon jeune âge, je n'ai jamais rien fait contre la volonté de Dieu. La troisième est la chasteté, qui m'a accompagnée lors de la salutation de l'ange. La quatrième est l'humilité qui a fait de moi la mère de mon Dieu après que je m'en fus proclamée la servante. La cinquième est la charité qui a fait descendre le Fils de Dieu du sein du Père dans mon propre sein et qui m'a tellement remplie que, pendant tout le temps que je l'ai porté, la vivacité de cet amour me faisait défaillir presque à tout instant ; comme le cerf altéré soupire après la fontaine qui doit le rafraîchir, ainsi je soupirais après le moment où il me serait donné de voir enfin mon Fils bien-aimé. La sixième est l'empressement avec lequel je me portais à tout ce qui pouvait être utile à mon Fils, afin d'accomplir parfaitement en toute chose la volonté de son Père. La septième est la patience qui a été ma fidèle compagne depuis l'heure de la naissance de mon

Fils jusqu'à celle de sa mort sur la croix. Mais la crainte sainte du Seigneur a été la première et la plus fidèle de toutes mes amies, et jamais mes pieds n'ont chancelé dans les sentiers du bien. » La sainte fille lui dit alors : « O ma souveraine, daignez m'obtenir toutes ces vertus. » Elle lui répondit : « Approche-toi de mon Fils et adresse-lui toi-même ta demande. » Notre-Seigneur était assis sur un lit d'or, qui reposait sur deux colonnes ornées d'or et de saphir. L'âme, s'étant jetée à ses pieds, le pria de lui communiquer ces vertus, ainsi qu'à tous ceux qui étaient tentés. Le Seigneur, accédant à sa demande, mit à son service ces vierges célestes ; en se retournant, elle vit que chacune d'elles avait à la main une lance aiguë. Cette arme indiquait la constance avec laquelle on doit lutter contre le vice ; à ces lances étaient fixées des timbales d'or qui, lorsqu'on les remuait, faisaient entendre un son qui réjouissait les oreilles du Seigneur. Les timbales figuraient les pensées vaines et inu-

tiles qui procurent au fidèle, quand il sait y résister, une victoire glorieuse et agréable aux yeux du Seigneur. Elle vit alors d'innombrables armées d'anges et de bienheureux ; et le Seigneur lui dit : « Ces milliers d'anges et de bienheureux sont autant de défenseurs puissants, toujours prêts à protéger ceux qui luttent contre les embûches du démon. »

XLVII

Comment l'homme peut arriver à la sainteté véritable.

Un samedi, tandis que l'on chantait l'entroît de la messe de la très-sainte Vierge, elle salua Marie et la conjura de lui obtenir la sainteté véritable. Elle lui répondit : « Si tu veux arriver à la véritable sainteté, tiens-toi fermement attachée à mon divin Fils, qui est la sainteté même et par conséquent la source de toute sainteté. » Comme elle se demandait à elle-

même quel pouvait être le sens de ces paroles, la Vierge lui dit avec bonté :
« Tiens-toi attaché à sa sainte enfance, le priant d'expier par sa vertu toutes les fautes et les négligences de la tienne. Reste attachée à son adolescence dont la serveur a pu surabondamment expier tout ce qu'il y a eu de répréhensible dans la tienne ; reste attachée à ses vertus divines, afin qu'elles relèvent et perfectionnent les tiennes. Reste attachée à mon Fils, en lui consacrant toutes tes pensées, tes paroles et tes actions, afin que celui qui est l'innocence même expie toutes tes imperfections. Tiens-toi attachée à mon divin Fils comme l'épouse l'est à l'époux ; elle se nourrit des biens de l'époux et c'est lui qui pourvoit à son entretien, elle aime et honore par amour pour lui ses amis et sa famille ; ainsi ton âme doit chercher dans la parole de Dieu la meilleure de toutes les nourritures, et c'est à lui, à l'exemple de ses vertus, qu'elle doit demander l'habillement glorieux qui peut seul couvrir sa nudité.

Tiens-toi aussi attachée à sa famille, c'est-à-dire à ses saints, les aimant, louant Dieu en leur nom et les offrant au bien-aimé, afin qu'ils l'honorent avec toi ; ainsi tu seras véritablement sainte, ainsi qu'il est écrit : « Vous serez saint avec les saints¹, » et de même qu'une femme doit son titre de reine à l'alliance qu'elle a contractée avec le roi. » Comme on chantait ce passage de la séquence, *Ave Maria*² : « Vous avez été le temple du Sauveur, » la pieuse fille rappela à Marie que la divinité avait trouvé en elle un temple glorieux et lumineux, enfin un délicieux séjour. La bienheureuse Vierge, la prenant alors par la main, la conduisit à un superbe édifice, très-élevé et fait de pierres carrées ; quoiqu'il n'ait pas de fenêtres, il était parfaitement éclairé ; on y voyait une petite porte faite d'une pierre de jaspe d'un beau rouge et dans cette porte une petite chaîne d'or. Cet édifice

(1) Ps. xvii, 2.

(2) Séquence du xiii^e siècle en l'honneur de la sainte Vierge.

figurait la glorieuse Vierge Marie ; les pierres carrées, symboles des quatre éléments, marquaient la perfection de sa constitution, l'élévation de la maison figurait la profondeur de son intelligence et la lumière abondante qui y pénétrait, les dons rares qu'elle avait reçus. La porte était un symbole de l'empressement avec lequel elle reçoit tous ceux qui s'adressent à elle. La pierre de jaspe rappelait sa patience admirable et la chaîne d'or l'ardeur de sa charité. Elle lui dit encore :

« Si tu veux être aussi un édifice agréable à Dieu, tu dois à mon exemple t'exercer à la pratique de ces vertus. » La Vierge avait à la main droite quatre anneaux garnis de pierres précieuses ; elle lui mit la main sur la poitrine, en lui disant :

« Grâce à ces perles précieuses, tu triompheras de toutes les tentations. Toute tentation provient de l'une ou de l'autre de ces quatre sources, l'orgueil, la colère, l'impureté et la paresse. A l'orgueil oppose mon humilité ; si tu es poursuivie par la

colère, rappelle-toi ma douceur, car elle surpassait celle de tous les saints ; si tu sens en toi l'aiguillon de la chair, aie recours à ma chasteté virginale ; enfin si tu es sur le point de céder à la paresse, adresse-toi à mon ardente charité ; ainsi tu rendras inutiles tous les efforts de l'ennemi. »

XLVIII

Des joies de la glorieuse Vierge Marie.

Un jour que la sainte Vierge s'était montrée à elle, elle la pria de lui indiquer ce qu'elle devait faire ce jour-là pour lui être agréable. Elle lui répondit : « Rappelle-moi la joie que j'ai éprouvée lorsque le Fils de Dieu est descendu dans mon sein, semblable à un jeune époux magnifiquement paré ou à un guerrier prêt à entrer dans la carrière, ou celle que j'ai ressentie lorsque, sortant de mon sein, il a été pour moi un fils de joie et de douceur ; les autres mères souffrent et sont dans les larmes quand

elles enfantent, mais le Fils de Dieu qui est la douceur même a apporté à sa mère, en venant au monde, une joie surabondante. Félicite-moi encore de la joie que m'a causée la visite des mages, car alors il a été pour moi un fils d'honneur, et jamais mère n'a été honorée comme moi à l'heure où un fils lui est né. Passe ensuite à ma joie, lorsque je l'ai présenté au temple et qu'il est devenu un fils de pureté et de sainteté; les autres mères retrouvaient dans cette cérémonie la pureté qu'elles avaient perdue; pour moi je n'avait contracté aucune souillure, mais la présentation m'a valu un surcroît de sainteté. N'oublie pas le mystère de la passion, où il m'est devenu un fils de douleur et de tristesse. Pense aussi à sa résurrection où j'ai vu en lui un fils de bonheur et d'allégresse, enfin à son ascension où j'ai vu éclater dans mon Fils toute la grandeur et la gloire d'un roi puissant ou plutôt de Dieu même. »

XLIX

De l'Ave Maria.

Un samedi que l'on chantait encore l'introit : *Salve, sancta parens*, elle dit à la très-sainte Vierge : « Reine du ciel, combien je voudrais pouvoir vous saluer de la salutation la plus glorieuse que l'esprit de l'homme puisse imaginer ! » Aussitôt, elle lui apparut ayant sur la poitrine la salutation écrite en lettres d'or et lui dit : « Jamais l'homme n'a pu imaginer rien de supérieur à cette salutation, et on ne saurait rien faire de mieux que de répéter respectueusement ce mot *Ave*, par lequel Dieu le Père m'a saluée lui-même, me confirmant par sa toute-puissance dans l'exemption de toute faute comme de toute peine. Dieu le Fils m'a tellement éclairée par sa sagesse divine qu'il a fait de moi un astre brillant qui éclaire le ciel et la terre, ainsi que le marque ce nom de Marie, qui veut dire étoile de la mer. Le Saint-Esprit,

en me pénétrant de sa grâce et de son influence divine, m'a rendue tellement agréable à ses yeux que quiconque cherche la grâce par mon canal est assuré de la trouver ; c'est ce que veut dire ce mot pleine de grâces. Ce mot le Seigneur est avec vous me rappelle l'union admirable, l'opération ineffable que l'adorable Trinité a faite en moi, lorsqu'il a associé dans mon sein la nature divine à la nature humaine, jamais l'homme ne pourra exprimer ce que je ressentis alors de joie et de bonheur. Par ces mots vous êtes bénie entre toutes les femmes, la création entière reconnaît avec admiration et proclame que je suis élevée et bénie au-dessus de tous les habitants et du ciel et de la terre. Enfin en disant béni soit le fruit de votre sein, on bénit et on exalte le fruit excellent et surexcellent de mes entrailles, qui a vivifié le monde entier et l'a béni à jamais. »

L

De l'*Ave Maria* avant la sainte communion.

Un jour après les matines, elle se demanda pendant l'oraison si elle n'avait pas oublié de réciter la veille les complies de la très-sainte Vierge. Affligée de sa négligence, elle la confessa aussitôt à Dieu et récita la partie de l'office qu'elle craignait d'avoir omise. Elle dit ensuite les cinq *Ave Maria*, qu'elle avait coutume de dire avant la sainte communion ; nous croyons devoir rappeler ces saintes pratiques pour le plus grand bien du prochain. Par le premier de ces *Ave Maria*, elle rappela à Notre-Dame l'accueil très-saint qu'elle fit au Verbe, lorsqu'à la voix de l'ange, elle le conçut avec une pureté virginale et que, par sa profonde humilité, elle l'attira des demeures célestes ; en même temps, elle lui demanda la pureté de la conscience et la véritable humilité. Le second devait rappeler l'accueil vraiment maternel qu'elle lui fit la pre-

mière fois qu'elle le vit dans son humanité et qu'elle salua en lui son maître et son créateur ; elle lui demandait en même temps les vraies lumières de la foi. Elle la félicitait par le troisième d'avoir toujours été disposée à recevoir la grâce et de n'y avoir jamais mis d'obstacle, la priant de lui obtenir la même faveur. Elle la louait par le quatrième de la dévotion et de la reconnaissance avec lesquelles elle recevait sur la terre le corps de son divin Fils et de l'intelligence parfaite qu'elle avait des trésors qui s'y trouvent renfermés, la priant de lui obtenir la vraie gratitude pour les bienfaits du Seigneur. Enfin, pour le cinquième *Ave Maria*, elle la félicita de l'excellent accueil que lui fit son Fils après l'avoir rappelée auprès d'elle, sollicitant la grâce de se présenter à la sainte communion avec l'allégresse convenable ; car si l'homme savait bien tout ce qu'il reçoit dans la sainte Eucharistie, il serait comme enivré de l'excès de son bonheur. Alors elle vit la Vierge debout à ses côtés et lui prodiguant ses

caresses ; elle profita de cette circonstance pour s'accuser de sa négligence de la veille et lui demanda si elle avait réellement omis de réciter ses complies. La Vierge lui répondit : « Quand tu ne peux te prouver à toi-même que tu as satisfait à ton office, sache que mon Fils veut que tu agisses comme si tu étais certaine de ne l'avoir pas récité. »

LI

De la fidélité de la bienheureuse Vierge Marie
envers son Fils.

Une autre fois comme elle s'accusait devant Notre-Seigneur de n'avoir jamais eu pour sa divine Mère, l'amour qu'elle aurait dû, il lui dit : « Pour réparer ta négligence, félicite ma mère de la fidélité avec laquelle elle m'a servi durant toute sa vie, préférant en toute circonstance ma volonté à la sienne. En second lieu, loue-la de la fidélité avec laquelle elle m'a servi dans tous mes besoins et s'est unie à toutes mes

souffrances. Enfin loue-la de la fidélité avec laquelle elle s'applique encore maintenant à gagner les pécheurs en les convertissant et les âmes des défunts en les affranchissant des peines qu'ils ont encourues ; chaque jour, en effet, grâce à son intercession puissante, les pécheurs sont convertis, et les âmes, condamnées à de longs châtiments par les arrêts de la justice suprême, sentent les effets de sa compassion et sont délivrées des peines du purgatoire. »

LII

Comment on doit saluer la sainte Vierge
avec toutes les créatures.

Un jour, pendant la messe : *Salve, sancta parens*, comme elle voulait saluer la bienheureuse Vierge Marie, le Seigneur lui dit : « Salue ma mère avec toutes les créatures. » Comme elle se demandait de quelle façon elle pourrait le faire, elle vit les séraphins arriver du midi avec des torches allumées. Elle comprit alors, grâce à une ins-

piration particulière, que ces esprits célestes venaient en même temps pour remplir leur ministère et pour secourir sa faiblesse, et elle s'associa à eux pour louer la bienheureuse Vierge de l'amour souverain qu'elle eut toujours pour Dieu, amour dont l'intensité fut si grande à l'heure de la passion de son divin Fils qu'il éteignit en elle tout sentiment purement humain : car tandis que la création entière pleurait la mort de l'Homme-Dieu, seule avec la divinité elle consentit à la mort de Jésus et se réjouit des grâces dont cette mort devait être la source pour tous les hommes. Apercevant ensuite les chérubins avec des miroirs, elle comprit qu'elle devait saluer avec eux la très-sainte Vierge dans les lumières suréminentes et privilégiées dont elle jouit sur la terre et qui lui permettent de pénétrer maintenant plus intimement que les autres créatures l'abîme insondable de la divinité. Les Trônes vinrent ensuite avec un trône d'ivoire, symbole du calme profond et parfait dont Dieu la remplit et qui fit qu'au

milieu des épreuves les plus cruelles que l'on puisse imaginer, dans la fuite en Egypte ou à son retour de l'exil, elle resta toujours calme et assurée en Dieu. Les Dominations avaient une couronne d'une beauté merveilleuse et sur laquelle on voyait des têtes humaines d'une blancheur extraordinaire, ce qui voulait dire que ce fut Marie qui apporta le salut au genre humain. Les Principautés avaient à la main des sceptres garnis de fleurs; et il lui fut dit qu'elle devait s'unir à eux et glorifier Marie d'avoir toujours conservé sans souillure l'image de la divinité. Les Puissances avaient des glaives, parce que Dieu lui a donné une puissance souveraine au ciel et sur la terre et qui s'exerce sur la création tout entière, spécialement sur les démons qui tremblent en sa présence et ne peuvent même pas entendre prononcer son nom. Les Vertus tenaient à la main des coupes d'or dans lesquelles la divinité se donnait elle-même : ce qui lui fit comprendre que c'est par la pratique de la vertu que l'homme permet en

quelque sorte à Dieu de se répandre dans son âme et d'opérer en lui par sa grâce. Elle devait s'unir à ces esprits glorieux pour louer la sainte Vierge, pleine de grâce et de vertus. Les Archanges tenaient à la main un voile magnifique dont ils couvrirent en même temps le Seigneur et la Vierge, pour marquer les communications admirables de Dieu et de Marie pendant toute sa vie mortelle. Les Anges vinrent se ranger auprès de leur roi, prêts à exécuter ses ordres, elle comprit par là qu'elle devait se joindre à eux pour bénir la mère de Dieu et la louer de tous les services qu'elle lui a rendus sur la terre, comme la plus fidèle et la plus dévouée de toutes les servantes. Vinrent ensuite les patriarches et les prophètes avec de beaux écrins d'or encore fermés, symbole expressif de leurs prophéties profondes et mystérieuses qui ont eu leur accomplissement dans la Vierge et le Sauveur et dont le Saint-Esprit nous a donné l'intelligence. Les apôtres avaient pour attribut des livres magnifiquement

reliés, symbole des enseignements célestes qu'ils ont répandus dans le monde entier ; mais ils reconnaissaient que la sainte Vierge avait fait plus encore par ses exemples et le spectacle de ses vertus. Les martyrs montrèrent avec bonheur le bouclier d'or qui ornait leur main droite et les roses qu'ils avaient dans la gauche, indiquant par là les combats généreux dans lesquels ils ont versé leur sang au nom et pour la plus grande gloire du Sauveur ; mais la sainte Vierge les a tous surpassés par son courage, par sa patience à toute épreuve. Les confesseurs présentèrent des encensoirs et des coupes remplies d'une délicieuse odeur, symbole de la prière et de la dévotion ; mais leurs mérites n'étaient que de faibles reflets de ceux de la très-sainte Vierge. Les vierges tenaient à la main des lis d'or en l'honneur de Marie, pour reconnaître que c'est elle qui a cultivé la première la fleur jusqu'alors inconnue de la virginité. Enfin tous les autres saints, le ciel lui-même, la terre, la création tout

entière s'inclinèrent devant cette âme privilégiée et lui offrirent leurs services pour saluer avec elle l'aimable Mère de Dieu, à jamais digne de tous nos hommages.

LIII

De la salutation de la bienheureuse Marie.

Un jour qu'elle faisait un retour sur le passé, il lui sembla qu'elle n'avait jamais eu envers Notre Dame la dévotion qu'elle devait avoir. Aussitôt elle vit Notre-Seigneur assis sur un trône élevé avec sa mère, l'auguste Reine, à laquelle il parla ainsi : « Levez-vous, ma bien-aimée, et faites-lui place. » A ces paroles, l'âme effrayée se demanda si elle n'était pas victime d'une illusion. Le Seigneur la rassura, et lui dit qu'elle n'était pas trompée et qu'elle ne l'avait jamais été dans des circonstances de ce genre. Alors la très-sainte Vierge, la levant dans ses bras, l'associa aux embrassements qu'elle recevait de son

bien-aimé. Notre-Seigneur , l'accueillant avec une bonté infinie, appuya le visage de son humble servante contre sa poitrine et lui dit : « C'est ici que tu pourras puiser tout ce que tu veux rendre d'hommages à ma mère ; » en même temps elle sentit ces salutations auxquelles elle n'avait jamais songé, se répandre en son âme comme une liqueur délicieuse : « Salut, Vierge incomparable, pour l'écoulement qui s'est fait éternellement du cœur de la très-sainte Trinité en votre âme par votre heureuse prédestination : salut, Vierge très-sainte, pour l'écoulement délicieux qui s'est fait du cœur de la bienheureuse Trinité en vous par votre vie admirable ; salut, Vierge très-aimante, pour l'écoulement délicieux qui s'est fait de la très-sainte Trinité en vous par la passion et la mort de votre Fils unique ; salut enfin, Vierge très-digne, pour l'écoulement délicieux qui s'est fait de la bienheureuse Trinité en vous par votre gloire et le bonheur dont vous jouissez maintenant et dont vous devez jouir à

jamais au-dessus de toutes les créatures ; car vous avez été choisie avec une prédilection toute particulière de Dieu avant l'origine des choses. »

LIV

La sainte Vierge l'engage à réciter chaque jour trois *Ave Maria*.

Comme elle conjurait la très-sainte Vierge de vouloir l'assister à l'heure de sa mort, elle lui dit : « Je le veux bien, mais à condition que tu diras chaque jour trois *Ave Maria* en mon honneur. En récitant le premier, tu rediras à Dieu le Père comment, dans la magnificence de sa puissance absolue, il a placé mon âme à côté de lui sur un trône glorieux, et m'a donné le premier rang après lui sur la terre et dans le ciel ; en même temps, demande-lui de permettre que je sois auprès de toi à l'heure de ta mort pour te fortifier et pour éloigner de toi toutes les puissances ennemies. Quand tu réciteras le second, loue

mon divin Fils de ce qu'il lui a plu, dans les profondeurs insondables de sa providence, de me donner sans mesure la sagesse et l'intelligence, de me faire pénétrer beaucoup plus avant que tous les saints dans le mystère de l'adorable Trinité, enfin de faire de moi, par l'infusion de sa lumière, un soleil puissant dont les rayons éclairent et le ciel et la terre, et demande-lui qu'à l'heure de la mort se répandent dans ton âme d'abondantes lumières, pour que ta foi ne soit pas la victime de l'ignorance et de l'erreur. Enfin, en récitant le troisième, demande au Saint-Esprit que de même qu'il a pleinement répandu en moi la suavité de son amour, qu'il m'a ainsi remplie de bonté et de douceur et qu'il a fait de moi la plus parfaite image de la bonté de Dieu lui-même, il permette que je sois auprès de toi à l'heure de ta mort, répandant dans ton âme la suavité du divin amour, qui te donne la force de trouver des délices dans les souffrances et jusque dans les amertumes de la mort. Ainsi soit-il. »

LIVRE DEUXIÈME.

I

Comment Dieu invite l'âme à venir à lui.

Un samedi que l'on faisait mémoire de la Vierge Mère de Dieu, l'humble servante du Sauveur désirait la louer, mais elle ne savait ce qu'elle avait à faire pour cela. Alors se prosternant selon sa coutume aux pieds du divin Maître, elle le vit avec une pierre de saphir sur le pied droit et un grenat sur le gauche. Comme elle ne pouvait comprendre le sens de ces symboles, Notre-Seigneur lui dit : « Les hommes supposent que le saphir a la vertu de chasser les humeurs morbides et le grenat celle de porter la joie dans le cœur de l'homme, ainsi mes plaies rejettent de l'âme le poison

qui la ronge, la purifient de toutes ses souillures et font rentrer la joie dans l'âme du pécheur converti. » Alors, étant ravie dans les cieux, elle vit le roi de gloire et à sa droite la puissante reine du ciel ; pour elle, assise à sa gauche et appuyée sur son sein, elle écoutait avec l'oreille du cœur les pulsations incessantes de son cœur, et chacune de ces pulsations, s'adressant au cœur de l'homme, lui disait : « Viens te repentir, viens te réconcilier, viens recevoir la consolation, viens pour que je te bénisse, viens, ma bien-aimée, pour recevoir tout ce que l'ami peut donner à son ami, viens, ma sœur, pour posséder l'héritage céleste que je t'ai acquis au prix de mon sang, viens, mon épouse, viens jouir de ma divinité même. »

La Vierge Marie avait une robe jaune, brodée de roses rouges et dorées. Le jaune figurait l'humilité qui l'a toujours portée à s'abaisser devant toutes les créatures, le rouge la patience et la constance de celle qui a toujours été admirablement douce,

et l'or sa charité, car elle a toujours fait chacune de ses œuvres dans l'amour de Dieu. Sa robe de dessous était verte et brodée de roses d'or, pour marquer l'abondance des vertus et des bonnes œuvres. Sa tunique était faite d'un or pur et très-brillant. L'or figurait l'amour; de même que la tunique touche immédiatement au corps, ainsi la charité est le bien qui unit l'homme à Dieu. L'âme fidèle salua la bienheureuse Vierge par le cœur de son Fils bien-aimé et lui offrit en lui des louanges infiniment supérieures à celles que l'homme pourrait imaginer. Puis elle demanda au Seigneur de faire que lui seul fût loué dans ses chants et qu'elle ne cherchât jamais autre chose que sa plus grande gloire. Le Seigneur lui dit alors : « Pourquoi t'inclines-tu quand l'antienne a été imposée sinon pour recevoir avec reconnaissance la grâce que Dieu répand dans l'âme? » Et elle vit une trompette qui, sortant du cœur de Notre-Seigneur, arrivait à son cœur et retournait ensuite à son point de

départ ; c'était une figure des louanges adressées à Dieu. La trompette avait plusieurs nœuds d'or ; symbole des bienheureux qui louent le Seigneur et le glorifient au ciel dans tous les siècles des siècles.

II

De la vigne du Seigneur qui est l'Eglise. — Prières indiquées par Notre-Seigneur.

Un dimanche, entendant chanter l'antienne : *Asperges me, Domine*, elle dit : « Seigneur, comment allez-vous maintenant me laver et me purifier ? » Et le Seigneur, avec un amour infini, se présenta à elle et lui dit : « Je vais te laver dans l'amour de mon divin cœur. » Il lui ouvrit alors la porte de son cœur infiniment aimable, le trésor de la divinité, qui lui sembla être une vigne, et elle vit un fleuve d'eau vive allant de l'orient à l'occident et sur les bords du fleuve douze arbres chargés de fruits magnifiques ; c'étaient les vertus que saint Paul énumère dans l'une

de ses épîtres et qui sont la charité, la joie, la paix, la patience, la longanimité, la bonté, la cordialité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance et la chasteté. Ce fleuve s'appelait le fleuve de la charité; l'âme y descendit et y fut purifiée de toutes ses fautes. Il y avait dans ce fleuve un grand nombre de poissons aux écailles dorées; ils figuraient les âmes aimantes qui, détachées de tous les plaisirs de la terre, se plongent dans la source même de tous les biens, c'est-à-dire dans le Sauveur. Des plants de la vigne, les uns étaient droits et les autres abaissés vers la terre. Les plants parfaitement droits sont ceux qui ont méprisé le monde avec ses vaines jouissances et qui tiennent leur esprit élevé vers les choses célestes, et les plants inclinés vers la terre représentent les malheureux qui restent couchés dans la poussière de leurs pensées. Le Seigneur travaillait à la vigne sous les habits d'un jardinier. La pieuse fille lui ayant demandé quel était l'instrument qu'il employait, il lui apprit

que c'était la crainte de ses jugements. Une partie de la terre était dure et l'autre était molle. La terre dure était la figure des pécheurs endurcis dans le péché et que ni les avis ni la correction ne sauraient amender. La terre molle représentait au contraire les cœurs attendris par les larmes et un vrai repentir de leurs péchés. Il lui dit alors : « Cette vigne que tu vois, est l'Eglise catholique dans laquelle j'ai travaillé durant trente-trois ans à la sueur de mon front ; tu dois aussi y travailler avec moi. » — « Comment, Seigneur, lui dit-elle ? » — « En l'arrosant. » Alors l'âme, étant allée sur les bords du fleuve, y remplit d'eau une grande urne qu'elle emporta sur ses épaules ; mais comme elle était très-lourde, le Sauveur lui vint en aide, et son fardeau fut aussitôt allégé. Notre-Seigneur lui dit alors : « C'est ainsi que quand j'accorde ma grâce à l'homme, tout ce qu'il fait ou ce qu'il souffre lui paraît doux et léger ; mais quand elle lui est soustraite, tout lui est extrêmement pénible. » Autour des

plants de vigne, elle aperçut un grand nombre d'anges qui semblaient former un mur ; car ils sont toujours autour de nous et au milieu de nous, combattant pour la sainte Eglise.

Ensuite le Maître des maîtres lui apprit le psaume *Miserere*, dont les vingt versets doivent être partagés en quatre subdivisions de cinq chacun, avec l'antienne : *Bienheureuse et glorieuse Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié, ayez pitié, ayez pitié de nous*, et le verset *Miserere*. On doit dire les cinq premiers versets pour tous les pécheurs endurcis qui refusent de se convertir afin que, grâce aux mérites de sa mort glorieuse, Dieu daigne les rappeler à lui par une vraie pénitence. Les cinq suivants doivent être consacrés aux pénitents, afin qu'ils obtiennent le pardon désiré et ne retombent plus dans leurs égarements. Il faut dire les cinq qui viennent ensuite à l'intention des justes, afin qu'ils persévèrent dans la justice qu'ils pratiquent déjà, et les cinq derniers à l'intention des âmes

saintes, assurées de boire bientôt dans le ciel à la fontaine d'eau vive et de régner éternellement avec le Sauveur, afin qu'elles obtiennent bientôt la grâce de s'asseoir à la table du festin. Au moment de l'élévation de l'hostie, le Sauveur lui dit : « Je vais me donner à toi avec tout le bien qui est en moi, afin qu'il te soit loisible de faire de moi tout ce qu'il te plaira. » Elle refusa cette faveur, préférant en toute chose sa volonté. Le Sauveur lui dit alors : « Qu'il soit en ton pouvoir de faire ce que tu veux. » Mais elle, connaissant la volonté de Dieu, lui dit : « Je ne désire pas mon propre avantage, je ne désire rien, je ne veux rien, sinon que vous soyez aujourd'hui loué par vous et en vous aussi parfaitement que vous pouvez l'être. » En même temps, elle vit sortir du cœur de Dieu une lyre avec un grand nombre de cordes. La lyre était le Seigneur Jésus, et les cordes ses élus qui forment un seul tout en Dieu par l'amour. Alors le plus délicieux de tous les musiciens, le Sauveur lui-même,

toucha la lyre, et tous les anges se joignirent à lui en chantant : « Louons le Roi des rois, le Dieu en trois personnes, parce qu'il a fait de vous son épouse et sa fille. » Puis tous les saints entonnèrent un harmonieux cantique et chantèrent en Dieu même : « Grâces soient rendues à Dieu le Père pour les suaves concerts dont il nous a favorisés dans sa grâce. »

III

Comment Notre-Seigneur s'approcha de l'âme.

Une nuit que, s'étant éveillée, elle saluait le divin Maître du fond du cœur, elle le vit descendre du magnifique palais du ciel, et il lui dit : « L'oiseau se sent moins ardemment attiré vers l'herbe de la prairie pour s'y rafraîchir de ses fleurs que moi vers ton âme quand elle se porte elle-même vers moi. » De même qu'il lui arrivait souvent d'être ravie dans l'amour de Dieu, ainsi, quand elle avait moins de dévotion,

elle sentait que le cœur de Dieu, comme des flots d'or embrasé, s'unissait à son propre cœur et que bientôt elle retrouvait la dévotion qu'elle avait perdue. Un samedi soir, elle vit le divin fiancé de l'Eglise, le Seigneur Jésus descendre du ciel, étendre les bras vers elle et l'attirer à lui, de façon qu'elle s'abîma tout entière en Dieu et qu'on fut obligé de l'emporter de l'église sans connaissance. Son esprit s'était intimement uni au Dieu qu'elle aimait de tout son cœur et préférait à tout, et elle fut remplie de consolations ineffables, qui l'occupèrent une semaine entière. Comme elle voulait lire la leçon au chœur et qu'elle s'inclinait vers le pupitre, elle vit le plus beau des enfants des hommes, l'enfant Jésus, qui l'attirait à lui, de façon qu'elle ne se leva qu'avec une peine extrême et qu'il lui fut très-difficile de faire la lecture. Comme il arrivait souvent pendant les matines qu'elle était toute remplie de Dieu et qu'elle éprouvait des délices inexprimables, à ce point qu'il lui semblait qu'elle

avait perdu ses forces et qu'il lui était impossible de faire la lecture, le Seigneur lui dit : « Fais la lecture, je t'assisterai. » Elle commença la lecture avec courage et put aller jusqu'au bout.

IV

Comment Notre-Seigneur l'éveilla un matin.

Une autre fois, comme elle allait coucher après les matines conformément à la règle, elle vit Notre-Seigneur assis sur un trône élevé, ayant sous les pieds un escabeau, et elle entendit qu'il lui adressa ces paroles : « Baisse-toi vers mes pieds. » Elle lui obéit immédiatement, et elle se baissa de telle sorte qu'elle approcha son oreille de la plaie du pied du divin Maître. Il lui sembla que cette plaie palpitait et vibrerait. Le divin Sauveur lui dit : « Apprends par là que l'amour qui embrasait mon cœur m'a toujours excité à aller d'un travail à l'autre, d'une ville à l'autre, d'une

prédication à l'autre et qu'il ne m'a pas laissé de repos jusqu'à ce que j'eusse accompli tout ce qui était nécessaire pour ton salut. » Une autre fois, le Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant de cinq ans. Elle lui dit : « Seigneur, pourquoi vous montrez-vous à moi si jeune ! » L'enfant lui répondit : « Tu as maintenant cinquante ans, et moi j'en ai cinq. Ma première année servira pour les dix premières années de ta vie ; la seconde année pour la seconde dizaine, et ainsi de suite. Ainsi tous tes péchés seront effacés, toutes tes années seront sanctifiées, et ma vie donnera à la tienne la perfection qui lui manque. » L'enfant, debout auprès d'elle, regardait ses mains. Comme elle s'en étonnait, il lui dit : « De même que l'homme, l'enfant de la terre, regarde souvent ses mains, aussi depuis mon enfance jusqu'au jour de ma passion, j'ai toujours considéré ma mort dans mon cœur, et j'ai connu à l'avance tout ce qui devait m'arriver. » Elle en conclut qu'il est bon

pour l'homme de penser souvent à l'avenir et à la mort.

V

Comment elle vit Notre-Seigneur habillé
en diacre.

Elle vit un jour Notre-Seigneur debout auprès de l'autel, avec la dalmatique ; sur sa poitrine brillait une croix dont les rayons se reflétaient au loin. Elle lui demanda pourquoi il lui apparaissait ainsi, et elle en reçut cette réponse : « De même que le diacre assiste à l'autel, ainsi je fais tout avec le prêtre et dans le prêtre que le diacre assiste. » Elle désira encore savoir ce que signifiait la croix qu'il portait sur la poitrine ; il lui répondit : « La partie supérieure de la croix désigne mon amour que l'homme doit préférer à toute autre chose ; la partie inférieure l'humilité par laquelle l'homme se soumet à toute créature pour l'amour de moi ; le bras droit marque qu'on ne doit pas dans la prospé-

rité perdre la crainte de Dieu ; le gauche que l'on doit souffrir patiemment pour moi toute espèce de contrariétés. Celui qui porte sa croix par une méditation de tous les instants en sera récompensé au moment de la mort, et son âme ne quittera son corps que pour trouver un asile dans mon cœur. »

VI

De la verge de Notre-Seigneur.

Un jour elle vit Notre-Seigneur tenant à la main une verge d'or menaçante ; aussitôt elle se jeta à terre et baisa la verge divine, ce qui voulait dire que l'homme doit recevoir avec reconnaissance tout ce que Dieu lui envoie, l'adversité aussi bien que la prospérité. Alors le Seigneur, l'ayant relevée, la revêtit d'une tunique rouge, toute percée de trous, et lui dit : « Tel était mon corps dans ma passion, de la plante des pieds à la tête il n'y avait pas un seul en-

droit qui fût sain. » Ce symbole était destiné à annoncer à la pieuse fille que l'épreuve ne devait pas tarder à fondre sur elle. Elle vit aussi Notre-Seigneur tenant derrière elle une coupe d'or, ce qui signifiait que l'âme ne peut encore ni voir, ni goûter les douceurs que Dieu lui prépare, mais qu'elles sont cachées en celui duquel procèdent toutes sortes de biens.

VII

Comment la servante du Seigneur mérita d'être consolée dans la tentation.

Le démon envoya à la fidèle servante du Seigneur diverses tentations comme il a coutume d'en susciter contre ceux qui veulent se donner à Dieu. Il arriva donc que, un jour où Dieu lui avait donné sa grâce, avait fait de grandes choses en son âme et qu'elle se tenait en sa présence, que le tentateur, dirigeant contre elle toutes ses attaques, lui mit dans l'esprit cette pensée que ces dons ne venaient pas de Dieu.

Comme elle en était extrêmement contristée, elle se jeta aux pieds du divin Maître, et, s'accusant de l'incrédulité de son cœur, elle lui dit : « Seigneur, je vous offre ces dons pour votre éternelle louange, je vous conjure de me les enlever si ce n'est pas de vous qu'ils proviennent; je veux ne goûter aucune joie, aucune consolation, si ce n'est en vous. » Le Seigneur l'appela par son nom et lui dit : « Mon amour, ne crains rien. Je te jure par la vérité de mon être divin que cette crainte et cette tristesse ne te nuiront aucunement, mais qu'elles contribueront à te sanctifier davantage et te prépareront à recevoir ma grâce. Si ces choses ne contenaient pas ton allégresse, ton cœur se briserait dans l'excès de tes consolations. Ne t'étonne pas que ces pensées te poursuivent même quand tu es en ma présence; car moi aussi j'ai été tenté par le démon quand j'ai commencé l'œuvre de la rédemption du genre humain. » Une autre fois qu'elle était extraordinairement affligée, elle s'a-

dressa au Seigneur, comme au plus fidèle de tous les défenseurs. Au même instant, il lui apparut et la conduisit à l'autel. Elle reconnut par là que le Seigneur voulait lui servir d'avocat auprès de son Père pour tous les manquements de ses bonnes œuvres. Il lui donna aussi un bâton pour lui servir de soutien, mais ce bâton n'avait pas de poignée par où on pût le tenir. Ce bâton figurait l'humanité du Sauveur. Comme elle s'étonnait de ce qu'il n'eût pas de poignée, le Seigneur lui répondit : « Je le tiendrai moi-même de façon qu'il puisse te servir de soutien. Désormais, quand je te donnerai la consolation au milieu de la tristesse, sache que tu es dans ma main. Quand, au contraire, tu n'éprouves aucune consolation, sache que j'ai retiré ma main, et attache-toi étroitement à mon cœur. »

VIII

De l'ardent désir qu'elle avait de recevoir Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour.

Un jour qu'elle voulait se confesser et qu'elle n'avait pas de prêtre à qui elle pût le faire, elle se laissa aller à une grande tristesse parce qu'elle n'osait pas se présenter à la sainte table sans s'être confessée. Elle se mit donc, dans la prière, à gémir amèrement devant Dieu de ses négligences et de ses péchés. Dieu lui donna l'assurance que tous ses péchés étaient remis ; elle le remercia et lui dit : « Dieu infiniment bon, que dois-je penser des péchés que j'ai commis ? » Il lui répondit : « Quand un roi puissant descend dans une maison, on se hâte de la mettre en ordre afin qu'il n'y reste rien qui puisse blesser ses yeux, et si sa visite est trop subite pour qu'on puisse enlever toutes les impuretés, du moins on les met en un coin pour les jeter après. Si tu as une volonté pleine et

un vrai désir de confesser tes péchés et que tu ne peux le faire, ils sont tellement effacés devant moi que je n'y pense plus, bien que tu doives les confesser par la suite. La volonté, le désir, le soin que tu as d'éviter le péché, c'est comme un lien étroit qui t'attache à moi et établit entre nous un commerce intime. » Cependant, comme elle hésitait encore et que, pour plusieurs motifs, elle s'estimait indigne de s'approcher du banquet du roi des anges, qu'elle se demandait si elle pouvait, sans s'être confessée, recevoir un si grand don et qu'ensuite elle s'abandonnait encore à l'espérance et à la consolation, le Seigneur lui dit : « Fais attention que toutes les bonnes aspirations d'une âme vers moi lui sont données par moi, de même que j'ai inspiré l'Ecriture et toutes les explications que les saints en ont données ou doivent en donner jusqu'à la fin des siècles. » Elle reconnut alors que ce désir de la sainte communion lui était donné par le Saint-Esprit, et son cœur fut tellement fortifié

par cette consolation qu'elle avait reçue qu'il lui semblait qu'elle n'en perdrait jamais l'impression. Comme elle se sentait toute changée, elle entendit les chœurs des anges répéter ce cri d'allégresse : « Le cœur de la pieuse fille a reçu une force nouvelle. » Quand elle eut participé au banquet du Sauveur, elle entendit qu'il lui adressa ces paroles : « Veux-tu voir que je suis réellement dans ton âme ? » Quoiqu'elle s'estimât indigne de cette faveur extraordinaire, elle ne voulait rien que la volonté de Dieu. Elle vit donc sortir de tous ses membres une lumière extraordinaire, plus brillante que celle du soleil, et elle reconnut en cela un effet de la grâce divine en son âme et la preuve la plus certaine de la bonté de Dieu envers elle.

IX

Comment l'amour supplée à toutes ses négligences.

Une autre fois, comme elle considérait dans l'amertume de son cœur comment elle avait mal employé le temps que Dieu lui avait accordé et qu'elle recevait la grâce divine sans en témoigner de reconnaissance et sans la faire fructifier, l'amour lui dit : « Ne te trouble pas, je suppléerai à toutes tes fautes, et j'effacerai toutes tes négligences. » Comme cette promesse lui semblait excessive, elle n'en était pas consolée ; au contraire, elle était triste d'avoir perdu un si grand bien, de n'avoir pas aimé de tout son cœur l'amour qui avait été si libéral envers elle, d'avoir été si infidèle à l'égard de celui qui est la fidélité même. Le Seigneur lui dit alors : « Veux-tu être parfaitement fidèle ? Aime mieux voir tes négligences réparées par mon amour plutôt que par toi-même, supposé que tu le

puisses, afin qu'il lui en revienne d'autant plus d'honneur et de gloire. »

X

Comment Dieu lui donna l'amour pour mère.

Une fois l'amour vint se placer auprès d'elle, ayant le soleil pour vêtement. Ils s'envolèrent ensemble, l'amour et l'âme, et se présentèrent devant Notre-Seigneur sous la forme de vierges d'une rare beauté.

- Cependant l'âme voulait aller plus loin encore ; car, malgré la faveur qui lui avait été accordée, elle n'était pas encore satisfaite : alors, la prenant avec lui, il la transporta devant le Sauveur lui-même. L'humble fille, s'étant penchée vers la plaie du cœur adorable de son Seigneur et de son bien-aimé, y puisa une liqueur mystérieuse pleine de douceur et de suavité ; aussitôt son amertume se changea en douceur et sa crainte en sécurité. Elle trouva encore dans le cœur du Sauveur un fruit

exquis, qu'elle prit et qu'elle porta à la bouche ; ce fruit désignait les louanges éternelles qui découlent du cœur de Dieu ; car les louanges qu'on lui offre proviennent toutes de celui qui est le principe et la fin de tout bien. Elle en reçut aussi un autre fruit, qui est l'action de grâces ; car l'homme ne peut rien par lui-même et si Dieu ne le prévient. Le Seigneur ajouta : « Je désire encore recevoir de toi un autre fruit, il faut que tu répandes en moi seul toutes les délices de ton cœur. » Elle lui dit : « O mon unique et mon bien-aimé, comment cela est-il possible ? » Il lui répondit : « Ma charité y pourvoira. » Alors, dans un mouvement rapide de gratitude, elle ne put prononcer que ces mots : « O charité, charité de mon Dieu ! » Et le Seigneur : « Tu n'auras plus désormais d'autre mère, la charité sera ta mère. De même que l'enfant suce les mamelles de sa mère, ainsi tu recevras d'elle les consolations intérieures, une sainteté ineffable, elle te nourrira, elle te donnera les vêtements dont tu as

besoin, et viendra à ton aide dans toutes nécessités, comme si tu étais son unique enfant. »

XI

Comment elle devint une seule chose
avec son bien-aimé.

Un jour que, dans une oraison fervente, elle soupirait après le bien-aimé de son âme, la vertu divine agit tellement sur elle qu'il lui sembla qu'elle était assise sur un trône, à côté de Dieu lui-même. Alors Notre-Seigneur, faisant pénétrer l'âme dans son cœur par un doux embrassement, la remplit si abondamment de sa grâce qu'elle vit sortir de chacun de ses membres des ruisseaux qui se répandirent dans tous les saints, et ceux-ci, remplis d'une joie ineffable, tenaient leurs cœurs dans leurs mains sous la forme de lampes brillantes, remplies des dons que Dieu avait accordés à cette âme et ils lui témoignèrent vivement

leur reconnaissance de tout ce qu'il lui avait plu de faire pour elle. Elle vit en même temps dans le cœur de Dieu une vierge d'une rare beauté, ayant à la main un anneau avec un diamant dont elle se servait pour toucher sans relâche le cœur de Dieu. L'âme lui demandant pourquoi elle touchait toujours de son anneau le cœur de Dieu, elle lui répondit : « Je suis la divine charité, et cette pierre représente le péché d'Adam. Le diamant, dit-on, ne peut être taillé qu'après qu'on l'a trempé dans le sang ; ainsi le péché d'Adam ne pouvait être lavé que dans le sang d'un Dieu fait homme. Aussitôt après la désobéissance du premier homme, je me suis entremise, je me suis chargée de toute la faute, et toujours occupée à toucher le cœur de Dieu et à l'exciter à la miséricorde, je ne lui ai pas laissé un seul instant de repos jusqu'au moment où j'ai fait descendre le Fils de Dieu du cœur du Père dans le sein de la Vierge Mère. J'ai couché dans sa crèche le divin Enfant, je l'ai conduit en

Egypte, je l'ai porté à tout ce qu'il a fait et souffert pour l'homme, jusqu'à ce qu'enfin, l'attachant au gibet de la croix, j'ai apaisé la colère de son Père et rapproché l'homme de la divinité par une alliance indissoluble. » Elle lui demanda ensuite ce qui avait été le plus pénible au Sauveur dans les tourments auxquels il s'est exposé pour nous. La charité lui répondit : « Jamais il n'a souffert autant que quand on l'étendit sur la croix en le déchirant de telle sorte que l'on pouvait compter tous ses membres. Quiconque le remerciera de cette souffrance qu'il a endurée par amour lui sera aussi agréable que s'il avait répandu dans ses plaies un baume délicieux. Si on lui rend encore grâces de la soif qu'il a voulu souffrir sur la croix pour le salut des hommes, on recevra la même récompense que si l'on avait réellement étanché sa soif. Rends-lui grâce de la bonté qui l'a porté à se faire clouer à la croix, et il te témoignera la même reconnaissance que si tu l'avais détaché de la croix, et délivré de

tous ses tourments. » Puis elle ajouta :
« Entre maintenant dans la joie de ton Seigneur. » A ces mots, elle fut entièrement ravie en Dieu, et de même qu'une goutte d'eau se confond avec le vin auquel on la mêle, cette âme bienheureuse se perdit tellement en Dieu qu'elle ne forma plus pour ainsi dire qu'un seul esprit avec lui. Dieu l'encourageant lui dit alors : « Je mettrai en toi tout ce que la créature peut recevoir, je multiplierai mes dons en toi et je comblerai ta capacité. » La charité ajouta : « Repose-toi ici dans le cœur de ton bien-aimé, afin de n'être jamais agitée au milieu de la prospérité ; repose-toi ici dans le souvenir des bienfaits de Dieu ton bien-aimé, afin de n'être jamais agitée au milieu de l'adversité. »

XII

Comment Dieu mit dans l'âme les vertus saintes.

Un jour que l'on lisait le psaume : *Laudate Dominum de cœlis*¹, à ces mots : Que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur, elle lui demanda quelles étaient les eaux dont parlait le psalmiste. Il lui répondit : « Ce sont les larmes des saints, les larmes d'amour, de dévotion, de compassion ou de contrition. » Aussitôt elle vit un fleuve limpide figurant les larmes des saints; le fond était formé d'un or très-pur, et les grains de sable qui le couvraient étaient des perles et des pierres précieuses, c'est-à-dire les vertus et les bonnes œuvres auxquelles les saints se sont livrés sur la terre. Elle vit aussi dans le fleuve un grand nombre de poissons qui louaient Dieu et s'agitaient vivement; symbole expressif des désirs qui

(1) Ps. CXLVIII, 4.

s'élèvent de l'âme vers Dieu, des soupirs et des pleurs par lesquels l'âme attire à elle son Dieu. Car dans le ciel les saints en contemplant en Dieu leurs vertus et leurs bonnes œuvres y trouvent une nouvelle source d'allégresse et de jouissance, bien que chacun d'eux possède en lui-même sa gloire et son bonheur.

Ensuite elle s'accusa à Notre-Seigneur de n'avoir pas célébré avec la dévotion convenable la fête de ses fiançailles¹ et de n'avoir pas eu pour lui la fidélité parfaite que l'épouse doit à son unique et à son bien-aimé. Alors Notre-Seigneur la revêtit du manteau de ses vertus divines, mit sur sa tête un diadème d'or, et la reçut dans ses bras. Comme elle s'étonnait de ces témoignages de tendresse, Notre-Seigneur lui dit : « C'est qu'entre moi et toi il n'y a pas de région ténébreuse qui nous sépare. » Elle vit en même temps des milliers d'anges qui se tenaient avec un profond respect

(1) L'anniversaire du jour auquel elle avait fait profession.

devant le Christ leur roi. Et il dit à l'âme : « Je te les donne tous, afin qu'ils soient attachés à ton service. » Mais elle exprima le désir qu'ils fissent pour la gloire de lui seul tout ce qu'ils étaient disposés à faire pour elle. Aussitôt elle vit des trompettes qui, sortant du cœur des anges, se dirigeaient vers le cœur de Dieu même et formaient un concert tellement délicieux que nulle parole humaine ne saurait en donner une idée. Alors le cœur de Notre-Seigneur s'ouvrit, il l'appela, l'enferma dans son cœur et lui dit : « La partie supérieure de mon cœur sera pour toi la suavité du divin Esprit qui se répandra pour toujours dans ton âme. Elève les yeux vers elle avec un ardent désir, et ouvrant la bouche, attire en toi la douceur de la grâce divine, comme il est dit dans le psaume : *« J'ai ouvert la bouche et attiré l'esprit en moi »*⁽¹⁾. Dans la partie inférieure de mon cœur, tu trouveras le trésor de tout bien et la surabondance de ce que l'on peut désirer au ciel et

(1) Ps. cxviii, 13.

sur la terre. D'un côté tu trouveras la vraie lumière pour reconnaître et accomplir ma volonté en toute chose, et de l'autre le paradis des richesses éternelles; là tu seras toujours assis avec moi à la table du festin. »

Elle vit en même temps une table dressée et couverte d'une nappe parfaitement blanche; la table figurant l'abondance, et la nappe la piété. Notre-Seigneur était assis à la table; et l'âme lui servait avec bonheur différents mets, c'est-à-dire lui présenta ses propres dons; chaque fois qu'elle rendait grâces à Dieu de l'abondance de ses dons et de chacun de ses bienfaits en particulier, elle lui offrait par là un mets délicieux. Elle dit au Seigneur; « Qu'est-ce que je vous offre quand je prie pour mes ennemis? » Il lui répondit: « Tu m'offres un vin délicieux qui porte la joie dans mon cœur. » — « Et quand je prie pour les pécheurs? » — « Tu m'offres un vin plus généreux encore, un vin infiniment plus délicieux que le miel le plus doux quand tu me pries pour mes ennemis pour ceux

qui sont en état de damnation, afin qu'ils se convertissent. » Elle lui dit encore : « Qu'est-ce que je vous offre quand j'intercède en faveur des âmes du purgatoire ? » Il lui répondit : « Tu m'offres encore un vin qui porte la joie dans mon cœur, quand tu t'intéresses à ces saintes âmes, que j'aime tant, afin qu'elles obtiennent plus promptement leur délivrance. » Elle ajouta : « O mon bien-aimé, combien je désire maintenant vous offrir mon cœur ! » Il le reçut dans ses mains et savoura le parfum qui s'en exhalait, comme celui d'une rose délicieuse. Etonnée de ce qu'elle voyait, elle lui dit : « Quel parfum pouvez-vous trouver dans un pauvre cœur qui n'a rien de bon ? » Il lui répondit : « Quand je suis dans ton cœur, c'est le parfum de ma divinité qui s'exhale de toi. » Puis il ajouta : « D'un côté de mon cœur tu trouveras une longue vie, la paix éternelle et un bonheur qui ne doit pas avoir de terme ; et de l'autre l'éternelle sécurité, grâce à laquelle tu triompheras de tous tes enne-

mis, et personne ne pourra plus prévaloir sur toi. »

XIII

Comment Notre-Seigneur lui donna son divin cœur à titre de gage.

Un vendredi saint que les prêtres enterraient la croix suivant la coutume¹, la pieuse fille dit à Notre-Seigneur : « O l'unique bien-aimé de mon âme, je voudrais que mon âme fût de l'ivoire, afin de pouvoir vous ensevelir convenablement en moi ! » Le Seigneur lui répondit : « Je t'ensevelirai en moi. Au-dessus de toi, je serai ton espérance et ta joie, j'établirai en toi une vie digne de moi, et je règnerai sur ton âme. Derrière toi, je serai le désir de t'animer au bien. Devant toi je serai l'amour qui charme ton âme et la comble d'allégresse. A ta droite je serai la louange qui donne la perfection à toutes tes œuvres ;

(1) Voir, sur cet usage, liv. I, ch. xx.

à ta gauche je serai un soutien qui te relèvera au milieu de la tribulation, enfin sous toi je serai le ferme appui de ton âme. » Le mercredi de la semaine de Pâques, comme on chantait l'Introït *Venite benedicti*, elle fut remplie d'une joie ineffable et extraordinaire et dit à Notre-Seigneur : « Ah ! si j'étais l'une de ces âmes favorisées auxquelles vous adressez cette parole consolante ! » Le Seigneur lui répondit : « Tu peux en avoir l'espérance : je te donnerai mon cœur comme un gage que tu conserveras toujours en toi ; le jour où je remplirai ton attente, tu me le rendras en témoignage. Je te donne encore mon cœur comme un asile, afin qu'au jour de ta mort, tu n'aies pas d'autre voie que celle de mon cœur, où tu pourras goûter un éternel repos. Ce don est l'un des premiers dons de Dieu. » Elle commença dès lors à ressentir une ardente dévotion envers le sacré cœur de Jésus ; chaque fois que le Sauveur lui apparaissait, elle recevait une faveur particulière de son cœur, comme

on peut le voir en plusieurs endroits de ce livre. Elle disait parfois : « Si on avait consigné par écrit toutes les faveurs que j'ai reçues du divin cœur de Jésus , le recueil serait plus volumineux que notre livre de chœur. »

XIV

Comment le Sauveur se chargea de louer pour elle Dieu le Père.

Un jour où elle rendait grâces à Dieu après avoir reçu dans le sacrement le corps et le sang du Sauveur, et qu'elle priait le Fils de Dieu, le tendre fiancé de son âme, de rendre ses devoirs à Dieu le Père pour le bien inappréciable qu'elle en avait reçu, elle le vit aussitôt debout auprès du Père céleste et elle comprit que Jésus rendait aussi au Père de dignes actions de grâces : « L'Eglise vous loue au plus haut des cieux, et l'homme, le mortel, avec toutes les créatures. » A ces mots : Vous tous,

elle comprit que le Seigneur présente à son Père les vœux, hommages unanimes de tous les habitants du ciel, et par ceux-ci, l'homme mortel, elle comprit qu'il réunit toutes les louanges des pauvres mortels. Enfin par ces derniers mots : Avec toutes les créatures, elle entendit que toutes les choses créées s'unissent au Fils de Dieu pour chanter les louanges du Père. Et ainsi, de tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et sous la terre, il se forma pour elle un concert de louanges devant la face du Père. Quelque temps après, comme elle reposait sur la poitrine de son bien-aimé, elle entendit trois pulsations dans le divin cœur ; elle manifesta le désir de savoir ce qu'elles signifiaient, et Notre-Seigneur lui répondit : « Ces trois pulsations signifient trois paroles que j'adresse à l'âme aimante. La première est celle-ci : Viens, et signifie : Eloigne-toi de toutes les créatures ; la seconde : Entre avec l'empressement d'une fiancée, et voici la troisième : Dans la salle où il t'attend, c'est-à-dire

dans le divin cœur. » Elle comprit par là que Dieu veut, avant tout, que ses élus renoncent pleinement et librement à toutes les complaisances qu'ils pourraient trouver dans les créatures et louent de tout leur cœur le Dieu qui est leur Seigneur. Puis il lui recommanda la confiance; car, semblable à une épouse fidèle qui n'a jamais à craindre la parole sévère de son époux, l'âme doit se présenter avec confiance et pénétrer dans le divin asile de ce cœur, où se trouvent, dans leur surabondance, toutes les délices que le cœur de l'homme peut jamais désirer.

XV

Comment le cœur du divin Maître lui apparut
sous la forme d'une lampe.

Un jour pendant la messe, son esprit étant occupé de pensées qui ne lui permettaient pas de jouir de Notre-Seigneur, elle sollicita de la Vierge Marie la faveur de retrouver la présence de son bien-aimé.

Grâce à cette bonne mère, ainsi qu'elle en fut persuadée, elle vit le roi de gloire, le divin Sauveur, assis sur un trône élevé et brillant comme le cristal. De la partie antérieure de ce trône sortaient deux ruisseaux d'une eau parfaitement pure, qui figuraient, ainsi qu'elle le comprit, la grâce de la rémission des péchés et celle des consolations spirituelles, grâces que le fidèle obtient plus facilement et plus libéralement pendant le saint sacrifice. Au moment de l'oblation de l'hostie, Notre-Seigneur, quittant son trône, sembla élever de ses propres mains son sacré cœur sous la forme d'une lampe allumée et pleine d'une huile mystérieuse. L'huile s'agitait dans la lampe et se répandait à l'extérieur, sans toutefois qu'elle parût diminuer à l'extérieur. Ce symbole voulait dire que, bien que le Sauveur donne à tous les fidèles de la plénitude de son cœur des grâces abondantes conformément à la capacité de chacun d'eux, il conserve toujours en lui-même la même surabondance, sans que son

fonds diminue jamais. En même temps elle vit les cœurs de toutes les personnes présentes sous la forme de lampes et attachés par des liens au cœur de Notre-Seigneur ; de ces lampes, les unes étaient debout et semblaient allumées et pleines d'huile, tandis que les autres étaient vides et renversées. Les lampes droites et allumées figuraient les fidèles qui assistaient à la messe avec attention et dévotion, tandis que celles qui étaient vides et renversées représentaient ceux que la négligence empêchait de s'élever à Dieu. Elle conçut alors un grand désir de voir son cœur intimement uni au cœur de Dieu ; aussitôt elle le vit séparé des autres cœurs et plongé dans le divin cœur.

Quelque temps après, elle vit le cœur du souverain Maître transformé en un bel édifice dans lequel elle aperçut quatre jeunes vierges d'une beauté admirable (c'étaient l'humilité, la patience, la douceur et la charité), qui étaient habillées de vert, ainsi qu'elle les voyait le plus souvent.

Le Seigneur lui dit alors : « Ces vierges portent des vêtements verts parce que la charité, la principale d'entre elles, a la vertu de faire reverdir les troncs desséchés, c'est-à-dire les pécheurs et leur rend la sève des bonnes œuvres. » Puis il ajouta : « Si tu désires demeurer avec moi en cette maison et jouir du bienfait de ma présence, attache-toi à ces vierges et tâche de gagner leurs bonnes grâces. Ainsi quand de vaines pensées veulent t'enlever la possession de ton cœur, rappelle-toi la charité qui m'a fait descendre du ciel en la terre, qui m'a couvert de langes grossiers et couché dans une crèche, qui m'a condamné à tous les labeurs de ma vie publique, enfin qui m'a fait mourir de la plus ignominieuse de toutes les morts. Ces souvenirs éloigneront sans peine de ton esprit les pensées vaines et inutiles. Quand tu seras tentée par l'orgueil, représente-toi mon humilité ; jamais je me suis complu en mes pensées, en mes œuvres, en mes paroles, et j'ai donné à mes saints le plus

parfait exemple d'humilité ; ainsi tu triompheras aisément de l'orgueil. Quand tu seras exposée aux attaques de l'impatience, souviens-toi de la patience avec laquelle j'ai supporté la pauvreté, la faim, la soif, les courses pénibles, les injures, les outrages, une mort douloureuse. Enfin à la colère tu opposeras ma douceur ; car j'ai été pacifique avec ceux qui n'aimaient pas la paix, et alors que mes bourreaux, après avoir épuisé toutes sortes de tourments, grinçaient encore des dents contre moi, j'ai prié mon Père pour eux, je leur ai pardonné ; en un mot, je les ai traités comme si je n'avais jamais eu à me plaindre d'eux. Après de tels exemples, te sera-t-il difficile de lutter contre la tentation ? »

XVI

Du bosquet et du rameau de la justice.

Comme le jeune comte Bernon, d'heureuse mémoire, était mort et que la com-

munauté allait en procession au devant de son corps, la servante du Seigneur aperçut la campagne¹, et la vue des champs dont elle était privée depuis si longtemps lui fit un plaisir extrême. Une nuit qu'elle ne pouvait trouver le sommeil et que la souffrance ne lui permettait pas de se lever comme d'ordinaire pour prier, le Seigneur lui apparut avec un manteau blanc. Il s'approcha de son humble couche et la consola amoureusement de ses maladies et de ses peines. Elle lui dit : « Seigneur, ah ! combien je serais heureuse de me

(1) Bien que la clôture fût recommandée, spécialement aux couvents de femmes, par les décrets des conciles et les règles monastiques, et observée avec soin par les maisons religieuses, elle ne fut érigée en loi générale de l'Eglise que sous le pape Boniface VIII (1298). C'est ainsi que nous avons pu voir dans le chapitre précédent la communauté sortir du couvent pour se porter au devant des restes du seigneur. Nous verrons un peu plus loin Notre-Seigneur donner à sainte Mechtilde et aux autres religieuses des règles de conduite pour cette circonstance.

(Note du D. REISCHL.)

promener avec vous dans des campagnes semblables que j'ai vues dernièrement. » Le Seigneur lui dit : « Sais-tu ce que signifie cette parole que tu as souvent entendue : « Les forêts ont des oreilles et les champs ont des yeux ? » et il ajouta : « Les forêts ont des oreilles : parce que quand deux personnes sont assises dans un bois et causent ensemble, ceux qui viennent à passer peuvent entendre leur conversation. » Aussitôt elle aperçut un bosquet magnifique, formé de jeunes plants et qui charmait les yeux. Notre-Seigneur s'y reposa avec l'Âme. Les jeunes plants, pleins de fraîcheur, dont se composait le bosquet, étaient les attributs de Dieu, comme la sagesse, la bonté, la miséricorde, l'amour et les autres vertus divines qui se développent toujours en Dieu comme de jeunes plants et ne cessent de porter des fruits. L'Âme embrassa la branche de la justice en disant au Seigneur : « Je suis heureux de pouvoir maintenant embrasser cet arbuste, pour vous remercier des peines et

des tribulations qu'il vous a plu de m'envoyer pour m'éprouver. » Tout à coup elle vit que cet arbuste n'était pas autre que Dieu lui-même, l'âme le tint embrassé et se mit à le louer en ces termes : « Je vous loue, base et fondement de la justice ! Je vous loue, soleil de justice ! Je vous loue, parure de justice ! Cependant un rayon, sortant du cœur de Dieu, rejaillit dans l'âme et pénétra tous ses membres, de façon qu'il la purifia parfaitement et éloigna d'elle la tristesse qui l'avait antérieurement visitée. Cependant les anges, avec leurs neuf chœurs, formaient trois fois une triple enceinte autour du bosquet. Et le Seigneur lui redit cette parole de l'Écriture : « Regarde, toi qui es dans le jardin, tes compagnons écoutent¹. » L'âme comprit alors, grâce à une inspiration divine, que les anges servent les justes, comme des compagnons fidèles, dans toutes celles de leurs voies qui ne sont pas mauvaises. Ainsi quand un homme récite des psaumes

(1) Cant. des cantiq., viii, 13.

ou d'autres prières, ou qu'il se livre aux œuvres de miséricorde, les anges sont avec lui et le servent. Le Seigneur lui dit alors : « Veux-tu comprendre maintenant cette parole : Les champs ont des yeux ? Quand deux personnes se trouvent l'une et l'autre dans une plaine, elles peuvent s'apercevoir à distance ; et quand ce sont deux personnes rattachées l'une à l'autre par les liens du sang, elles précipitent le pas afin d'être plus tôt l'une avec l'autre ; ainsi l'âme aimante qui désire ma présence, s'élance vers moi par ses soupirs empressés, avant qu'il lui soit possible de prononcer un seul mot. Le voyageur et le pèlerin se reposent dans la campagne ; ainsi je me repose moi-même à côté de l'âme qui accomplit pieusement son pèlerinage sur la terre et qui se décharge du poids des choses terrestres. Ceux qui se promènent dans la campagne, aiment à y cueillir des fleurs ; ainsi je mets dans les âmes de saintes inspirations qui font d'elles comme autant de champs couverts de

fleurs, et de ces fleurs je me fais une couronne que je mets sur ma tête jusqu'au moment où l'âme vient à moi ; alors je me plais à la lui rendre. » Elle ajouta : « Seigneur, de quelle faute me suis-je rendue coupable, alors que j'ai regardé la campagne avec une curiosité complaisante ? » Il lui répondit : « Tu as agi contre l'obéissance, tu m'as oublié, enfin tu as négligé de prier, comme tu le devais pour l'âme du défunt. » L'âme : « Seigneur, daignez m'apprendre comment nous devons nous conduire quand il nous est permis de sortir. » Il lui dit : « En sortant du chœur, vous devez réciter le verset : Seigneur, conduisez-nous dans vos voies, et nous marcherons dans votre vérité¹. Marchez ainsi avec ma crainte, et voyez en moi un compagnon de route, un soutien auquel vous vous attachiez ; puis au moment où vous sortirez, bénissez avec ma droite les maisons, les chemins, les personnes, en un mot tout ce que vous rencontrerez, et ces

(1) Ps. LXXXVI, 11.

bénédiction retomberont sur vous. Le cœur de celui qui se laisse aller à une joie vaine et illicite, sera chargé d'un grand poids ; au contraire celui qui a ma crainte, ne sera jamais dans la tristesse ; son cœur éprouvera toujours une joie véritable. Quand vous arriverez à l'endroit où est le corps, vous pourrez penser utilement à la grande procession dans laquelle, au jour du jugement, les hommes, ressuscitant avec leur corps, viendront à moi, tandis qu'entouré de la multitude innombrable des anges, je me porterai vers eux avec une gloire, une majesté ineffable. Vous devez aussi prier pour l'âme du défunt, afin que, si elle est dans les peines du purgatoire, elle en soit plus tôt délivrée ; afin que, si elle est retenue loin de moi par quelque obstacle, elle en soit affranchie, et que, réunie à moi et à mes saints, elle devienne digne de l'éternelle glorification. »

XVII

Comment l'âme trouve son repos dans le cœur
de Notre-Seigneur.

Une autre fois, après la communion, le Seigneur lui dit : « Moi en toi, et toi en moi par ma toute-puissance, nous sommes figurés par le poisson dans l'eau. » Elle prit la liberté de lui dire : « Seigneur, le poisson est parfois tiré de l'eau par un filet perfide : ai-je aussi à craindre quelque chose de semblable ? » Il lui répondit : « Non, jamais tu ne seras séparée de moi : tu trouveras dans mon cœur divin un filet protecteur. » Elle lui dit : « Quel sera mon filet ? » A quoi il répondit : « L'humilité au milieu des grâces et des faveurs que tu recevras de moi ; plonge-toi toujours dans l'abîme de la vraie humilité. » Elle dit encore : « Seigneur, les poissons fructifient dans l'eau ; et moi, quels seront les fruits que je porterai ? » Le Seigneur lui répondit : « Quand tu m'offriras à mon Père

céleste à la gloire et à l'allégresse de tous les saints, leurs joies et leurs mérites en seront augmentées comme s'ils me recevaient encore tellement sur la terre, et tel est le fruit que tu porteras. » Elle se demanda comment cet effet pouvait se produire dans les patriarches et les prophètes qui jamais n'ont eu le bonheur de recevoir le corps du divin Sauveur. Le Seigneur, prévenant sa question, lui dit : « Ce que les apôtres ont eu, les patriarches et les prophètes l'ont eu également par l'espérance et par la foi : aussi leur bonheur n'est-il pas moindre que celui des apôtres. »

XVIII

De la croix et de la robe de soie du Sauveur.

Un jour, dans un ravissement, elle se vit dans une belle maison qu'elle sut bientôt être le cœur de Notre-Seigneur. S'étant jetée à terre, elle vit sur le sol une grande croix : du milieu de la croix partait une

flèche d'or qui lui perça le cœur. Alors elle entendit le Seigneur lui dire : « La terre entière ne pourrait rendre une seule âme heureuse, le salut et la gloire consistent dans la peine et la tribulation. » Cependant l'âme était triste et inquiète, parce que, tout en ayant le plaisir d'entendre son bien-aimé, elle était privée du bonheur de le voir. Comme elle ressentait en elle un vif désir de le trouver, elle l'aperçut enfin debout devant elle avec une robe de soie rouge ; et, la prenant par la main, il lui adressa des paroles pleines de tendresse. L'âme, sentant la finesse et le moelleux du tissu dont la robe était faite, se demanda quel était le mystère que cachait ce symbole. Le Seigneur, prévenant sa demande, lui dit : « La soie est douce au toucher, ainsi la peine et la tribulation sont souverainement douces à celui qui aime Dieu. » Elle répondit : « Sans doute il en est ainsi au commencement de la tribulation, quand l'âme la reçoit avec le premier empressement du zèle. Mais, en

se prolongeant, elle devient bientôt insupportable. » Le Seigneur lui dit alors : « Oui, sans doute, mais qu'on ajoute à une robe de soie des ornements en or et des pierres précieuses, au lieu de la rejeter à cause de son poids, on l'estimera davantage ; ainsi le fidèle ne repoussera pas une épreuve par cela même qu'elle devient plus pénible ; mais il songera, en la recevant, aux vertus qu'elle lui donnera occasion de pratiquer et à la récompense infinie qui lui est réservée dans le ciel. »

XIX

Epreuves et consolations de la sainte fille.

Avec les douceurs et les consolations, Dieu se plaît souvent à répandre la tristesse et la peine dans l'âme de ceux qui le servent avec amour, on en a la preuve dans la vie de cette fidèle servante du Seigneur. Une fois entre autres, elle eut, pendant plus d'un mois, des souffrances telles dans

toute la tête, qu'elle ne pouvait avoir un seul instant de repos. En outre, privée de ses consolations ordinaires et des communications intimes avec Dieu, elle se plaignait souvent en pleurant de ne jamais plus penser à Dieu avec plaisir; bientôt sa tristesse fut telle que souvent elle appelait son bien-aimé en poussant des cris épouvantables qui retentissaient dans toute la maison. Mais au bout de sept ou huit jours passés dans cette désolation extrême, le Seigneur, qui assiste toujours ceux qui sont dans la peine, lui rendit des consolations surabondantes qui la plongèrent dans une sorte d'ivresse. Depuis matines jusqu'à prime et depuis prime jusqu'à none, elle resta les yeux fermés et comme morte; pendant tout ce temps, Dieu lui révéla ses secrets les plus intimes et lui fit tellement sentir la douceur de sa présence que, ne pouvant plus se contenir, elle laissa échapper la grâce qu'elle tenait depuis si longtemps cachée en elle-même, et en fit part à tous ceux qu'elle rencontra, qu'ils fussent

ou non étrangers. Plusieurs même s'adressant à elle pour l'entretenir de leurs besoins spirituels, elle leur fit connaître par une grâce surprenante les pensées les plus secrètes de leur cœur, ce qui les remplit d'allégresse et excita leur reconnaissance envers Dieu. Son âme habitait alors dans le sein de la divinité comme le poisson dans l'eau et l'oiseau dans l'air. En ce moment, elle crut voir l'apôtre saint Pierre qui s'étonnait des faveurs que Dieu lui accordait. Notre-Seigneur dit à son apôtre : « Pourquoi vous étonner, Pierre? Ne savez-vous pas que de tous leurs enfants, les parents aiment surtout les premiers-nés et les plus jeunes? Vous, mes disciples, vous avez été les premiers-nés, aussi je vous ai témoigné une rare bienveillance et je me suis fait un plaisir de satisfaire tous vos désirs; ainsi en est-il aussi des derniers venus. »

Puis, comme elle priait pour sa communauté, elle entendit dans le ciel un délicieux concert, il était produit par la discipline que les sœurs se donnaient alors pour atti-

rer sur elles la protection du Ciel. Au bruit que faisait l'instrument, les bons anges manifestaient leur joie par des applaudissements, les démons occupés à tourmenter les âmes étaient mis en fuite, les défunts étaient soulagés et voyaient se briser les chaînes qui les attachaient.

XX

Comment Dieu fait boire tous ses saints à la fontaine de miséricorde.

Une fois elle demanda à Notre-Seigneur en quel lieu il se disposait à passer la nuit; il lui répondit : « Dans le désert, au pied de la montagne. » En même temps elle y vit une fontaine, la fontaine de la miséricorde, et dans cette fontaine des coupes d'argent. Il lui dit encore : « Fais boire de cette eau à tous mes saints, ainsi qu'il te plaira. » Elle lui répondit : « Seigneur, daignez prendre ma place, car je suis trop faible pour un tel emploi. » Alors les saints anges, prenant sa place, puisèrent de l'eau

de la fontaine et donnèrent à boire d'abord à la glorieuse Vierge Marie, pour ajouter encore à sa béatitude ; et tandis qu'elle buvait, la liqueur, en descendant dans sa poitrine, y produisait un bruit mystérieux qui remplissait de joie tous les habitants de la Jérusalem céleste. Ensuite ils présentèrent la coupe précieuse aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux martyrs, aux confesseurs, aux vierges, aux veuves, aux saints époux, en un mot à tous les habitants du ciel. Tous buvaient de la liqueur divine, et elle faisait entendre, en se communiquant à eux, une délicieuse harmonie. Ensuite les anges présentèrent la coupe à l'Eglise militante, d'abord au pape, aux cardinaux, aux archevêques, aux évêques, et à tous les autres pasteurs ; puis à l'empereur, aux rois, aux princes, aux juges et à tous ceux qui exercent quelque pouvoir sur les fidèles, enfin à tous les habitants de la terre. Les anges, tenant la place de l'Eglise de Jésus-Christ, donnèrent de l'eau de la fontaine de miséricorde à toutes les âmes

du purgatoire, et elles en burent toutes ; mais elles n'en reçurent pas les mêmes consolations et les mêmes jouissances que les membres de l'Eglise militante. Une autre fois, comme elle était encore conduite en esprit auprès de la fontaine de miséricorde, elle en vit jaillir une veine abondante de reconnaissance, et cette veine traversa le cœur de Notre-Seigneur pour retomber ensuite dans la fontaine, plus pure et plus harmonieuse. Voici l'instruction qu'il faut retirer de tout cela. Comme les dons de Dieu sont divers et que tous les hommes ne possèdent pas un seul et même don, comme d'ailleurs leur distribution ne se fait pas toujours de la même façon, chacun doit considérer avec grand soin les faveurs qui lui sont accordées par Dieu, les rapporter toujours à lui, s'estimer soi-même indigne de toute espèce de bien et même de la vie, et dire toujours : « Je suis bien au-dessous de toutes vos miséricordes. » L'homme ne doit rien donner

(1) Genèse, xxxii, 10.

au monde excepté la gloire de Dieu, et tout ce qui lui arrive, la tristesse comme la joie, il doit le considérer comme provenant d'un excès d'amour de Dieu, et ainsi faire tout retourner, avec actions de grâces en union avec celles de Notre-Seigneur, à la source de laquelle tout procède, c'est-à-dire dans le cœur infiniment saint du Médiateur tout-puissant.

XXI

Comment Notre-Seigneur rendit la santé
à sa servante.

Comme elle était malade depuis quarante jours environ, et que, pendant tout ce temps-là, elle avait eu à lutter contre des maux de tête continuels, il lui sembla qu'elle se trouvait avec le divin Maître dans une riche campagne et qu'elle lui disait : « Mon amour, mes délices, donnez-moi votre bénédiction comme vous avez fait autrefois à Jacob, votre serviteur.¹ » Le

(1) Genèse, xxxii, 29.

Sauveur la bénit miséricordieusement de la main et lui dit : « Sois guérie en ton corps et en ton âme. » Au même instant l'humble servante de Dieu sentit que ses douleurs étaient allégées. Etant donc remplie d'une grande joie, elle conjura la Vierge et tous les saints de louer le bien-aimé de son âme pour le grand bienfait dont elle avait été l'objet, et tous, à commencer par Marie, adressèrent au Sauveur en sa place un nouveau cantique de louanges.

XXII

Comment l'homme doit préparer en son cœur
une demeure à Dieu.

Un samedi, comme l'on chantait la messe : *Salve, sancta parens*, elle dit à Notre-Seigneur : « Dieu excellent, faites que, pour votre amour, je paie maintenant à votre sainte Mère un digne tribut de louanges et que je lui rende les hommages qui ont jamais été rendus à une reine. » Au même instant, le divin Maître

fit un signe à deux anges , sans doute pour leur dire d'apporter quelque chose. Ils vinrent donc présenter à l'âme un petit sac blanc , lequel renfermait ses bonnes œuvres. Le Seigneur y prit, entre autres objets précieux, une petite croix d'or laquelle désignait les souffrances de son âme. Elle dit encore au Sauveur : « Ah ! combien je voudrais vous préparer en mon âme une douce et agréable demeure ! » Il lui répondit : « La plus belle, la plus agréable demeure que tu puisses me préparer, c'est que tu fasses en sorte que toujours je puisse demeurer en toi et y trouver ma joie. Ta demeure doit n'avoir qu'une seule fenêtre par laquelle tu parleras aux hommes et tu les feras participer aux faveurs que je t'accorde. » Elle comprit que sa fenêtre était sa bouche, par laquelle elle devait communiquer avec ceux qui la visitaient , leur donnant ses consolations et ses avis.

XXIII

Notre-Seigneur donne ses sens à l'âme afin qu'elle puisse en faire usage.

Une fois elle conjura Notre-Seigneur de lui donner quelque chose qui pût le lui rappeler sans cesse. Il lui répondit : « Mon enfant, je te donne mes yeux pour voir ce qui frappera tes yeux, et mes oreilles, pour entendre ce qui frappera tes oreilles, je te donne encore ma bouche pour parler, prier et chanter. Puis je te donne mon cœur afin que tu penses par lui, que tu m'aimes et que tu aimes toutes choses pour l'amour de moi. » Par ces paroles, Dieu attira à lui la sainte âme et l'unit tellement à lui qu'il lui sembla qu'elle voyait avec les yeux de Notre-Seigneur, qu'elle entendait avec ses oreilles, qu'elle parlait avec sa bouche, enfin qu'elle n'avait plus d'autre cœur que le sien, et plusieurs fois elle ressentit cette impression. Le Sauveur lui dit encore : « Plus tu t'éloigneras des créatures et tu

renoncera à leurs consolations ; plus aussi tu seras attirée vers la hauteur surnaturelle de ma majesté. Plus aussi tu répandra ton amour sur les créatures et tu te rapprocheras d'eux par la compassion et la miséricorde, plus tu m'embrasseras dans mon immensité ; enfin plus tu te mépriseras toi-même et tu t'abaisseras au-dessous de toutes les créatures, plus tu seras plongée en moi et plus tu puiseras abondamment à ces sources auxquelles on s'abreuve sans être jamais rassasié. »

XXIV

Comment l'homme doit offrir à Dieu
ses souffrances.

Un jour qu'elle se considérait comme n'étant bonne à rien à cause de ses souffrances et qu'il lui semblait qu'elle ne les mettait même pas à profit, le Sauveur lui dit : « Dépose toutes tes peines dans mon cœur, et je leur donnerai toute la valeur qu'elles peuvent avoir. De même que la

divinité a attiré en elle toutes les souffrances de mon humanité et se les est intimement unies, de même j'unirai mes peines à mes souffrances, et je te communiquerai même la gloire que Dieu le Père a accordée à mon humanité pour tout ce que j'ai souffert. Offre tes souffrances à l'amour, et dis-lui : « Amour, dans l'intention avec laquelle tu as puisé pour moi ces souffrances dans le cœur de Dieu, je te les offre, en te conjurant de les transformer par ta divine puissance. » Que si, désirant me louer dans tes souffrances, tu ne te sens pas la force qui te serait nécessaire, conjure-moi de louer, d'aimer, de bénir Dieu le Père pour tes souffrances avec les louanges que je lui ai offertes sur la croix, la reconnaissance que je lui ai témoignée de ce qu'il me donnait de souffrir pour le salut du monde, enfin l'amour dans lequel j'ai souffert généreusement et de grand cœur. De même que mes souffrances ont produit des fruits abondants pour le ciel et pour la terre, ainsi en sera-t-il, proportion

gardée, de tes souffrances ; tes peines que tu m'auras offertes deviendront tellement fécondes par leur union avec les miennes qu'elles procureront de la gloire aux saints qui sont dans le ciel, de nouveaux mérites aux justes de la terre, des grâces abondantes aux pécheurs et des consolations aux âmes du purgatoire. Est-il quelque chose au monde que mon cœur ne puisse transformer, alors que tout le bien que renferment le ciel et la terre, n'est qu'un écoulement de la bonté de mon cœur ? » Et Jésus, lui montrant les ordres des saints, leur gloire inappréciable et leur dignité, lui dit : « Vois, mon enfant, tout ce que la bonté de mon cœur a produit dans les prophètes, les apôtres et les autres saints. Combien elle a ajouté de perfection à leurs œuvres, et combien elle les a enrichis au delà de leurs mérites ! » Comme elle prenait plaisir à considérer leur gloire dans le détail, elle vit les vierges avec leur gloire et leur allégresse, et distinguées entre tous les autres saints. Elle dit à Notre-Seigneur :

« Puisque, dans le secret du mystère de votre amour, vous avez accordé aux vierges une gloire toute spéciale, daignez m'instruire et me faire connaître quelle est leur plus grande joie. » Il lui répondit : « Comment prétends-tu comprendre leur plus grande joie, alors que tu ne peux, durant cette vie, concevoir même la moindre de toutes celles qu'elles éprouvent ? Cependant je vais t'en révéler quelque chose. Dieu, mon Père, aime ces âmes pures avec l'amour et les attend avec l'impatience d'un roi pour son unique épouse. A l'heure où le ciel apprend qu'une âme virginale va faire son entrée, toutes ses magnificences sont ébranlées et tressaillent d'allégresse ; les premiers pas qu'elle fait dans le ciel y produisent une harmonie si douce que tous les saints répètent d'une seule voix le cantique : « Qu'ils sont beaux les pieds de la fille du roi ! Moi-même je me lève, je vais au-devant d'elle et je lui dis : « Viens, ma bien-aimée, ma fiancée ; viens recevoir ta

(1) Cant. des cantiq., xvii, 1.

couronne¹. » Une fois qu'elle remerciait le Seigneur de la grande bonté qu'il lui avait témoignée, il lui dit : « Remercie-moi aussi de tout ce que j'ai fait pour ma mère et pour les anges. » Elle le fit aussitôt et rendit grâces à Dieu de ce que Marie avait été prédestinée de toute éternité, de ce qu'elle avait préparé à Dieu en son cœur une demeure digne de lui, de ce qu'elle avait fui jusqu'à l'ombre du péché, enfin de ce que, par l'inspiration du Saint-Esprit, elle avait fait à Dieu un vœu qui devait lui être singulièrement agréable, le vœu de chasteté. Le Seigneur lui dit : « Aucune créature ni dans le ciel ni sur la terre ne m'est aussi agréable qu'une âme pure et virginale. » Elle lui dit alors : « Seigneur, daignez, je vous en conjure, me faire connaître les âmes pures et virginales que vous préférez à toutes les autres. » Il lui répondit : « Ce sont celles que n'a profanées ni le désir, ni la volonté de violer leur

(1) Cant. des cantiq. iv, 8.

promesse. » — « Mais, Seigneur, que doivent faire celles qui ont quelque chose à se reprocher sur ce point ? » — « Elles doivent se purifier par la pénitence et la confession, et alors elles pourront retrouver celles dont elles étaient autrefois les compagnes ; mais elles ne pourront plus jamais comprendre l'amour de complaisance avec lequel j'épanche dans les autres la source pure de ma divinité. »

XXV

Comment Dieu opère dans les âmes.

Une fois que, étant malade, elle avait eu le bonheur de communier, elle dit à Notre-Seigneur : « Maître infiniment bon et aimable, je viens de vous recevoir en mon âme, sans avoir pour ainsi dire prié et sans m'être préparée par quelque bonne œuvre. » Il lui répondit : « Mon Père ne cesse d'agir, et moi je fais de même¹. Mon

(1) Jean, xv, 17.

Père agit en toi par sa puissance et surtout dans les choses auxquelles tu ne suffis pas toi-même. Et moi je travaille en toi par ma divine sagesse à une œuvre qui surpasse ton intelligence ; enfin l'Esprit-Saint, dans son inépuisable bonté, achève en toi un ouvrage que tu n'es pas plus capable de comprendre. » Elle conclut de cela que quand le fidèle a moins de dévotion et qu'il se sent plus éloigné de Dieu, il doit invoquer l'amour divin et lui recommander sa volonté. De même quand une âme a en elle quelque bien, elle doit prier l'amour de le conserver, afin de pouvoir le lui rendre en son temps amélioré et transformé. De même, dans les tribulations et la tristesse, on doit invoquer l'amour et son assistance, parce que, quand l'amour est présent, l'homme oublie sa misère et ne sent plus son aveuglement. Cependant comme la servante du Seigneur était tellement épuisée qu'elle devait parfois accepter les services des autres, elle craignait de ne pas souffrir comme elle le devait. Elle

se plaignit donc au Seigneur et implora ses lumières. Elle reçut de lui cette réponse :

« Ne crains rien, et ne te laisse pas aller à l'inquiétude ; car tout ce que tu souffres, tu le souffres avec moi. Aussi tous les services que les hommes te rendent, c'est à moi-même qu'on les rend, et je les récompenserai avec la même libéralité que s'ils m'étaient rendus à moi-même¹. »

Et comme l'âme priait en particulier pour ceux qui lui rendaient de ces services dévoués, elle vit le Seigneur qui lui montrait une chaîne de boutons d'or et lui disait :

« Vois : ce sont les traces des pas de ceux qui t'ont rendu quelque service ; ils me sont toujours présents à l'esprit, ainsi que tous les services que l'on t'a rendus¹. »

(1) Matth., xxv, 40.

XXVI

Du titre de ce livre et des effets qu'il doit produire.

Ce livre fut écrit presque tout entier à l'insu de la pieuse fille et par une de ses amies à laquelle elle confiait la plupart de ses secrets. Ayant appris ce qui s'était fait, elle en fut toute contristée et presque inconsolable, et s'adressant au Seigneur comme elle le faisait d'ordinaire, elle lui confia familièrement la peine qu'elle ressentait. Le Seigneur lui répondit : « Eponse bien-aimée, c'est dans la libéralité de mon cœur et de mon amour que je t'ai montré ces tableaux et révélé ces mystères. » Elle lui demanda encore ce que ce livre deviendrait après sa mort, quels fruits il produirait et quel titre on devait lui donner. Il lui répondit : « Tous ceux qui le liront dans les dispositions convenables y trouveront beaucoup de charme ; ceux qui m'aiment m'aimeront davantage et ceux qui sont affligés y puiseront de la consolation. On

l'appellera le livre de *la Grâce spirituelle*, tel sera son titre. »

Ce que l'on a consigné dans ce livre est bien peu de chose comparé à ce que l'on a omis. Car Dieu lui a révélé bien des choses qu'elle n'a confiées absolument à personne, et d'autre part ses communications étaient parfois si relevées qu'il était impossible de traduire en langage humain ces paroles vives et inspirées.

LIVRE TROISIÈME.

I

De l'anneau garni de sept perles précieuses.

Un jour que la pieuse fille désirait ardemment jouir de la présence de son bien-aimé, dont elle était privée depuis quelque temps, il lui sembla qu'elle voyait le Seigneur debout à côté d'elle et qu'elle s'entretenait avec lui. Comme on chantait à la messe ces paroles du Psalmiste : *Ils vous rendront leurs hommages à Jérusalem*⁽¹⁾, elle songea aux hommages que les saints ont rendus à Dieu durant leur vie terrestre en lui offrant, Marie et les saintes vierges leur chasteté, les martyrs leur sang précieux, les autres saints leurs travaux et leurs vertus,

(1) Ps. LXIV, 2.

et elle s'affligea beaucoup en voyant qu'elle n'avait rien à offrir. En ce moment, elle vit à sa droite la très-sainte Vierge qui lui donnait un anneau d'or ; elle le présenta aussitôt à Notre-Seigneur qui le reçut avec reconnaissance et se le mit au doigt. Alors elle se dit à elle-même : « Oh ! s'il pouvait me donner son anneau en gage de fiançailles ! » Et il lui sembla qu'elle serait satisfaite si le divin Sauveur daignait lui imprimer en son doigt annulaire un mal qu'elle souffrirait patiemment chacun des jours de sa vie mortelle, en souvenir de ses fiançailles avec son bien-aimé. Le Sauveur lui dit : « Je vais te donner un anneau garni de sept pierres précieuses. A la première pierre tu peux te rappeler l'amour divin qui m'a fait descendre du sein de mon Père et passer trente-trois ans sur la terre pour te chercher au milieu de labeurs de tout genre. Comme le temps des noces approchait, vendu par amour pour être le prix du festin , je me donnai moi-même aux hommes comme leur nourriture et leur

breuvage. Dans le festin , je leur donnai mes enseignements , plus délicieux pour leurs cœurs que les concerts les plus harmonieux , et je m'humiliai à leurs pieds pour leur procurer un spectacle agréable ; vint ensuite un drame étrange , celui de mon agonie , au prix duquel j'acquis pour mes amis un triple vêtement de gloire , la rémission de leurs péchés , la grâce de la sanctification et la participation à ma gloire. Sur la troisième , pense à mon humilité et à mon amour au moment du baiser de ma fiancée , quand le traître s'approcha de moi et me livra par un baiser ; je ressentis en ce moment un tel amour pour lui que s'il avait voulu se repentir de son crime , je l'aurais admis au baiser de la fiancée ; je m'unis en ce moment par l'amour toutes les âmes que j'avais prédestinées à être mes épouses. Sur la quatrième , songe aux épithalames qui vinrent contrister mon cœur , lorsque je comparus devant le juge et que je dus entendre tant de faux témoignages proférés contre moi.

Sur la cinquième, rappelle-toi les vêtements d'ignominie, les ornements d'infamie que j'ai consenti à porter par amour pour toi depuis la robe de pourpre jusqu'à la couronne d'épines. Sur la sixième, songe à la manière dont je t'ai embrassée, lorsque je fus attaché à la colonne ; ce fut pour l'amour de toi que je reçus sans me plaindre tous les coups de mes ennemis. Enfin, sur la septième, songe à la charité avec laquelle je me suis placé sur le lit nuptial de la croix. Comme souvent les époux abandonnent leurs anciens vêtements aux gens de la noce, ainsi j'ai donné mes vêtements aux soldats et livré mon corps aux bourreaux. Alors, étendant les bras que devaient percer des clous énormes, je me disposai à recevoir tes embrassements, et je chantai sur ce lit mystique sept chants d'amour d'une douceur admirable, les sept paroles que je prononçai sur la croix. Ensuite j'ouvris mon cœur pour t'y préparer une demeure, et je m'endormis du sommeil mystérieux que devait suivre un réveil agréable à l'épouse. »

II

De la rose qui sortit du cœur de Notre-Seigneur.

Un jour, à la messe, elle dit à Notre-Seigneur : « O mon bien-aimé, enseignez-moi l'art de vous louer. » Il lui répondit : « Regarde mon cœur. » Alors elle vit sortir du cœur de Notre-Seigneur une rose magnifique, à cinq pétales et qui recouvrait toute sa poitrine, et le Seigneur lui dit : « Loue-moi dans mes cinq sens, qui sont marqués par cette rose. » Elle comprit alors qu'elle devait louer Notre-Seigneur pour l'usage qu'il fait de sa vue; toujours il regarde l'homme de la même façon qu'un père regarde son fils bien-aimé; au lieu d'écouter une juste indignation, il le traite en ami et l'invite amoureusement à venir se jeter dans ses bras. Elle devait aussi le louer pour le sens de l'ouïe; car son oreille est toujours disposée à entendre les confidences du malheureux, et le son de sa voix, les gémissements qui s'échappent

de sa poitrine lui sont plus agréables que les concerts des anges. Troisièmement pour le sens de l'odorat, il a pour l'homme un attrait particulier qui porte son cœur à chercher en lui son bonheur, car jamais l'homme ne mettrait son plaisir dans le bien, s'il n'était prévenu par la grâce de Dieu ; mais qu'on se rappelle le passage de l'Ecriture où il est dit que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes¹. Quatrièmement pour la saveur délicieuse avec laquelle il se donne à la messe où il devient pour l'âme la plus douce de toutes les nourritures, et où il s'incorpore tellement l'âme que, par son union à lui, elle devient la nourriture de Dieu lui-même. Cinquièmement enfin pour la manière dont l'amour l'a touché cruellement sur la croix, enfonçant des clous dans ses mains et ses pieds et une lance dans son côté. Et de même que l'âme lui fut unie par des douleurs incomparables, elle est maintenant imprimée dans ses pieds, dans ses mains et dans son

(1) Prov., viii, 31.

cœur avec un amour ineffable qui l'empêchera à jamais de l'oublier.

III

Des trois manières dont il convient de louer Dieu.

Elle vit encore Notre-Seigneur entouré d'une clarté merveilleuse ; il avait sur la poitrine une feuille d'argent très-pur, autour de laquelle étaient représentées d'une manière saisissante les souffrances que les saints ont eu à endurer pour l'amour de lui. Ainsi les saints contemplent, dans le cœur de Notre-Seigneur, leurs vertus et leurs bonnes œuvres ; car tout ce qu'ils ont fait ou souffert pour lui, jusqu'à la moindre chose, par pensée, par parole ou action, leur vaut une récompense éternelle et est à jamais l'objet de leurs louanges et de leurs actions de grâces. Elle dit alors à Notre-Seigneur : « O mon bien-aimé, à quel exercice vous est-il agréable que je me livre maintenant ? » Il lui répondit : « A la

louange. » Comme elle lui demandait encore quelle était la meilleure manière de le louer, il lui dit : « Je vais t'indiquer trois manières différentes qui me sont très-agréables. La première consiste à louer la toute-puissance en laquelle le Père céleste opère avec toute l'énergie de sa volonté dans le Fils et le Saint-Esprit, Lui dont ni le ciel ni la terre ne peuvent contenir l'immensité ; puis la sagesse impénétrable du Fils, qu'il partage pleinement avec le Père et le Saint-Esprit, suivant toute l'efficacité de sa volonté, alors que nulle créature ne saurait la posséder tout entière ; enfin, l'amour du Saint-Esprit qu'il communique au Père et au Fils suivant toute l'énergie de sa volonté, tandis que la créature ne fait qu'y participer. En second lieu loue-moi de toutes les grâces et les dons qui, du sein de ma bonté, ont été répandus par ma Mère bien-aimée, laquelle a possédé infiniment plus de grâces que toute autre créature, ainsi que pour les faveurs que j'ai accordées aux saints qui goûtent en ma

présence le bonheur suprême et contemplent en moi la source de tous les biens. En troisième lieu, il convient de me louer des grâces que j'ai accordées à tous les hommes, aux bons que je sanctifie et que je confirme par ma grâce, aux pécheurs que j'invite à la pénitence, enfin à toutes les âmes que tous les jours je délivre du purgatoire par ma grâce et je fais arriver au bonheur du ciel. » Or il lui fut dit que trois mots résument ces différentes manières de louer Notre-Seigneur. Voici ces trois mots. Pour la première : A vous la gloire ; pour la seconde : Ils doivent à jamais vous louer ; enfin pour la troisième : Vous de qui découlent tous les dons¹. Ensuite conformément au désir qu'elle avait exprimé, l'ornement qu'elle avait vu sur le cœur de Notre-Seigneur s'entr'ouvrit, elle pénétra dans son divin cœur ; alors étant devenue un seul et même esprit avec son bien-aimé, elle vit et goûta des choses dont il n'est pas possible à l'homme de parler.

(1) Coloss., 1, 15.

IV

Des trois choses que l'homme doit peser
dans son esprit.

Un jour celui qui aimait à la former par ses leçons, le Maître excellent entre tous les maîtres, lui dit : « Je vais t'indiquer trois choses que tu considèreras chaque jour en ton esprit et dont tu tireras un très-grand fruit. D'abord considère avec reconnaissance le grand bien que je t'ai fait par la création et la rédemption ; je t'ai faite à mon image et à ma ressemblance et par amour pour toi je me suis condamné à la mort la plus cruelle. Considère encore avec les mêmes sentiments de reconnaissance ce que j'ai fait pour toi depuis l'heure de ta naissance jusqu'à présent, alors que t'appelant du milieu du monde par une prédication toute particulière, je me suis abaissé jusqu'à ton âme, je t'ai remplie de ma grâce, je t'ai éclairée de mes lumières et embrasée de mon amour, de façon que,

tous les jours encore à la messe, je viens à toi, prêt à satisfaire tous tes désirs et à prévenir tes souhaits. Troisièmement, considère avec amour et actions de grâces les grandes choses que je te prépare dans le ciel pour toute l'éternité, la surabondance de tous les biens et beaucoup plus que tu ne saurais croire et pressentir. Sois assurée que je suis satisfait quand les hommes, se laissant aller à l'espérance, attendent de moi de grandes choses. Celui qui croit que, à sa mort, je le récompenserai bien au delà de ses mérites, qui me loue pour cela et me remercie dès cette vie, obtiendra de ma miséricorde cet effet merveilleux que non-seulement ses mérites, mais sa foi et son espérance seront dépassées dans la récompense que je lui réserve. Il est impossible à l'homme de saisir les choses qu'il a crues et espérées ; cependant il lui sera utile d'espérer de moi de grandes choses et de mettre en moi une confiance pleine et absolue. » L'âme lui dit alors : « Mon bien-aimé, puisqu'il vous est si agréable

que les hommes se confient en vous, dites-moi, je vous en conjure, comment je dois me confier en votre bonté ineffable. » Il lui répondit : « Tu dois espérer de la manière la plus inébranlable que je te recevrai, après ta mort, comme un père reçoit un enfant chéri et que je te donnerai mes biens et me donnerai moi-même, autant et plus qu'un père a jamais fait pour un enfant unique. Je te recevrai encore de la même façon qu'un ami reçoit son ami fidèle, et je te montrerai l'amitié qu'un ami a jamais montrée à un ami. Jamais on n'a trouvé ami si fidèle qui parfois n'ait changé ou songé à changer d'ami ; pour moi qui suis fidèle entre tous ou plutôt qui suis la fidélité même, je ne manquerai jamais à mes amis. Troisièmement je te recevrai comme un époux son unique épouse, avec toute la surabondance imaginable d'empressement et d'amour, ou plutôt comme jamais époux n'a reçu son épouse. Je te remplirai d'allégresse, et je t'enivrerai de l'excès de mon

amour¹. » L'âme lui dit : « Que donnerez-vous à ceux qui croient en vous? » Il lui répondit : « Je leur donnerai un cœur si bien disposé qu'ils recevront tous mes dons avec reconnaissance. Je leur donnerai un cœur aimant de façon à ce qu'ils m'aiment d'un amour fidèle ; je leur donnerai un cœur qui me loue toujours avec un amour parfait, de même que les habitants du ciel qui toujours me louent et me bénissent dans les élans de leur amour. »

V

Comment l'homme doit inviter toutes les créatures
à louer Dieu.

Un jour qu'elle avait chanté à l'église avec une ardeur extrême, ainsi qu'elle en avait la coutume, il lui sembla qu'elle s'inspirait au cœur même de Dieu et qu'elle chantait, non avec sa propre vertu, mais avec celle de Dieu même. Quand elle chan-

(1) Ps. xxxv, 9.

tait, en effet, elle s'y appliquait de toutes ses forces en la présence de Dieu, et elle le faisait avec une telle ferveur qu'il lui semblait que, quand elle aurait dû en mourir, elle n'aurait pas cessé de chanter. Comme donc, dans cette intime union, il lui semblait qu'elle chantait en Dieu et avec Dieu, Notre-Seigneur lui dit : « C'est à mon cœur que tu puises maintenant ; ainsi en est-il de quiconque soupire vers moi avec un ardent amour ; il puise le souffle dont il a besoin, non pas en lui-même, mais dans mon divin cœur. » Comme on commençait au chœur le cantique *Benedicite*¹, elle désira savoir quelle louange Dieu recevait quand toutes les créatures s'unissaient ainsi pour lui rendre leurs hommages. Le Seigneur lui répondit : « Quand on chante ce cantique ou quelque autre dans lequel toutes les créatures sont invitées à louer Dieu, on peut réellement dire qu'elles me louent. Elles sont en quelque sorte amenées

(1) Le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise ; l'Eglise le récite tous les jours à Laudes.

devant moi à cause de l'homme et du bien que je lui ai fait par toutes les créatures et de préférence à elles »

VI

Comment l'homme doit saluer le cœur de Dieu.

Un jour que l'ange du Seigneur apparut à l'humble fille, il lui présenta un papier qui semblait écrit de son sang et sur lequel étaient tracés ces mots : « Dieu est fidèle et ne saurait tromper ; » puis ceux-ci : « Plutôt mourir que d'être séparée de vous par le péché ! » et elle put l'offrir au Seigneur avec bonheur. Le même jour, au matin, étant tentée par le démon, elle s'était armée de ces pensées pour lui résister. L'ange lui dit : « Voilà les pensées dont vous vous êtes armée ce matin. » Puis il ajouta : « Toutes les fois que, pour résister à de mauvais désirs ou à des pensées dangereuses, l'homme se dit qu'il aimerait mieux mourir qu'offenser Dieu, son désir est

aussi agréable à Dieu que s'il lui était possible de le réaliser par la mort. » Alors se jetant aux pieds de Notre-Seigneur, elle s'accusa d'avoir mené jusqu'alors une vie inutile, consentant, si Dieu voulait agréer son désir, à vivre jusqu'au jour du jugement dernier au milieu des peines et des douleurs les plus grandes auxquelles l'homme est exposé sur la terre. Le Seigneur lui répondit : « Pour réparer toutes tes négligences passées, salue mon cœur dans sa bonté, car il est la source qui renferme tous les biens et de laquelle ils découlent ; salue-le encore dans la surabondance de grâces qui en a découlé, qui en découle maintenant et qui doit en découler jusqu'à la fin des siècles en tous mes saints et tous les prédestinés, enfin salue-le dans l'amour qui a si souvent jailli de son cœur pour enivrer ton âme d'un torrent de voluptés. »

VII

De la salutation du Sauveur et de ses consolations.

Une fois qu'elle saluait de tout son cœur le bien-aimé de son âme, il lui répondit : « Quand tu me salues, je te salue moi-même ; quand tu me loues, je me loue en toi ; quand tu me rends grâces, je rends grâces à mon Père en toi et pour toi. » Elle lui fit cette question : « Mon bien-aimé, quel est donc ce salut que vous rendez à mon âme, sans que je m'en aperçoive ? » Il lui répondit : « Mon salut n'est pas autre que mon amour. Une mère caresse l'enfant qu'elle a dans les bras, elle l'instruit, elle lui dit comment il doit s'y prendre pour lui dire bonjour, et quand l'enfant lui a donné le bonjour en répétant ce qu'elle lui a dit, elle éprouve pour lui un sentiment d'amour plus vif et le couvre de ses baisers ; ainsi en est-il de moi : par mes exhortations secrètes, j'apprends à l'âme la manière de me saluer : et quand elle le

fait conformément à mes inspirations, je la reçois avec toute l'étendue de mon amour paternel et lui rends son salut en la comblant de mes grâces, bien que peut-être elle ne le soupçonne pas. De même quand on loue Dieu, qu'on le prie ou qu'on fait quelque autre bonne œuvre sans en ressentir aucun goût, la bonne œuvre n'en est pas moins agréable à Dieu, qui reste toujours le même à l'égard de l'âme. Dieu est aussi bien disposé pour cette âme que pour celle qui ferait la même œuvre avec un ardent amour. »

VIII

Comment l'homme doit élever son cœur vers Dieu.

Une nuit qu'elle ne pouvait s'endormir, elle dit au Seigneur : « Oh ! mon Dieu, combien, dans ce silence de la nuit, je serais heureuse de pouvoir converser avec vous ! » Le Seigneur lui répondit : « Quand tu serais au milieu d'une foule nombreuse

et bruyante, il faudrait qu'il te suffît de te tourner vers moi pour être avec moi aussi complètement que si tu étais seule. Quand un homme est seul, il doit élever son cœur vers Dieu, converser familièrement avec lui et soupirer vers lui, afin que, grâce à ces prières non interrompues, Dieu échauffe de plus en plus son cœur par l'amour. Quand il est avec d'autres hommes, il doit toujours penser à Dieu et parler de lui avec eux, si la chose est possible, afin de marcher lui-même et de faire avancer les autres dans les voies de l'amour de Dieu. Tout ce que fait l'homme, il doit aussi le faire pour Dieu et pour sa gloire ; c'est encore pour sa gloire qu'il doit tout souffrir et tout supporter. » Il ajouta : « Quand je t'accorde une grâce, oublie tout le reste, deviens en quelque sorte étranger à tout, afin de mettre plus facilement à profit le don que je t'ai fait, c'est ce que tu peux faire alors de plus utile et de plus salutaire. Quand tu récites des psaumes et d'autres prières que les saints

ont autrefois répétées sur la terre, sois convaincue que les saints me prient en ta faveur. Quand tu médites ou que tu converses avec moi, tous les saints me bénissent en ce moment pour toi. »

IX

De trois mouvements du cœur de l'homme.

Comme la servante de Dieu était en prières, elle lui dit : « O le bien-aimé de mon âme, combien je voudrais soupirer vers vous du sein des abîmes les plus profonds de la terre ! » Il lui répondit : « A quoi cela te servirait-il ? Vois donc, du lieu où tu es, tu m'attires à toi par tes soupirs. De même que le cœur de l'homme ne peut vivre sans l'air qu'il respire, ainsi l'âme, sans mon esprit, ne peut être considérée comme vivante, elle est morte. De même que le cœur de l'homme a trois opérations, celle par laquelle il respire, celle par laquelle il répare ses forces en s'assimi-

lant les boissons et les aliments, enfin celle par laquelle il meut les autres membres, ainsi le cœur de l'âme a trois mouvements analogues. Par le premier, il attire en lui son divin esprit, afin de vivre de la grâce ; par le second, il se fortifie grâce à la parole de Dieu, à la prédication et à la lecture de l'Ecriture sainte qui sont pour lui autant d'aliments précieux ; par le troisième, il met ses membres en action par les œuvres de miséricorde. Et parce que l'âme n'a pas des membres comme le corps, elle exerce son activité à l'égard des membres de l'Eglise, qu'elle considère comme ses propres membres ; elle loue Dieu, elle lui rend grâces pour les justes et les bons ; elle prie pour les tièdes, afin qu'ils marchent avec plus d'ardeur dans les voies du bien ; elle prie encore pour les méchants, afin qu'ils se convertissent, pour les affligés afin qu'ils trouvent la consolation au milieu de leurs peines, enfin pour les défunts, afin qu'ils soient purifiés de leurs souillures et qu'ils entrent en possession de la gloire du ciel. »

X

De trois enseignements pleins d'utilité
pour l'homme.

Un jour que, dans sa prière, elle remerciait Dieu de l'œuvre de notre rédemption et qu'elle rendait grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il avait daigné être baptisé, le Sauveur lui dit : « Je veux te baptiser. » Au même instant, un ruisseau d'une eau pure sortit du cœur du divin Maître et inonda son âme. Le Seigneur lui dit : « Je veux te servir de parrain, et comme les parrains doivent instruire dans les voies de Dieu ceux qu'ils tiennent sur les fonts baptismaux, je veux te donner trois avis : d'abord de souffrir non pas pour toi, mais pour moi, toutes les contrariétés et les incommodités que tu ressentiras en ton âme et en ton corps, comme si je souffrais moi-même tout cela en toi ; puis de recevoir avec joie et reconnaissance tous les services et les bienfaits des hommes, comme si

c'était moi-même qui les recevais ; enfin de n'aimer que moi, de n'attribuer qu'à moi seul toutes les bonnes œuvres, comme si tu n'étais qu'un manteau dont je me sers pour cacher tout ce que je fais en toi. »

XI

Comment l'homme peut s'approprier les mérites de la vie du Sauveur.

Un jour que, pendant la messe, elle était fatiguée et cédait au sommeil, elle s'accusa devant le Seigneur de cette négligence. Il lui répondit : « Comment pourrais-tu connaître ma bonté à ton égard si tu ne trouvais jamais en toi rien qui pût me déplaire? » Pensant alors à une personne qu'elle savait être dans la tristesse, elle pria pour elle et conjura le Seigneur de lui donner une réponse favorable. Le Sauveur lui répondit entre autres choses : « Pourquoi ne recevrait-il pas ce que je suis si disposé à lui donner? Je lui donne de grand cœur la vie

sainte et innocente que j'ai passée sur la terre, afin qu'il se l'approprie, et qu'il supplée ainsi à tous ses manquements. » Elle lui dit alors : « Seigneur, puisque vous voulez bien que l'homme s'approprie votre vie sainte, dites-moi, je vous prie, comment il doit s'y prendre pour cela ? » Il lui répondit : « Il faut que l'âme offre à Dieu le Père, en union avec mes prières, ses désirs, ses bonnes intentions, ses prières. Ainsi elle est agréable à mon Père et participe à la vertu de mon sacrifice. Quand des herbes odoriférantes de diverses espèces sont jetées sur le brasier, leurs parfums se confondent en s'élevant vers le ciel ; ainsi sa prière s'élève comme une vapeur délicieuse et rejouit la divinité. Une prière, qui ne serait pas immédiatement unie à la mienne, pourrait s'élever au ciel, mais elle n'aurait pas la même valeur aux yeux de Dieu. Le cuivre fondu avec l'or perd sa nature première et participe à la noblesse de l'or ; ainsi quand l'homme unit ses labeurs et ses bonnes œuvres à mes bonnes

œuvres et à mes labeurs, ces œuvres qui ne sont rien par elles-mêmes sont enrichies et ennoblies par cette union. L'homme doit encore conformer à ma vie sa vie tout entière, ses mouvements, ses facultés, ses sens, ses pensées, ses paroles. Ainsi sa vie entière est renouvelée et ennoblie, de même qu'un oiseau généreux est renouvelé quand il passe d'un air corrompu dans un air plus sain. Par cette union intime avec ma vie, l'homme terrestre devient un homme céleste et participe abondamment à mes mérites. »

Faites donc, Dieu infiniment bon , que nous recevions avec amour et reconnaissance cette insigne faveur de votre bonté et que nous nous unissions à la vie sainte du Sauveur pour suppléer à tous nos manquements ; faites que nous employions tous nos efforts à imiter ses vertus ; car la gloire suprême dans l'éternité bienheureuse consiste à lui ressembler et à s'approcher des splendeurs de l'éternelle lumière. Ainsi soit-il !

XII

Comment les membres de Jésus-Christ doivent être pour nous comme de brillants miroirs.

Il lui sembla un jour que les vêtements du divin Sauveur étaient formés d'un grand nombre de miroirs. Elle comprit par là que tous les membres du Sauveur sont pour nous comme des miroirs étincelants de clarté et que toutes ses œuvres ont eu l'amour pour principe. Les pieds du Sauveur sont pour nous un miroir, car son zèle nous éclaire. L'âme doit reconnaître, dans ce miroir, combien elle est indifférente aux choses de Dieu et portée aux bagatelles et aux vanités. Les genoux du Sauveur sont un miroir d'humilité ; ces genoux qui si souvent se sont fléchis pour nous dans la prière et enfin pour laver les pieds de ses disciples. Reconnaissons donc notre orgueil, il est tel que nous refusons de nous abaisser, bien que nous ne soyons que cendre et poussière. Le cœur de Jésus-

Christ est pour nous un miroir du plus ardent amour ; voyons dans ce miroir combien nos cœurs sont froids à l'égard de Dieu et à l'égard du prochain. La bouche de Jésus est pour nous un miroir, cette bouche qui ne s'est ouverte que pour louer et remercier Dieu, tandis que nous nous occupons bien souvent de choses inutiles, et que nous négligeons l'exercice de la prière. Voyons dans les yeux du Sauveur un miroir de l'éternelle vérité qui nous montre les ténèbres de notre infidélité, ces ténèbres qui nous empêchent de connaître la vérité. Les oreilles saintes du Sauveur sont pour nous un modèle d'obéissance. De même que Jésus était toujours prêt à obéir à Dieu son Père, il est toujours disposé à exaucer nos prières.

XIII

Comment l'homme peut vivre suivant le bon plaisir de Dieu.

Un jour elle crut voir une colombe qui se reposait sur le sein du Sauveur, symbole de ceux qui reçoivent en toute simplicité les dons de Dieu et lui sont très-agréables parce qu'ils ne jugent ni ses œuvres, ni celles de leur prochain. Comme elle l'avait prié de lui donner quelques règles de conduite, il lui dit de se conformer en tout aux exemples qu'il nous a donnés durant sa vie mortelle. D'abord il a toujours été plein de ferveur ; ainsi, quand elle était seule, elle devait toujours s'exciter à la ferveur par la considération de sa divinité, des œuvres de son humanité, enfin de tout ce qu'il a fait dans ses saints et dans tous ceux qu'il a prévenus de ses miséricordes. Secondement le divin Sauveur a toujours été doux, affable et n'a jamais eu à la bouche une parole désagréable au prochain ; ainsi

dans sa conversation elle devait toujours parler de son bien-aimé, des beaux exemples des saints ou dire des choses utiles au prochain. Troisièmement le Sauveur a toujours été occupé à guérir les corps ou à convertir les âmes ; à son exemple elle devait agir toujours avec zèle, prudence et gaieté. Enfin, Notre-Seigneur a été patient dans les persécutions et les tourments ; à son exemple , elle devait s'humilier devant les épreuves et les souffrances , et les supporter sans jamais se plaindre. La brebis bèle au milieu des pâturages , mais elle se tait devant le boucher qui s'apprête à la frapper ; ainsi l'âme fidèle doit craindre en raison de sa faiblesse quand elle n'est pas au moment de l'épreuve, mais elle doit être pleine d'assurance quand elle souffre en son âme et en son corps.

Ensuite elle demanda au Sauveur ce qu'elle avait à faire pour se conformer à son bon plaisir dans les différentes parties de la journée. Il lui répondit : « Le matin à ton lever , offre-moi ton cœur , afin que

j'y répande une liqueur infiniment précieuse. A la messe, tu dois être avec moi comme à une table de festin à laquelle tous prennent part sans exception, mais paient de leur personne, en présentant à Dieu leurs prières et leurs bonnes œuvres ; là, avec une libéralité vraiment divine, je communique toutes les vertus aux pauvres et je console mes amis dans leurs afflictions. » L'âme lui dit alors : « Dites-moi, je vous en prie, ce que vous faites lorsque je prie ou que je récite les psaumes. » Il lui répondit : « Je t'écoute. Quand tu travailles, je me repose en toi, et plus tu t'appliques à ton travail, plus j'ai de bonheur à me reposer en toi ; quand tu manges, je travaille, parce que tu as ta nourriture en moi et que j'ai la mienne en toi ; enfin, tandis que tu dors, je veille pour protéger ton sommeil. »

XIV

Comment l'homme peut saluer le cœur de Dieu.

« Le matin, à ton lever, salue avec amour le cœur de ton bien-aimé duquel tout bien, toute joie, toute félicité s'est répandue, se répand et doit à jamais se répandre au ciel et sur la terre, et efforce-toi de faire passer tout ton cœur dans le sien, en disant : « Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie et je vous salue, divin cœur de Jésus-Christ, mon fidèle époux ; je vous remercie de la protection que vous m'avez accordée durant cette nuit, et de la bonté qui vous a porté à rendre sans cesse à Dieu en mon nom les louanges et les actions de grâces que je lui dois. Maintenant, ô bien-aimé de mon âme, je vous offre mon cœur comme une rose printanière dont la beauté doit chaque jour réjouir vos yeux, tandis que son parfum charmera votre cœur. Je vous offre encore mon cœur, afin que vous en usiez comme d'une coupe, où vous

boirez vos propres douceurs avec tout ce que vous daignerez faire aujourd'hui en moi. Je vous offre encore mon cœur comme un fruit d'un délicieux parfum, digne d'être servi sur votre table royale ; daignez l'agréer et le faire passer en vous, afin que désormais il se sente heureusement en vous ; je vous prie encore de faire que toutes mes pensées, mes paroles, mes actions, **ma** volonté soient aujourd'hui entièrement conformes à votre bon plaisir. » Notre-Seigneur ajouta : « Fais ensuite le signe de la croix en disant : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; Père saint, je remets mon esprit entre vos mains, en union avec l'amour infini de votre divin Fils. Répète même cette offrande au commencement de chacune de tes actions, en entrant au chœur, en commençant les heures, et lorsque tu veux prier ; et sois assurée que rien de ce que tu commenceras ainsi ne sera perdu pour l'éternité. Confie encore à **ma** divine sagesse tes yeux tant de l'âme que du corps, lui demandant

les lumières nécessaires pour discerner et accomplir en toutes choses sa volonté sainte. Prie encore la divine miséricorde de veiller sur tes oreilles, afin qu'elle te donne l'intelligence de tout ce que tu dois entendre pendant la journée et qu'elle écarte de toi tout ce qui pourrait blesser ta vertu. Ensuite confie à la garde du Dieu fidèle ta bouche et tes lèvres, afin qu'il répande en toi le goût de l'Esprit-Saint, qui t'inspire tout ce que tu auras à dire ce jour-là, qui te préserve de tout péché de parole et qui ouvre ta bouche pour la louange et l'action de grâces. Recommande encore tes mains à la bonté divine, afin qu'elle sanctifie et perfectionne tes œuvres et éloigne de toi toute œuvre de péché, et ton cœur au divin amour, afin qu'il l'attire dans son cœur par ses charmes puissants et qu'il l'embrase tellement de sa flamme qu'il soit désormais insensible aux charmes de la terre et aux joies du monde. Quand tu assisteras à la messe, offre ton cœur à Dieu ; au moment de la secrète, aie soin de

le préparer en le purifiant , détache-le de toutes les préoccupations terrestres afin qu'il puisse recevoir les effusions du cœur divin qui se répand sans cesse dans le cœur de tous ceux qui assistent pieusement au saint sacrifice. »

XV

De ce que l'homme doit faire pour expier ses négligences ; des sept manières différentes dont le Seigneur communique sa grâce durant la sainte messe.

Une autre fois, comme elle priait Notre-Seigneur en faveur d'une personne et qu'elle lui demandait ce qu'il désirait d'elle en expiation de ses négligences, Notre-Seigneur lui dit : « Elle doit dire trois fois le jour le psaume : *Laudate Dominum, omnes gentes*. Elle doit le dire une fois le matin, et, recevant Notre-Seigneur dans sa main droite, le présenter au Père éternel avec tous les mérites de son enfance et de sa jeunesse pour suppléer à tout le bien qu'elle a

négligé dans son jeune âge. Elle doit le dire une seconde fois durant la messe, recevoir le Seigneur Jésus comme l'époux de son âme et s'accuser devant Dieu le Père de n'avoir jamais eu pour cet aimable époux l'amour, la fidélité et le respect qu'elle devait, se rappelant tous les biens qu'elle a reçus de lui gratuitement malgré sa pauvreté et son dénûment, enfin offrant à Dieu le Père l'amour ardent dont le Sauveur fut embrasé durant sa glorieuse enfance. »

Alors, se rappelant sa pauvreté, elle dit à Notre-Seigneur : « Hélas ! combien je suis misérable et dénuée de tout : je n'aurais pas même un anneau à vous donner comme gage de ma fidélité, si je ne le tenais de votre bonté. » Elle vit alors un anneau assez large pour l'enfermer avec son bien-aimé et qui était orné de sept pierres précieuses. Or ces sept pierres indiquaient les sept façons différentes dont Notre-Seigneur daigne se communiquer dans la messe. D'abord il y vient avec une humilité telle qu'il s'abaisse jusqu'aux plus méchants et

se donne à eux pourvu qu'ils y consentent. En second lieu il y vient avec tant de patience qu'il supporte les pécheurs et ses ennemis qui s'y trouvent, disposé même à se réconcilier avec eux et à leur remettre toutes leurs offenses. Troisièmement il y vient avec tant d'amour que l'homme le plus froid et le plus obstiné dans le mal peut facilement, pourvu qu'il le veuille, s'échauffer de la flamme pure et sainte de l'amour. Quatrièmement il y vient avec une libéralité telle qu'il offre des richesses surabondantes aux plus pauvres eux-mêmes. Cinquièmement il y présente à l'homme une nourriture si divine, si délicieuse et si abondante qu'il n'y a point de malade et d'affamé qu'il ne puisse guérir et rassasier. Sixièmement il y vient avec une telle abondance de clarté que le cœur le plus aveuglé, le plus enfoncé dans les ténèbres peut facilement être éclairé et purifié par sa présence. Septièmement enfin, il y est tellement plein de grâce et de sainteté que l'homme le plus lâche et le moins dévot se

sent disposé à secouer sa tiédeur et porté à la dévotion. »

Notre-Seigneur ajouta ensuite : « Elle doit dire une troisième fois le psaume *Laudate* aux vêpres et présenter au Père son divin Fils avec sa vie infiniment sainte en expiation de toutes les négligences dont elle s'est rendue coupable en sa vie, le priant de suppléer à toutes ses imperfections. Enfin si elle veut recouvrer tous les biens qu'elle a perdus ou gâtés et réparer toutes ses négligences, elle doit recevoir souvent le sacrement adorable qui renferme en lui tous les biens et communique des grâces abondantes à ceux qui s'en approchent dignement. »

XVI

De la vertu de la parole de Dieu.

Un jour que la servante de Dieu était si faible qu'elle ne pouvait marcher et qu'elle était obligée d'entendre la messe de la

galerie, elle se plaignit amoureusement d'être si éloignée de Dieu. Il lui répondit aussitôt : « Je suis là où tu es. » Elle se permit de lui demander si l'on pouvait entendre la messe à une certaine distance de l'autel. Il lui répondit : « Il est bon que l'on soit tout près. Quand on en est empêché, il faut du moins s'approcher autant qu'il est possible pour entendre la parole de Dieu ; car, comme le dit mon apôtre, la parole de Dieu est vivante, active et pénétrante¹. La parole de Dieu vivifie l'âme et met en elle la joie spirituelle. Alors même qu'elle ne comprend pas ce qu'on lit, elle éprouve une certaine joie spirituelle et se sent portée à la pénitence. La parole de Dieu est active : elle affermit l'âme dans la vertu et la pratique du bien, elle pénètre et illumine son intérieur. Quand l'homme est empêché par la maladie, l'obéissance ou quelque autre raison légitime d'assister à la prédication de la parole de Dieu, en quelque lieu qu'il soit,

(1) Hebr., iv, 12.

je me trouve auprès de lui. » La pieuse fille dit alors à Notre-Seigneur : « Seigneur, daignez me communiquer quelque'une des paroles de la messe d'aujourd'hui, afin que j'en reçoive quelque consolation spirituelle. » — « Ecoute, lui dit le Sauveur : On chante à trois reprises l'*Agnus Dei*. Au premier *Agnus Dei*, je m'offre pour vous à Dieu le Père avec toute mon humilité et ma patience ; au second, je m'offre avec toute l'amertume de mes souffrances pour votre parfaite réconciliation ; enfin, au troisième, je me présente à mon Père avec tout l'amour de mon divin cœur, pour suppléer à ce qui manque aux hommes. » Il lui dit encore : « A celui qui a l'habitude d'entendre dévotement la messe, je lui enverrai à sa dernière heure plusieurs de mes saints pour le consoler et le défendre, afin qu'ils fassent honneur à son âme et viennent me la présenter. » Un jour, comme elle allait à la messe, elle vit Notre-Seigneur descendre du ciel avec un vêtement magnifique, et elle l'entendit lui

adresser ces paroles : « Quand les hommes se rendent à l'église, ils doivent se préparer par la pénitence, se frapper la poitrine et confesser leurs péchés ; ainsi ils peuvent se présenter à ma divine clarté et la recevoir en eux ; c'est ce que signifie le vêtement magnifique dont tu me vois couvert. »

XVII

Comment l'homme peut rejeter la tiédeur.

Un jour d'été qu'elle voyait plusieurs de ses compagnes sommeiller et même dormir pendant la sainte messe, la pieuse fille, enflammée d'un saint zèle et conduite par l'esprit de piété, dit à Notre-Seigneur : « Hélas ! Seigneur, comment l'homme peut-il être assez fragile pour ne pas savoir lutter contre le sommeil, alors même qu'il est auprès de vous ? » Il lui répondit : « Si elles pensaient aux choses du ciel ou aux peines de l'enfer, le sommeil serait bien vite chassé loin d'elles. » — « Mais, Sei-

gneur, ceux qui ne savent pas vaquer à ces saintes exercices, que doivent-ils faire ? » Il lui répondit : « Si quelqu'un avait un ami auquel il fût très-attaché, il souffrirait beaucoup de se voir privé de sa familiarité. Que l'on pense que je suis le plus fidèle et le plus dévoué de tous les amis, disposé à révéler tous mes secrets à ceux qui viennent à moi et à satisfaire tous les désirs de leurs cœurs, et l'on se sentira facilement porté à m'aimer. Que l'on pense encore que je suis toujours prêt à remplir de délices le cœur de l'homme et qu'il peut tout attendre de ma libéralité, grâce à ces pensées il sera facile à l'homme d'échapper au sommeil. Il faut donc recevoir avec reconnaissance tous les dons de Dieu et marcher chaque jour dans le sentier de la vertu, sans jamais s'arrêter avant d'être parvenu au terme. »

XVIII

Comment l'homme doit contempler la face
de son âme.

Un jour qu'elle désirait communier et qu'elle s'estimait indigne d'un si grand bien à cause de son peu de préparation, le Seigneur lui dit : « Je me donne à toi pour rendre ta préparation plus facile. » La servante du Sauveur lui dit alors : « Maître plein de bonté, veuillez me dire ce que je dois faire pour me préparer au banquet de votre divin corps et de votre sang précieux. » Il lui répondit : « Tu dois faire ce que firent mes disciples, quand je leur ordonnai de préparer sous mes yeux l'agneau pascal que je voulais manger avec eux avant que de souffrir. » Il lui sembla alors qu'elle se trouvait dans une maison d'une grandeur extraordinaire. Elle y vit une table d'or et sur cette table un linge avec plusieurs vases. Le Seigneur lui dit : « Cette maison figure l'immense étendue

de mon amour qui reçoit avec bienveillance et allégresse tous ceux qui viennent à moi. Tous ceux qui se disposent à communier doivent chercher un asile dans ma bonté ; elle les recevra avec une bienveillance toute maternelle et les préservera de toute espèce de maux. L'amour est la table à laquelle quiconque veut communier, trouvera un asile assuré, et qui enrichira la pauvreté de son âme par les communications les plus bienveillantes. Le linge que tu as vu est ma miséricorde qui s'abaisse vers les hommes comme l'étoffe la plus souple ; l'homme trouvera auprès d'elle un refuge assuré. La seule pensée de ma miséricorde donnera à l'homme la force nécessaire pour travailler à son salut malgré toutes les difficultés. » Sur la table, elle vit un agneau plus blanc que la neige ; à peine y avait-il été déposé que tous, à l'instant même, furent rafraîchis et rassasiés. L'agneau n'était pas autre que Jésus-Christ qui seul est la vraie nourriture et le rafraîchissement des âmes. Elle vit

aussi dans la même maison deux jeunes vierges qui servaient les convives, c'étaient la miséricorde et la charité. La miséricorde était à la porte, introduisait ceux qui se présentaient et leur indiquait la place qu'ils devaient occuper à table. La charité servait les hôtes et leur donnait généreusement de ce qui se trouvait sur les tables.

XIX

De l'ardent désir avec lequel le chrétien doit
se présenter à la sainte table.

Un jour qu'elle faisait le signe convenu pour indiquer qu'elle voulait communier, elle dit au Seigneur : « Très-aimable Seigneur, daignez écrire mon nom dans votre cœur. » Le Seigneur lui dit : « Quand tu veux communier, reçois-moi avec tout le zèle et l'amour qui ont jamais embrasé un cœur humain ; ainsi je trouverai en toi, quand tu t'approcheras de moi, tout l'amour qu'il est possible au cœur de l'homme

de posséder. Je recevrai ton amour, non pas tel qu'il est en toi, mais tel que tu le désires. » Une autre fois qu'elle faisait le même signe, elle dit : « Daignez écrire mon nom dans votre cœur. » A l'instant même, il lui sembla que le Sauveur avait sur sa poitrine son nom écrit en lettres d'or, rehaussées de sept pierres précieuses. Elle vit la première lettre de son nom, et elle en reconnut la signification. Puis comme elle cherchait les noms de plusieurs personnes qu'elle avait recommandées à Dieu dans ses prières, elle vit aussi les initiales de leurs noms, rehaussées également de sept pierres précieuses. La première signifiait la pureté du cœur, la seconde la méditation continuelle de la vie et des paroles du Sauveur, la troisième l'humilité, la quatrième le progrès dans les bonnes œuvres, la cinquième la patience dans les contradictions, la sixième l'espérance, et la septième la divine charité. Quiconque désire communier, doit être orné de ces sept joyaux. La servante du Seigneur avait

aussi l'habitude, quand elle devait s'approcher de la sainte table, de méditer amoureuxment la passion du Sauveur, et quand elle avait négligé cette méditation, elle se le reprochait comme une grande faute, parce que le divin Maître a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » Un jour qu'elle priait le Seigneur de lui expliquer le sens de cette parole, il lui répondit : « Ce mot : Faites ceci en mémoire de moi, doit s'entendre ainsi que je vais te le dire. Au moment où l'on se dispose à recevoir le corps du Sauveur, il faut se rappeler trois choses : l'amour éternel que Dieu vous a témoigné alors que vous n'étiez que néant ; il a prévu vos ingratitude et vos infidélités, et cependant il a bien voulu vous créer à son image et à sa ressemblance : immense bienfait qui appelle toute votre reconnaissance ; puis l'amour infini avec lequel le Fils de Dieu qui était dans toute la gloire du Père, a abaissé son infinie majesté jusqu'à la pauvreté que vous enduriez dans les chaînes d'Adam ; il a souff-

fert, avec une patience inexprimable, la faim, le froid, la chaleur, la fatigue, la tristesse, afin de vous arracher à votre pauvreté; enfin l'amour insondable avec lequel Dieu vous considère à tout instant et prend de vous un soin paternel; créateur, Seigneur, rédempteur, frère charitable de tous les hommes, il intercède sans cesse pour vous auprès de son Père, il vous sert d'avocat et de médiateur¹. »

XX

Des trois parfums d'amour.

Comme elle priait pour une personne qui s'était plainte à elle de ne pas éprouver dans la sainte communion la dévotion convenable, le divin Sauveur lui dit : « Quand, au moment de la communion, tu te sens sans ferveur et que tu n'as pas en toi de saints désirs et l'amour convenable, élève la voix vers ton Seigneur et dis-lui : « En-

(1) Joann., II, 1.

traînez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums¹. Sur ce mot : Entraînez-moi, pense combien a été puissant et généreux l'amour qui a conduit au supplice ignominieux de la croix le Dieu tout-puissant et éternel et demande que celui qui a dit : *Quand j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi*², entraîne à lui ton âme avec toutes ses puissances et te fasse courir avec amour et désir à l'odeur des parfums qui se sont répandus avec abondance de son divin cœur et ont rempli le ciel et la terre. Le premier de ces parfums, c'est l'eau de rose que l'amour divin a distillée dans le foyer de la charité avec la plus belle de toutes les roses, le cœur de ton Seigneur. Tu dois t'en servir pour laver la face de ton cœur, examiner avec soin s'il s'y trouve encore quelque souillure du péché, et le prier de te laver dans la source de miséricorde avec laquelle il a lavé le bon larron sur la croix. Le second de ces parfums est le vin généreux

(1) Cant. des cantiq. 1, 3. (2) Joann., xii, 32.

de son sang adorable, qu'il a préparé dans le pressoir mystérieux de sa croix et qui est sorti avec l'eau de la plaie de son cœur ; conjure-le d'en colorer la face de ton âme, afin que tu sois digne du banquet qu'il te prépare. Le troisième est la douceur surabondante et inappréciable de son divin cœur, que l'amertume de la mort même n'a pu dominer ; on l'appelle le baume céleste, son odeur est plus délicieuse que celle de tous les aromates du monde, et il est souverainement efficace pour toutes les maladies de l'âme. Supplie-le de verser de son divin cœur ce parfum dans ton âme, afin de sentir et de goûter combien le Seigneur est doux, de trouver en lui la consolation, la force et le bonheur et d'être incorporée en celui qui, par amour pour toi, a voulu se donner à toi sous cette forme. Quand tu ne sens aucune de ces consolations, demande à ton bien-aimé qu'il se substitue à toi, que ton esprit soit transformé par le sien, que sa ferveur réchauffe ta tiédeur, enfin qu'il soit seul

glorifié dans toutes les œuvres maintenant et toujours. »

XXI

Comment l'homme doit confier sa foi à Dieu.

« Voici une méthode que l'on doit suivre pour confier sa foi à Dieu, et si on l'observe fidèlement, on obtiendra la grâce de ne pas sentir au moment de la mort la moindre tentation contre la foi. D'abord l'homme doit confier sa foi au Père tout-puissant, lui demandant de l'affermir tellement par la vertu de sa divinité qu'il ne s'éloigne jamais de la foi véritable. En second lieu, il doit la confier à la sagesse impénétrable du Fils, lui demandant de l'éclairer tellement de ses lumières qu'il ne puisse jamais être séduit par l'esprit d'erreur. Enfin il doit la recommander à la bonté de l'Esprit-Saint, le suppliant de faire qu'il agisse en toute chose par amour, afin d'être trouvé au dernier jour agréable aux yeux du Seigneur. »

XXII

Qu'il est bon pour l'homme de communier souvent.

Comme elle priait pour une personne qui craignait de communier souvent, Notre-Seigneur lui répondit : « Plus l'homme fait un fréquent usage de l'eau pour se laver, plus il se purifie de ses souillures. Plus le fidèle communie souvent, plus j'opère en lui et lui en moi, et plus aussi ses œuvres ont de valeur. Plus il apporte de préparation à la communion, plus il est intimement plongé en moi, et plus son âme acquiert de pureté. Plus les profondeurs de la divinité pénètrent dans son âme, plus elle se dilate et présente d'aptitude à recevoir en elle la divinité; ainsi un cours d'eau ronge la terre qu'il arrose et coule d'autant plus facilement qu'il a davantage élargi son lit. »

XXIII

Comment le cœur de l'homme s'unit au cœur de Dieu.

Une fois qu'elle avait reçu le sacrement du corps très-saint du Sauveur, il lui sembla que, après un délicieux entretien avec elle, le divin Maître prenait son pauvre cœur et le pressait contre le sien. Il lui dit : « Sache que j'ai le pouvoir de m'unir les cœurs des hommes par le désir, de façon que l'homme ne se désire plus lui-même, mais qu'il règle tous ses désirs d'après mon cœur. Il faut encore que le cœur de l'homme me soit uni dans toutes ses œuvres. Qu'il mange ou qu'il dorme, il faut que l'homme puisse toujours dire dans son cœur : « Seigneur, en union avec l'amour par lequel vous m'avez accordé cette grâce, et avec ce que vous avez fait vous-même quand vous étiez sur la terre, je vous consacre cette action pour votre gloire et la conservation de mon corps.

Voici encore ce qu'il doit faire et dire quand il est chargé de quelque fonction : Seigneur, en union avec l'amour dans lequel vous avez voulu agir alors que vous étiez sur la terre et avec lequel vous continuez encore à agir dans les âmes, je me propose de faire, pour votre gloire et le plus grand bien du prochain, cette action que vous m'avez destinée. Comme vous avez dit : Sans moi vous ne pouvez rien faire¹, faites, je vous prie, que mon action soit purifiée par votre action infiniment parfaite et reçoive ainsi une valeur qu'elle n'a pas par elle-même, de même qu'une goutte d'eau plongée dans un grand fleuve participe aux effets de celui-ci. »

XXIV

Des sept heures de l'office.

Comme la pieuse servante du Seigneur méditait sur les sept heures de l'office ecclé-

(1) Joan., xv, 5.

siastique, elle entendit le Seigneur lui dire :
« Quand tu te lèves pendant la nuit pour les Matines en l'honneur de l'amour avec lequel je me suis livré, chargé de chaînes, entre les mains des méchants et j'ai été obéissant jusqu'à la mort, prépare ton cœur à tout ce qui peut t'être imposé, quand même on exigerait de toi ce jour-là les actes d'obéissance les plus difficiles auxquels mes saints ont jamais été soumis. A Prime, honore l'humilité avec laquelle j'ai comparu, innocent agneau, devant le tribunal d'un juge inique. Soumets-toi, pour l'amour de moi, à toute créature et sois disposée à faire ce que l'on pourra t'imposer de plus bas et de plus humiliant. Pendant l'office de Tierce, médite sur l'amour par lequel j'ai consenti à être humilié, insulté, rassasié d'opprobres; et prépare-toi à être méconnue et méprisée. Pendant l'office de Tierce, crucifie-toi au monde et le monde à toi¹, et considère comment ton fiancé a voulu être attaché à la croix par

(1) Galat., vi, 4.

amour pour toi ; aussi tous les plaisirs et les charmes du monde doivent te présenter plus d'amertume que la croix même. A None meurs au monde, afin que ma mort douloureuse charme ton cœur et que tu sois à jamais dégoûtée des créatures. A Vêpres, à l'heure où j'ai été détaché de la croix, considère avec joie comment, après ta mort, déchargée de toute espèce de travaux, tu reposeras éternellement dans mon sein. A Complies , rappelle-toi cette union bienheureuse dans laquelle, unie avec ton Sauveur, tu jouis de lui d'une façon excellente, union qui commence ici-bas par l'assujettissement de la volonté à la mienne au milieu des contrariétés comme au milieu des prospérités et qui trouve sa perfection dans la gloire éternelle. Celui qui veut réciter pieusement ses heures doit faire attention à trois choses. Depuis le commencement jusqu'aux psaumes, il doit exalter la profondeur de l'humilité par laquelle la majesté suprême de la Divinité s'est abaissée des hauteurs des cieux jusque

dans la vallée de la misère, humilité qui a fait d'un Dieu, du Seigneur des anges, le frère, le compagnon et l'humble serviteur des hommes, ainsi qu'il a dit : « Je ne suis pas venu pour servir, mais pour être servi¹. » On doit s'incliner respectueusement pour reconnaître cette humilité extraordinaire. En récitant les psaumes, le fidèle doit rendre hommage à la sagesse infinie de Dieu qui a traité l'homme avec tant de miséricorde et qui a voulu lui donner par elle-même ses enseignements salutaires. Aussi on doit honorer, en inclinant respectueusement la tête, tous les enseignements, toutes les paroles sortis de sa bouche et de son cœur. Remercie Dieu aussi de toutes les paroles des prophètes et des prédicateurs, de tous les oracles des saints, parce qu'ils ont tout reçu de l'inspiration du Saint-Esprit. Rends encore grâces à Dieu de tous les bons mouvements, de toutes les inspirations saintes que Dieu fait miséricordieusement arriver à l'homme, suivant sa

(1) Matth. xx, 28.

volonté et son bon plaisir. Dans la partie de chaque heure qui vient à la suite des psaumes, exalte la tendre miséricorde avec laquelle Notre-Seigneur s'est soumis à tout et a tant souffert. Remercie-le de son zèle, de ses divines prières, de tout ce qu'il a fait et souffert pour toi, à toute heure où, dans le cours de ta prière, tu songes à ces inappréciables bienfaits. » Un jour Notre-Seigneur apparut en songe à son humble servante. Elle voulut lui soumettre un doute et lui dit : « On voit dans les livres qu'il n'y a de vice, pour léger qu'il soit, que l'habitude ne puisse transformer en péché mortel. L'habitude produit-elle sur les vertus un effet analogue et leur donne-t-elle une grande valeur aux yeux de Dieu? » Il lui répondit : « Il n'est pas de bien, si peu considérable qu'il puisse être, auquel l'habitude ne donne un mérite considérable. » Elle ajouta : « Daignez, Seigneur, me faire connaître une chose peu importante en elle-même, en laquelle l'homme puisse utilement s'exercer d'une

manière continue. » Il lui dit : « Il faut que le fidèle dise ses heures avec attention et piété, sans y voir, comme tant d'autres, une chose peu importante ; elle ne l'est pas puisqu'en s'en acquittant, il remplit un grand devoir à l'égard de Dieu. Aussi, en commençant ses heures, il doit dire de cœur et même de bouche : « Seigneur, je vous offre ces heures en union avec les dispositions dans lesquelles, alors que vous étiez sur la terre, vous avez vous-même rempli ce devoir. » Quand l'homme est fidèle à cette pratique, sa prière est tellement agréable à mon Père qu'il la considère presque comme faite par moi. » — Un autre jour, le Seigneur lui apparaissant, elle lui demanda si, alors qu'il était sur la terre, il disait réellement ses heures ; il lui répondit miséricordieusement : « Je ne les récitais pas à votre façon, lisant des psaumes et d'autres prières, mais chaque jour, ou plutôt à chaque heure, je présentais mes hommages à Dieu mon Père. Toutes les pratiques que j'ai recommandées à mes

disciples, à partir du baptême, je les ai observées en moi et pour eux, et ainsi j'ai consacré à l'avance toutes les bonnes œuvres de ceux qui croient en moi. Aussi j'ai dit à mon Père : « Je me sanctifie pour eux afin qu'ils soient saints en moi¹. »

XXV

Des cinq soupirs avec lesquels l'homme
doit s'endormir.

Un jour la pieuse fille vit son âme qui dormait dans le sein de Dieu sous la forme d'un lièvre et les yeux ouverts. Alors elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur et mon Dieu, faites qu'imitant ce petit animal, je veille pour vous avec l'esprit, tandis que mon corps prend le repos dont il a besoin. » Notre-Seigneur lui répondit avec bonté : « On dit que le lièvre rumine avant de s'endormir et dort les yeux ouverts ; ainsi l'homme, avant de prendre son repos, doit

(1) Joann., xvii, 19.

ruminer cette prière par la méditation : Tandis que mes yeux se fermeront pour se livrer au sommeil, faites que mon cœur ne cesse pas de veiller pour vous, que votre bras soit toujours levé pour défendre vos serviteurs qui vous aiment. Ou bien il doit adresser à Dieu quelque autre prière et s'entretenir avec lui ; ainsi, tandis qu'il se livrera au sommeil, son cœur ne cessera pas de veiller pour moi ; et si quelque tentation délicate se présentant à lui durant la nuit, il en éprouve presque instinctivement de la peine, c'est une preuve qu'il n'est jamais séparé de moi. Quand l'homme veut prendre son repos, il doit encore tirer pour ainsi dire un soupir de mon divin cœur en union avec les louanges qui découlent de moi sur tous mes saints pour suppléer à celles que me doivent toutes les créatures. Il doit encore soupirer en union avec la reconnaissance que les saints tirent de mon cœur afin de me remercier de tout ce que je fais pour eux. Ensuite il doit soupirer pour ses péchés et ceux de tous

les hommes en union avec la passion à laquelle je me suis condamné pour expier les iniquités du monde entier. Il doit encore par un autre soupir désirer et demander toutes les grâces dont les hommes ont besoin pour louer Dieu et sauver leurs âmes et s'unir ainsi au désir que j'ai toujours eu sur la terre de voir tous les hommes arriver au salut. Cinquièmement il fera bien de gémir en union avec les prières que mon cœur a inspirées à tous mes saints en faveur de tous les hommes, vivants et morts, me conjurant de recevoir tous les battements de son cœur comme autant de prières qu'il m'adresserait. Alors, comme je ne puis rien refuser à l'âme qui m'est dévouée, je remplirai fidèlement toutes les promesses que j'ai faites à l'humble et ardente prière. »

XXVI

Comment le Sauveur se lève quand les pauvres
souponnent vers lui.

Un jour de fête où la communauté s'approchait de la sainte table, que l'humble servante du Seigneur était obligée de garder le lit, et que, dans la pauvreté de son esprit, elle soupirait vers le divin Maître du fond du cœur, elle le vit se lever de dessus son trône, et elle entendit qu'il lui disait : « Je me lève à cause de la misère des pauvres et par compassion pour ceux qui sont dans le besoin⁽¹⁾. » Au moment où le Seigneur se leva, tous les saints se levèrent avec lui, et présentèrent à Dieu, à l'intention de l'âme, tous les hommages qu'ils lui avaient rendus sur la terre et tout ce qu'ils avaient souffert pour sa gloire. En même temps, Notre-Seigneur offrit tous ses mérites à son Père en disant : « Je les ferai

(1) Ps. xi, 6.

servir à son salut¹, j'accomplirai tous ses désirs en moi et par moi. » Ce fut ainsi que le divin Maître rendit pour elle hommage à Dieu le Père. Elle comprit par une inspiration divine que, toutes les fois qu'une âme soupire vers Dieu dans la pauvreté de son esprit, désirant de le louer et de recevoir sa grâce, les saints se lèvent à l'instant même et louent ensemble Dieu pour cette âme et implorent ses grâces. Quand une âme soupire au sujet de ses péchés, ils s'adressent à Dieu pour implorer son pardon. Ce n'est pas tout. Jésus-Christ lui-même se lève et dit : « Je serai son salut, c'est-à-dire je remplirai ses désirs, j'offrirai pour elle des louanges à Dieu le Père, je condescendrai à toutes ses volontés. » Il lui dit encore : « Puisque ces soupirs me sont si agréables, comment la tristesse pourrait-elle encore se conserver longtemps dans l'âme du pauvre ? »

(1) Ps. xi, 6.

XXVII

De la robe nuptiale.

Entendant ce passage du saint évangile : *Mon ami, pourquoi n'avez-vous pas la robe nuptiale*¹ ? elle dit à Notre-Seigneur : « Mon bien-aimé, daignez m'apprendre quelle est cette robe sans laquelle on ne doit pas se présenter à vos noces. » Bientôt son bien-aimé lui montra une robe admirablement travaillée, la pourpre, le blanc et l'or y mariaient agréablement leurs teintes ; il lui dit : « Cette robe nuptiale est faite de l'éclatante blancheur d'un cœur pur, de la pourpre de l'humilité et de l'or du divin amour ; quiconque veut en être revêtu, doit avoir un cœur pur, ne recevoir volontairement en son cœur aucune pensée mauvaise, interpréter favorablement et dans le sens de l'indulgence tout ce qu'il voit ou entend. Il doit encore s'abaisser

(1) Matth., xxii, 11.

humblement pour Dieu devant ses supérieurs ou plutôt devant toutes les créatures. Enfin il doit aimer Dieu de tout son cœur, mépriser toutes les créatures pour le Créateur, ne s'attacher à aucun objet qui pourrait l'éloigner de Dieu, mais le rejeter aussitôt et le fuir. »

XXVIII

En quoi l'âme peut devenir semblable à Dieu.

Comme on chantait la messe : *Le Seigneur dit : J'entretiens en moi des pensées de paix et non des pensées de rigueur*¹, le divin Sauveur lui dit : « Si tu veux m'être très-chère et me devenir semblable, tu dois m'imiter en ce point. J'entretiens en moi des pensées de paix et non des pensées de rigueur, ainsi attache-toi toujours à avoir le cœur calme et rempli de pensées de paix, ne discutant avec personne, mais montrant

(1) Jérémi., xxix, 11. — Introït du 22^e dimanche après la Pentecôte.

dans tous les rapports la patience, l'humilité, la douceur. J'exauce tous ceux qui m'invoquent ; à mon exemple, sois toujours remplie de bonté et de bienveillance, brise les fers des captifs, c'est-à-dire console les affligés et viens-leur en aide dans la mesure de tes forces. »

XXIX

Que Dieu désire ardemment notre cœur.

Une autre fois le divin Sauveur lui dit : « Cherche-moi avec tes cinq sens, imitant en cela l'ami qui, attendant la visite de son ami, se tient dans la chambre voisine de la rue et regarde à tout instant par les fenêtres s'il ne voit pas venir l'ami qu'il a invité. Ainsi le fidèle doit toujours me chercher au moyen de ses sens qui sont comme les fenêtres de l'âme. Si ses yeux rencontrent quelque objet beau et aimable, il doit se dire : Combien il est beau, combien il est beau et aimable celui qui a fait

de si belles choses ! et se porter aussitôt vers leur auteur. S'il entend quelque doux concert ou quelque autre chose qui charme ses oreilles, il lui sera utile de se dire à lui-même : « Combien elle sera douce un jour la voix du Seigneur quand il invitera ses élus à partager son bonheur, cette voix qui est le principe et la source de toute harmonie, de toute mélodie ! » S'il entend parler ou lire, il doit chercher dans ce qu'il entend quelque chose qui lui rappelle son bien-aimé ; de même dans tout ce qu'il dit, il doit chercher la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. En lisant, en récitant l'office, il doit nourrir son cœur de cette pensée : Ecoute bien ce que ton bien-aimé te dit au cœur dans ce verset, dans cette page ; et le chercher ainsi en toute chose, jusqu'à ce qu'il trouve l'onction des consolations divines. De même pour les sensations de l'odeur et du toucher ; il faut alors se rappeler combien est doux l'esprit du Sauveur, combien délicieux seront les baisers et les embrassements qu'il prodi-

guera dans le ciel à ses élus. Chaque fois qu'il trouvera quelque jouissance dans la créature, il devra songer aux charmes infinis de celui qui a créé pour les hommes tant de choses belles, admirables, pleines de douceur, et cela pour leur faire connaître et aimer sa bonté : alors s'inspirant de la reconnaissance, il devrait se proposer en son cœur de rendre à Dieu, s'il était possible, toutes les louanges, toutes les actions de grâces, tous les services qu'il serait en droit d'attendre de toutes ses créatures, et lui offrir en même temps toutes les peines, les tribulations, les douleurs, les labeurs que des âmes généreuses ont soufferts pour leur Dieu. » Comme elle priait pour la portière que l'arrivée de plusieurs hôtes inattendus avait dérangée, elle entendit que Notre-Seigneur lui disait : « Tous les pas que l'homme fait par obéissance sont comme autant de pièces d'argent qu'il dépose en mes mains et qui doivent augmenter sa récompense dans le ciel. » Le Sauveur lui dit encore : « L'homme doit subir

les nécessités et jouir des avantages du corps en union avec l'amour dans lequel j'ai créé toutes choses pour lui, puis en union de l'amour avec lequel je me suis consacré sur la terre à la gloire de mon Père et au salut de l'humanité, enfin il doit recevoir les services de ceux qui le servent en union avec l'amour par lequel on le sert lui-même pour la gloire de Dieu, afin de contribuer à la sanctification de tous ceux qui lui sont attachés. »

XXX

De quelques prières.

Un jour qu'elle entendait chanter un répons ainsi conçu : « J'ai vu la ville de Jérusalem ornée et édifiée par les prières des saints, elle se demanda comment une ville pouvait être ornée et édifiée par des prières. Le Seigneur lui répondit : « La cité de Dieu est ornée par quatre sortes de prières plus excellemment qu'elle ne le

serait par l'or et les pierres précieuses. Voici ces quatre espèces de prières : d'abord celle par laquelle mes élus sollicitent la grâce pour ceux qui leur sont chers, avec un cœur humble et repentant ; secondement celle par laquelle des personnes affligées s'adressent à Dieu par la prière et sollicitent quelque soulagement ; troisièmement celle par laquelle une âme fidèle, dans le zèle de l'amour fraternel, recommande au ciel la pauvreté et les besoins d'une âme qui lui est chère ; cette prière est particulièrement agréable à Dieu et ne contribue pas peu à l'ornement de la cité céleste ; enfin celle par laquelle le chrétien, dans l'ardeur de son amour, s'intéresse à la cause de l'Église comme à sa propre cause. Ces prières illuminent la céleste Jérusalem comme l'aurore d'un nouveau soleil. »

XXXI

Du plus grand bien que l'homme puisse faire.

Un autre jour, le Seigneur lui dit : « Le bien le plus grand et le plus utile que l'homme puisse faire avec la bouche, est de chanter les louanges de Dieu et de s'entretenir fréquemment avec lui dans l'oraison. L'usage le plus noble et le plus agréable au ciel qu'il puisse faire de ses yeux, c'est de verser des larmes d'amour et de s'appliquer sans relâche à l'étude de l'Écriture sainte. Pour sanctifier ses oreilles, il doit entendre avec bonheur la parole de Dieu et les tenir ouvertes aux ordres de ses supérieurs ; la tâche la plus sainte qu'il puisse imposer à ses mains, c'est de les élever au ciel dans la prière et d'écrire des choses saintes et spirituelles. L'emploi le plus excellent qu'il puisse faire de son cœur, c'est de l'ouvrir à l'amour de Dieu, aux désirs célestes et de le remplir d'affections saintes. Enfin, il importe de sanctifier le corps tout entier,

en le faisant servir à des veilles pieuses et à des œuvres agréables à Dieu, comme sont celles par lesquelles on s'exerce à la charité, à l'humilité, à la reconnaissance, à la dépendance de Dieu et des hommes. Enfin il faut dire souvent aux personnes que l'on aborde : « *Que le nom du Seigneur soit béni !* ou encore : *Grâces à Dieu !* et bénir en toutes choses le saint nom de Dieu. »

XXXII

Comment on doit examiner sa conscience
avant de se confesser.

Avant de se confesser, l'homme doit mettre sa conscience à nu par un examen sérieux, de même que le Sauveur s'est dépouillé avant d'être flagellé et attaché à la croix. Il est nécessaire, avant la confession, de considérer le visage de son âme dans le miroir des vertus du Sauveur. On doit examiner avec soin son humanité dans le mi-

roir de l'humilité du divin Maître et voir si on ne l'a pas blessée en quelque chose par l'orgueil et la présomption. On doit éprouver sa patience dans le miroir de la patience du Christ, et voir si l'on n'y trouve pas quelques souillures d'impatience. L'âme doit considérer son visage dans le miroir de l'obéissance du Sauveur, où elle verra sans doute combien elle a péché par ingratitude. Elle doit chercher dans le miroir de la charité du Sauveur si elle a été aimante à l'égard de ses supérieurs, bienveillante pour ses semblables, compatissante même à l'égard des plus humbles. Et quand l'âme s'est trouvée coupable de ces manquements ou de quelques autres, elle doit s'efforcer de purifier son visage avec un linge sacré, les abaissements du Sauveur, considérant qu'il est notre frère et assez bon pour pardonner les péchés à celui qui les reconnaît et les confesse. L'âme doit encore avoir soin de ne pas traiter ses plaies trop rudement, c'est-à-dire manquer de confiance en la bonté de Dieu. Les

traiter de la sorte, ce serait les irriter et non les guérir.

XXXIII

De trois manières dont l'homme doit rester
attaché à Dieu.

Notre-Seigneur dit un jour à sa servante à l'occasion d'une autre personne : « Elle a trois moyens de se tenir attachée à moi. Parmi les hommes, elle doit s'attacher à moi comme un chien fidèle qui suit son maître, alors même qu'il le chasse rudement. S'il lui arrive dans ses rapports avec les hommes de se contrarier pour telle ou telle chose qu'elle entend dire, elle ne se laisse pas dominer par l'impatience. Elle doit se confier dans ma miséricorde et revenir tranquillement à moi. Un seul soupir lui vendra le pardon de toutes ses fautes. Au cœur et dans la prière, elle doit se tenir attachée à moi, comme une épouse à son époux dans l'amour et un commerce plein de confiance. Quand elle doit com-

munier, elle doit se tenir attachée à moi, comme une reine à son royal époux. Quand son époux donne un repas, la reine se conduit avec libéralité; elle dispense ses dons et distribue ses aumônes. Ainsi, au moment de la communion, l'âme fidèle doit distribuer généreusement aux malheureux les dons que le grand roi met à sa disposition et leur accorder le secours de ses prières. »

LIVRE QUATRIÈME.

I

De ce qui convient surtout à celui qui vit
dans la religion.

Un vendredi, la pieuse fille vit le divin Sauveur, debout sur l'autel, les bras étendus; ses plaies semblaient toutes fraîches; et le sang coulait en abondance, il lui dit alors : « Toutes mes plaies se sont rouvertes et mon sang coule de nouveau, afin d'apaiser Dieu le Père irrité contre les hommes. » La glorieuse Mère de Dieu se tenait à la droite de son Fils; elle portait sur la tête une couronne d'un travail admirable sur laquelle on voyait briller ses vertus, ses grâces éminentes et toutes les merveilles qu'il a plu à Dieu d'opérer par

elle. L'âme, s'approchant, la conjura de prier pour elle et pour sa congrégation ; pour satisfaire à sa demande, la Vierge se prosterna respectueusement devant son Fils et salua dévotement ses plaies divines en engageant l'âme à en faire autant : « Approche, lui dit-elle, et salue avec moi les plaies de mon Fils, qui a voulu souffrir pour chacun des membres de son corps mystique. » En même temps qu'elle accomplissait ce que la Vierge demandait d'elle, elle conjura le Sauveur de lui révéler les pratiques qu'il aimait le plus de voir dans les âmes désireuses d'arriver à la perfection religieuse. Il lui répondit : « Celui qui veut être véritablement religieux doit veiller sur ses yeux et sur ses oreilles, afin de ne rien voir, de ne rien entendre qui puisse souiller son cœur ; il doit aussi interdire à sa bouche toute parole inutile ; s'il a vu quelque objet vain ou inutile ou qu'il en ait entendu parler, il ne doit jamais permettre à sa bouche d'en occuper les autres. Il doit surtout veiller sur son cœur

afin de ne pas se complaire dans les pensées mauvaises et s'y arrêter volontairement. L'homme ne peut pas toujours empêcher ce genre de pensées d'arriver jusqu'à lui, mais il peut toujours ne pas y consentir et s'y arrêter. Enfin il doit examiner sévèrement le détail de sa conduite, et quand sa conscience lui reproche quelque manquement, ne pas avoir de repos qu'il n'ait humblement demandé pardon à Dieu et pris la résolution de se confesser de sa faute au plus tôt. »

II

Du bonheur qu'il y a d'être encore sur la terre.

Un jour que la communauté s'approchait de la sainte table, et que l'humble religieuse ne pouvait avoir ce bonheur à cause de son état de souffrance, elle conjura le divin Sauveur de lui donner du moins quelques miettes de sa table. Bientôt, elle vit Notre-Dame, la très-sainte Vierge Marie,

assise avec les saints à une table magnifiquement servie ; elle lui présenta les miettes qui en tombaient , sous la forme de petits anneaux d'or et de pierres précieuses ; ainsi Mechtilde put goûter quelque chose de la joie et de la félicité des élus. Les saints lui dirent : « Que vous êtes heureuse, vous qui êtes encore sur la terre, et que de grâces ne pouvez-vous pas mériter ! Oh ! si l'homme savait combien il peut en un seul jour acquérir de mérites , la joie qu'il éprouverait à son réveil en voyant commencer ce jour dans lequel il lui est donné de vivre pour Dieu et de travailler avec le concours de la grâce à la gloire de Dieu , cette joie lui donnerait une force suffisante pour se conduire durant tout le jour et souffrir avec courage les épreuves qu'il plaira peut-être à Dieu de lui envoyer. »

III

Comment Dieu appelle les âmes.

Un dimanche où la maladie l'empêchait encore de communier, comme elle en éprouvait de la tristesse, elle dit au Seigneur : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Il lui répondit : « Viens, viens, viens. » Comme elle ne comprenait pas le sens de ces paroles, le Seigneur lui dit : « Viens avec ton cœur à mon cœur par l'amour. Viens avec ta bouche à ma bouche par un baiser. Viens avec ton esprit à mon esprit par une parfaite union. » Elle se demanda encore ce que voulait dire aller avec l'esprit à l'esprit. Le Seigneur l'instruisit et lui dit : « Celui qui renonce à sa volonté et qui, en toute circonstance, dans l'épreuve comme dans la prospérité, préfère ma volonté à la sienne, vient avec son esprit à mon esprit par une union parfaite, et c'est en lui que s'accomplit cette parole de mes Ecritures : « Celui qui reste

attaché à Dieu devient un seul et même esprit avec lui¹. »

IV

De la rénovation des vœux.

Une fois que la fidèle servante du Seigneur considérait ses années devant Dieu dans l'amertume de son âme, voyant combien elle avait de négligences à se reprocher, et combien de grâces lui avaient été données sans profit pour son salut, comment le Sauveur l'avait choisie pour son épouse, et comment, malgré cela, elle l'avait encore offensé, il lui dit : « S'il dépendait de toi que les biens que je t'ai donnés, aient été obtenus par tes œuvres et tes vertus ou que je te les aie accordés par une bienveillance toute gratuite, laquelle de ces deux conditions préférerais-tu ? » Elle lui répondit : « Seigneur, le plus petit bien que vous m'accordez gratuitement est plus pré-

(1) Cor. vi, 17.

cieux pour moi, je le reçois avec plus d'amour que si je pouvais obtenir par mes travaux et mes vertus les vertus de tous les saints. » A cela le Seigneur répondit : « Sois donc à jamais bénie, » puis il ajouta : « Si tu veux renouveler tes vœux de religion, viens à mes pieds, me remerciant pour la robe d'innocence que je t'ai donnée gratuitement, car tu n'aurais pu l'obtenir par tes propres mérites. Demande aussi que ma parfaite innocence corrige ce qu'il y a d'imperfections en toi. Puis viens à mes mains, me remerciant de tout ce que je t'ai mérité ainsi que de tout ce que j'ai fait en toi. Fais de nouveau passer par le foyer de mon divin cœur l'anneau des fiançailles spirituelles, de ta fidélité et de ton amour, et lave cet anneau précieux dans l'eau et le sang de mon cœur, afin qu'il en reçoive une nouvelle force et une nouvelle beauté. » Elle vit ensuite l'âme d'un prêtre qui souffrait dans le feu du purgatoire, et elle demanda pourquoi cette âme n'était pas encore dans le ciel. Le Sei-

gneur lui répondit : « Il s'estimait plus sage que ses supérieurs ; ce que ses supérieurs faisaient ne lui plaisait pas , il croyait toujours qu'il ferait mieux lui-même. Telle est la grande faute dont il fut trouvé coupable au moment de la mort. Une personne consacrée à Dieu , quelque sage qu'elle soit d'ailleurs, doit toujours rester soumise à ses supérieurs et acquiescer à leur volonté. » Quelque temps après, comme elle priait pour l'âme d'un frère lai, elle vit son âme au milieu d'une vive clarté; et il lui fut dit qu'il devait cette gloire extraordinaire à ce qu'il avait toujours servi à l'autel avec beaucoup d'empressement et de piété, s'efforçant d'exciter par son chant et son recueillement la piété des prêtres qui étaient à l'autel.

V

Comment elle priait Dieu pour les jeunes novices.

Inspirée par un amour délicat qui ne lui permettait d'oublier personne , elle priait

le Seigneur pour les jeunes novices, afin d'obtenir qu'il les fortifiât et les conservât dans la vraie piété. Il lui répondit : « Je descendrai, je demeurerai au milieu d'elles, et elles seront mon peuple¹ ; je descendrai en elles par un zèle saint et la bonne volonté, et je demeurerai en elles par l'union de l'amour, et elles seront mon peuple par la piété et la sainteté de ma vie, elles ajouteront à la gloire et à la grandeur de l'Eglise, attirant le prochain par de bons exemples, la vertu et de sages avis, et faisant par la prière de glorieuses conquêtes. Les âmes dont elles auront obtenu l'amendement par leur intercession, les pécheurs qu'elles auront convertis, les infortunés qu'elles auront par leurs prières délivrés des flammes du purgatoires, grossiront encore les rangs de mon peuple. » Le jour où les novices devaient faire leurs vœux, elle pria encore pour elles, le Seigneur lui dit : « Elles doivent demander que je leur donne les yeux de l'intelligence afin de voir, de discerner

(1) Cor. vi, 16. (Levit., 16, xxvi, 11).

sans peine , et moi , et tout ce qu'elles ont besoin de connaître ; les oreilles de l'obéissance , afin qu'elles soient toujours prêtes à se conformer aux ordres et à la volonté de leurs supérieurs ; enfin , la bouche de la sagesse , afin que toujours elles chantent mes louanges et édifient le prochain par leurs paroles et leurs enseignements. Elles doivent demander encore que je leur donne un cœur aimant , afin qu'elles m'aiment moi-même et aiment toutes choses en moi et pour moi ; enfin , elles doivent demander des mains prêtes aux bonnes œuvres , afin qu'elles soient toujours actives et laborieuses. » Tandis qu'on récitait les litanies à leur intention , elle vit Marie et les autres saints que l'on invoquait , s'incliner respectueusement devant le Seigneur et prier pour elles. Quand elles eurent prononcé leurs vœux , le Sauveur les releva et présenta sa main droite à chacune d'elles pour leur donner la force de remplir leurs obligations et les préserver de tout mal. Il en embrassa plusieurs au moment où elles allaient à la

communion , afin de leur appartenir par une éternelle union.

VI

Combien il est utile à l'homme de veiller
sur ses sens.

Une fois que, dans l'ardeur de son âme, elle disait à Dieu entre autres choses, qu'elle voulait être sa captive, le Seigneur lui répondit : « Celui qui veut être mon prisonnier sur la terre de façon que ses yeux se détournent toujours des choses mal édifiantes et inutiles, j'ouvrirai ses yeux dans la gloire céleste à la révélation de la clarté de mon visage, et je me montrerai à lui avec une joie telle que toutes les légions de l'armée céleste en tressailleront de bonheur. Celui qui ferme ses oreilles aux choses mauvaises, je lui ferai entendre durant toute l'éternité les chants les plus mélodieux. Celui qui ne permet à sa bouche aucune parole de scandale, je le chargerai d'une façon toute particulière de célé-

brer mes louanges. Celui qui préserve son cœur de toute pensée vaine et inutile, de tout mauvais désir, je le rendrai tellement libre qu'il pourra me commander et me manifester sa volonté, et son cœur se réjouira avec le mien dans la gloire d'une liberté parfaite. Celui qui tient ses mains enchaînées, de façon à ne jamais les faire servir aux œuvres de l'enfer, je le déchargerai de tout travail, et le ferai entrer dans l'éternel repos, j'unirai mes œuvres aux siennes et leur donnerai ainsi une valeur telle que toute la cour céleste en éprouvera une grande joie. »

VII

Des avantages de la prière commune.

Dans une grande épreuve que le couvent avait à subir, la communauté ayant confié à la pieuse fille le psautier qu'elle avait lu pour l'offrir au Seigneur d'une façon toute particulière, elle dit à son ange gardien :

« Cher ange, qui connaissez comme vous êtes connu, tandis que nous ne connaissons encore qu'en partie, je vous prie de recommander notre prière au souverain roi devant lequel vous êtes sans cesse au milieu de la gloire céleste. » Il lui répondit : « Je ne connais pas comme je suis connu, je connais celui qui m'a créé, comme la puissance suprême, la sagesse suprême, l'amour suprême, mais je ne connais que dans la mesure de ma bassesse ; cependant je me réjouis d'avoir votre message à présenter à Dieu, de même qu'une mère se réjouit de la gloire et de la fortune de son fils unique. »

VIII

Comment le divin Sauveur supplée aux manquements de ses fidèles.

Un jour que la servante du Seigneur priait pour une personne qui éprouvait une grande tristesse de ce qu'elle n'aimait pas Dieu comme elle le devait et le servait

d'une façon trop imparfaite, elle éprouva elle-même une tristesse extrême, se considérant comme une servante inutile et ingrate, puisqu'elle n'aimait pas encore celui qui l'avait comblée de ses biens. Le Seigneur lui dit : « Mon amour, tu ne dois point t'affliger, car tout ce qui est à moi t'appartient. » Elle répondit : « C'est vrai : tout ce qui est à vous m'appartient ; ainsi votre amour m'appartient, cet amour qui n'est pas autre que vous-même, comme le dit saint Jean : Dieu est amour. Je vous offre donc cet amour, afin que tous mes manquements soient suppléés par vous. » Le Seigneur fut satisfait de ce langage et lui dit : « C'est ce que tu dois faire toutes les fois que tu veux me louer ou m'aimer et que tu sens l'impossibilité de le faire par toi-même. Dis donc alors : Bon Jésus, je vous loue, et je vous prie de suppléer à ce qui me manque. Quand l'amour t'invite à venir à moi, dis-moi : Bon Jésus, je vous loue, et pour ce qui me manque, je vous prie d'offrir pour moi à votre Père tout

l'amour de votre cœur. Recommande aussi cette pratique à la personne pour laquelle tu pries, et, quand elle me ferait cette prière mille fois le jour, chaque fois je m'offrirais ainsi à mon Père, parce que jamais je ne serai fatigué ou ennuyé de lui donner ce secours. »

IX

Comment l'homme doit offrir à Dieu
toutes ses peines.

Comme elle priait pour une autre personne, elle entendit que Dieu lui faisait cette réponse : « Quand l'homme est dans l'affliction, il doit se prosterner à mes pieds, déposer devant moi le fardeau qui l'accable et répéter cette parole : « Seigneur, Dieu saint, daignez jeter les yeux sur moi, votre serviteur indigne, pour lequel Jésus-Christ notre Sauveur a voulu se livrer aux méchants et endurer une mort cruelle. » Il doit aussi me prier de le regarder avec des

yeux de miséricorde et d'éclairer son âme, afin qu'il puisse comprendre l'amour qui m'a porté à lui envoyer cette épreuve, et la supporter patiemment pour ma gloire avec toutes les peines de la vie présente. Ensuite il doit se jeter dans mes bras et m'adresser cette autre prière : « Daignez, Seigneur, faire descendre votre sagesse du trône de votre majesté afin qu'elle soit avec moi et qu'elle dirige mes efforts, afin que je sache toujours ce qui vous est le plus agréable¹. » Cette prière, si elle est bien faite, lui obtiendra la grâce de recevoir dans tout ce qu'il fait le secours de la sagesse divine, et, avec son aide puissante, il lui sera facile de supporter cette épreuve pour la plus grande gloire de Dieu, pour sa propre utilité et celle du prochain. Enfin il doit encore s'approcher de mon cœur en disant : O cœur admirable, qui avez voulu être la rédemption de l'homme ! et me prier de faire par l'amour dans lequel j'ai porté le

(1) Sagesse, ix, 10.

fardeau de l'humanité coupable, qu'il porte avec amour et reconnaissance le fardeau accablant de la tristesse. » Une autre fois que la pieuse fille priait pour une personne qui désirait savoir si elle persévérerait au service de Dieu, elle vit cette personne agenouillée devant le divin Maître et lui présentant son cœur sous la forme d'un calice à deux anses ; les deux anses figuraient la bonne volonté et l'empressement avec lesquels elle offrait son cœur à Dieu. Notre-Seigneur reçut le calice avec bonté et le déposa dans son sein. Il avait lui-même deux urnes, une urne d'or dans la main droite et une d'argent dans la gauche. L'urne d'or renfermait sa grâce divine, et l'urne d'argent les mérites de son humanité. Il les verse dans le cœur de l'homme, lui offrant pour le soutenir au milieu des épreuves les consolations de sa grâce et les mérites de son humanité. Le Seigneur lui dit : « Quand l'homme est dans la tristesse et qu'il me présente le calice de ses souffrances pour que je sois le premier à y

boire, j'y répands une douceur telle que la liqueur du calice est transformée et préservée de la corruption. Au contraire quand il y boit le premier, il empoisonne à l'instant le calice; et plus il y boit, plus il lui communique d'amertume parce qu'il ne me convient pas d'y boire après lui, à moins qu'il ne l'ait purifié par le repentir et une humble confession. Ou pour parler sans figure, quand l'homme est dans la tristesse, il doit offrir aussitôt à Dieu le fardeau qui l'accable. S'il en est ainsi, Dieu lui communique la douceur de ses consolations, lui donne la force et la patience et ne permet pas que l'épreuve lui soit inutile. Si l'homme, suivant aveuglément les instincts de la nature, ne reçoit pas convenablement l'épreuve, s'il en parle et y pense sans cesse, c'est une faute dont il doit humblement demander pardon à Dieu. Quand on veut porter soi-même son fardeau, on tombe facilement dans l'impatience, et plus on marche dans cette voie, s'occupant sans cesse et occupant les autres de ses

misères, plus on ajoute au poids dont on est chargé. Alors même que l'on revient à soi, on n'est pas en état d'offrir son mal à Dieu, car cette offrande ne saurait lui être agréable. Cependant on ne doit pas se laisser aller au découragement, mais se purifier par le repentir et l'aveu de ses fautes et offrir à Dieu avec un cœur humble et pénitent le poids sous lequel on succombe. » Le divin Sauveur reçut donc cette personne avec bonté et dit : « Jamais on n'arrachera de moi cette âme. » Il la bénit et fit sur elle le signe de la croix, en disant : « Que ma divinité te bénisse, que mon humanité te fortifie, que ma bonté te soulage, que mon amour te garde et te conserve ! »

X

Que l'âme doit demander dans le cœur de Dieu
tout ce qu'elle désire.

Un jour qu'elle priait Dieu en faveur
d'une personne qui s'était recommandée à

son intercession et le conjurait de lui accorder un cœur pur, humble, enflammé et vraiment spirituel, elle reçut de Notre-Seigneur cette réponse : « Dis-lui de demander dans mon cœur tout ce qu'elle veut, toutes les grâces dont elle a besoin, et de s'adresser à moi comme un enfant à son père, auquel il demande simplement ce dont il a besoin. Pour obtenir le don de la pureté, elle doit recourir à mon innocence. Si elle veut avoir l'humilité, il faut qu'elle la puise dans la mienne. Elle doit encore suppléer à ses désirs par les miens et ravir mon amour par toutes les vertus dont j'ai montré aux hommes le modèle parfait durant les jours de ma vie mortelle. » Elle lui dit encore : « Seigneur, quand sa dernière heure sera venue, daignez user de miséricorde à son égard, et lui donner l'assurance que vous ne l'abandonnerez pas. » Il lui répondit : « Le sage s'expose-t-il à perdre par son imprudence un lingot précieux qu'il s'est procuré par un travail pénible ? J'ai sanctifié l'humanité tout en-

tière par mon humanité ; par le baptême je communique mon esprit à l'esprit de l'homme, il est donc impossible que je l'abandonne. » — Une autre fois, comme elle priait pour une personne plongée dans l'affliction, elle vit celui pour lequel elle priait debout devant Notre-Seigneur, et elle entendit que le Sauveur lui disait : « Je lui pardonnerai tous ses péchés, mais il doit suppléer par la louange à ses négligences et à ses péchés. A ces mots de la Préface : *Par qui les anges louent votre majesté*, il doit me louer en union avec ces louanges ineffables par lesquelles les trois personnes de la sainte Trinité se louent mutuellement et se communiquent ensuite à la sainte Vierge, aux saints et à tous les anges. Alors, disant une fois le *Pater*, il s'offrira à moi, en s'unissant aux louanges par lesquelles le ciel, la terre et toutes les créatures me louent et me bénissent. Il doit demander encore que sa prière soit reçue, par moi Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, par moi, grâce à qui ce qui est

offert à Dieu peut lui être agréable. Ainsi il obtiendra le pardon de ses fautes et de ses négligences. » Quand on sera fidèle à cette pratique, on devra compter sur la même grâce ; car le Seigneur a dit : « Il est impossible que l'homme n'obtienne pas une grâce à laquelle il a cru et qu'il a espérée. »

XI

Comment Dieu se revêt de l'âme, et du fruit
des soupirs.

Une religieuse était presque continuellement malade ; la fiancée du Seigneur, dans le zèle de son cœur compatissant, implora pour elle le divin Maître, lui demandant, les larmes aux yeux, pourquoi il éprouvait cette amie fidèle qui chantait au chœur ses louanges avec tant de dévotion : « N'ai-je pas le pouvoir de faire d'elle ce qu'il me plaît de faire ? Quand l'homme est malade, je me revêts de lui

comme d'un vêtement de gloire, et, dans l'allégresse de mon cœur, je me présente devant mon Père, le louant et lui rendant grâces pour toutes les souffrances qu'il endure patiemment par amour pour moi. » Il ajouta : « Celui qui désire que je me revête de son âme, doit, le matin, à son réveil, soupirer vers moi de tout son cœur et me prier d'opérer en lui durant tout le jour. Ainsi il me servira comme de vêtement et s'unira à moi par ses soupirs ; et de même que le corps vit et qu'il est dirigé par l'âme, ainsi l'âme vit de moi et opère en moi tout ce qu'elle fait. » Il lui dit encore une autre fois : « Les effets des soupirs pieux sont considérables ; car jamais l'homme ne soupire vers moi sans s'approcher de moi. Un soupir, causé par l'amour et le désir de ma grâce, produit trois effets dans l'âme. D'abord il la fortifie comme un parfum délicieux qui augmente les forces de l'homme en même temps qu'il charme ses sens ; puis il l'éclaire, comme le soleil un endroit ténébreux ; troisièmement, il

agit de telle façon sur l'âme que tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle souffre lui plaît et la charme. Le soupir causé par le repentir et la douleur que l'on conçoit de ses péchés, réconcilie l'âme avec Dieu, comme un héraut de la paix ; il donne la grâce au pécheur et illumine la conscience troublée. » Elle se demanda ce que voulait dire ce passage : « A l'heure où le pécheur soupirera vers moi, j'oublierai sa malice, » elle s'en étonnait, sachant que le pécheur doit encore confesser ses péchés, à moins d'être dans une absolue impossibilité de le faire. Le Seigneur lui répondit : « Quand on a intercédé pour un serviteur coupable, il n'ose pas se présenter devant la face de son seigneur avant de s'être purifié de ses souillures et d'avoir disposé convenablement ses vêtements. Ainsi le pécheur, alors même que je l'ai reçu dans ma miséricorde, doit se purifier de ses souillures et se revêtir de la parure des vertus. »

XII

**Que l'homme doit recourir à Dieu comme
un enfant à son père.**

Un autre jour, comme elle priait à l'intention d'une personne qui désirait savoir ce que Dieu demandait surtout d'elle, elle entendit cette réponse en son cœur : « Elle doit se conduire avec moi comme un enfant qui aime tendrement son père, qui a recours à lui dans chacun de ses besoins et qui fait grand cas de tout ce qu'il lui donne par amour. Ainsi cette personne doit soupirer toujours après ma grâce, estimer grandement tout ce que je lui donne, recevoir tous mes dons avec amour et en témoigner de la reconnaissance. En second lieu, elle doit prendre les sentiments d'une épouse qui aurait été choisie et élevée au trône non pour sa beauté, ses richesses ou sa naissance, mais par amour ; l'époux qui l'aura tirée de son obscurité, aura le droit de compter sur sa fidélité et sur son ardent

amour, et si elle doit souffrir quelque chose pour son prince, elle le fera sans doute avec une patience que rien ne pourra lasser. Ainsi cette personne doit se rappeler toujours avec reconnaissance que je l'ai choisie gratuitement avant la création du monde, que je l'ai rachetée au prix de mon sang, que j'ai eu pour elle un amour tout spécial et que je l'ai admise à ma familiarité. En troisième lieu, elle doit s'adresser à moi, ainsi qu'un ami à son ami, qui considère comme lui appartenant à lui-même tout ce qui appartient à son ami ; ainsi elle doit chercher en toutes choses la gloire de Dieu, y contribuer dans la mesure de ses forces et n'être jamais indifférente à ce qui se fait contre lui. Si parfois ses saints désirs ne sont pas réalisés, si elle se voit privée de la grâce de la dévotion et des consolations divines, elle ne doit pas pour cela se laisser aller à la tristesse et s'imaginer que Dieu est irrité contre elle et disposé à l'abandonner ; un père sage et prudent n'exauce pas son fils quand il lui

demande quelque chose qui lui serait funeste ou dangereux ; l'époux quelquefois se montre sévère à l'égard de l'épouse, non parce qu'il est irrité contre elle, mais parce qu'il veut l'instruire ; ainsi Dieu aime à éprouver la fidélité de ses serviteurs, non sans doute pour la connaître lui-même, car rien ne lui est étranger, mais pour la faire briller devant tous ses saints. »

XIII

Des trois voies de Notre-Seigneur.

Un jour qu'elle priait pour une personne affligée, Notre-Seigneur lui répondit : « J'ai parcouru durant ma vie mortelle trois voies différentes dans lesquelles doit marcher à ma suite quiconque est désireux de m'imiter. La première était rude et étroite, la seconde était plantée d'arbres chargés de fleurs et de fruits ravissants, enfin des ronces et des épines remplissaient la troisième. La première est la voie de la

pauvreté volontaire, je l'ai aimée et j'y ai marché durant ma vie entière ; la seconde est celle des vertus dont j'ai offert le modèle aux hommes ; la troisième enfin est celle de ma douloureuse passion. Ainsi tout chrétien qui veut m'imiter pleinement doit embrasser la pauvreté et désirer ne rien posséder en ce monde, puis s'inspirer des exemples que je lui ai donnés par la pratique de la vertu, enfin s'offrir amoureusement aux peines et aux épreuves que je lui ménage pour son plus grand bien. »

XIV

Comment l'homme doit recourir à Dieu.

Une autre fois, il lui sembla qu'elle était en présence du divin Sauveur et qu'elle saluait ses plaies sacrées. Cependant les plaies de Notre-Seigneur étaient couronnées de bijoux précieux. Comme elle s'en étonnait, il lui dit : « De même que plusieurs pierres ont la vertu d'agir

sur certaines maladies du corps, mes plaies ont le pouvoir de guérir toutes les maladies de l'âme. Il en est qui sont tellement pusillanimes qu'ils n'osent pas solliciter ma miséricorde et qu'ils aiment mieux fuir de devant mon visage; on dirait qu'ils sont pris d'un tremblement. Ceux qui ont recours à ma passion et saluent dévotement mes plaies, seront débarrassés aussitôt de toute crainte excessive. Il en est dont le cœur est mobile et inconstant; leur esprit voltige de côté et d'autre, et le moindre mot suffit pour exciter en eux un mouvement de colère et d'impatience. S'ils avaient soin de méditer ma passion et d'imprimer mes plaies dans mon cœur, ils obtiendraient la fixité de leur cœur et trouveraient la patience. Il y a aussi des âmes tièdes, sans ferveur. Il leur suffirait de méditer pieusement sur ma passion, et de considérer mes plaies, de voir combien elles ont été profondes et douloureuses, ce serait assez pour leur faire secouer leur torpeur. »

•

XV

Des larmes.

Une autre fois, comme elle priait pour une personne, elle vit son âme sous la forme d'un jeune enfant, dans le cœur de Dieu, et le cœur de Dieu l'embrassait de ses mains. Le Seigneur lui dit : « Cette âme doit venir à moi dans toutes ses tribulations, se tenir attachée à mon divin cœur et y chercher la consolation, et jamais je ne l'abandonnerai. » Une autre personne était très-affligée, parce que la maladie ne lui permettait pas d'arrêter le cours de ses larmes ; depuis cinq ans, elle avait tellement pleuré que si Dieu ne l'avait soutenue, elle en aurait perdu la vue et presque la raison. Elle conjura donc Mechtilde et d'autres personnes pieuses de prier pour elle, afin que la bonté de Dieu la délivrât de cette épreuve. La bonne fille la consola de son mieux, et sa prière fut tellement efficace qu'au bout de quelques jours la

malade se trouva soulagée. Elle demanda au divin Maître comment, en si peu de temps, il avait délivré la malade de la tristesse qui l'accablait, et il lui répondit : « C'est ma seule bonté qui l'a fait sortir de cette épreuve. Cependant engage-la à me supplier de transformer par ma bonté toutes les larmes qu'elle a versées et de leur donner la même vertu que si elles avaient toujours été des larmes d'amour, de dévotion, de repentir de ses péchés. » Elle se demanda alors comment tant de larmes inutilement versées pouvaient être subitement transformées en des larmes saintes, il lui répondit : « Qu'elle se confie en ma bonté ! Sa confiance ne sera pas trompée. » O grandeur infinie de la bonté de Dieu qui emploie des moyens si doux et si puissants pour venir en aide à ceux qui sont dans l'affliction !

XVI

D'un religieux de l'ordre des frères prêcheurs.

Une fois Notre-Seigneur se montra à sa pieuse servante. Il était debout sur une montagne couverte de verdure, et sa main droite semblait montrer la montagne. Elle vit sur la montagne de petits insectes semblables à des mouches et le Sauveur lui dit : « De même que l'homme peut facilement écarter ces mouches avec la main, ainsi et plus facilement encore je puis, si je le veux, écarter les obstacles de celui en faveur de qui tu m'invôques. Je veux qu'éprouvé dans de petites choses, il apprenne, avec le secours de ma grâce qu'il invoque, à aider de ses conseils et de ses prières les personnes exposées à des tentations plus violentes. Les obstacles qu'il rencontre ne pourront pas l'arrêter, pas plus que ces insectes ne sauraient renverser cette montagne que tu vois. » Une

autre fois que la sainte priaît pour le même religieux, le Seigneur lui dit : « Je l'ai choisi pour moi, et je veillerai sur lui durant toute l'éternité. Partout où il sera, je guiderai ses pas, je l'aiderai dans toutes ses œuvres, je serai le protecteur, le consolateur, l'avocat de la maison où il résidera. Quand il prêche, il doit considérer mon cœur comme la source où il puise ses paroles ; quand il enseigne, mon esprit doit être son livre. Mais il est trois choses dont il doit spécialement s'occuper, et touchant lesquelles il importe qu'il instruisse ses frères ; la première est qu'ils s'interdisent tous les désirs terrestres : la seconde qu'ils fuient les honneurs et la considération ; la troisième qu'ils ne se reposent pas sur les choses du temps. Quand ses frères ne profiteraient pas de ses avis, il n'en devrait pas moins continuer à les leur donner, afin de pouvoir dire avec le prophète : « Je n'ai pas tenu cachée votre justice¹. » Il ne doit pas s'attribuer les honneurs qu'on lui

(1) Ps. xxxix, 11.

rend, mais me les renvoyer, et me voir dans tout ce qu'on fait pour lui. »

XVII

D'une personne qui était dans l'affliction.

Comme une âme pieuse était en proie à une grande désolation, la pieuse fille conjura le Seigneur de vouloir bien venir à son secours, en lui envoyant les consolations du Saint-Esprit. Il lui dit : « Pourquoi cette âme est-elle dans l'affliction ? Je l'ai créée pour moi, et je me suis donné à elle dans tout ce qu'elle sollicite de moi. Je suis son père dans la création, sa mère dans la rédemption, je suis son frère puisque je l'ai faite ma cohéritère, je suis sa sœur puisque j'ai avec elle le commerce le plus intime. » Une autre personne lui ayant également confié sa douleur et son affliction, elle invoqua pour elle le secours du divin Maître, et Jésus lui répondit : « Dis-lui qu'elle me donne ses ennemis, et je

me donnerai à elle avec tous mes saints pour sa gloire éternelle. » Comme elle priait encore pour une personne qui était dans la peine, le Sauveur lui dit : « Quand une personne est tellement affligée qu'il lui semble qu'elle aimerait mieux mourir que supporter ce qu'elle souffre, et que, malgré cela, elle m'offre son fardeau avec la volonté de continuer à souffrir si telle est ma volonté, je reçois son offrande comme si réellement elle souffrait pour moi. »

XVIII

Combien Dieu désire la conversion des pécheurs.

Mechtilde, ayant dû prier plusieurs fois pour une personne qui était affligée et dont elle savait que la conscience n'était pas en bon état, s'affligeait en pensant que cet homme auquel elle avait dû plusieurs fois adresser des paroles sévères, restait toujours impénitent. Le Seigneur lui dit : « Aie donc compassion de moi et prie pour

les pauvres pécheurs pour lesquels j'ai payé une si chère rançon, et dont je désire tant la conversion. » Une autre fois le Seigneur lui dit : « Rien ne m'est aussi cher que le cœur de l'homme, et cependant il est bien rare que je le possède. Je suis riche de toute sorte de bien, excepté du cœur de l'homme qui m'est si souvent ravi. » Une fois qu'elle priait encore, elle vit Notre-Seigneur avec un vêtement ensanglanté, et elle entendit qu'il disait : « De même que mon humanité, toute baignée dans son sang en l'excès de son amour, s'est offerte comme une victime à mon Père sur l'autel de la croix, ainsi, embrasé du même amour, je me tiens constamment devant lui, j'offre toutes mes souffrances pour les pécheurs, et mon plus grand désir est que les pécheurs reviennent à moi par un vrai repentir et retrouvent la vie qu'ils ont perdue. » Comme elle offrait à Dieu un grand nombre de *Pater* que tous les membres de la communauté avaient récités en l'honneur des cinq plaies du Sauveur, le divin Maître lui appa-

rut. Ses bras étaient étendus et toutes ses plaies étaient ouvertes. Il lui dit : « Lorsque j'étais attaché à la croix, toutes mes plaies étaient ouvertes, et chacune d'elles implorait mon Père en faveur du salut des hommes, et aujourd'hui encore elles apaisent sa justice irritée par leurs péchés. Je t'affirme qu'un pauvre mendiant reçoit avec moins de plaisir une aumône qu'il a longtemps sollicitée que moi, Dieu infiniment riche par moi-même, la prière qui m'est faite en l'honneur de mes cinq plaies. Jamais cette prière ne me sera adressée en faveur du prochain avec les dispositions requises, sans que je m'empresse de l'exaucer. » Elle lui demanda dans quelle intention il voulait que se fit cette prière, il lui répondit : « Il faut demander que l'homme ne prie pas seulement avec la bouche, mais encore et surtout avec le cœur. » Il lui révéla encore une prière que l'on peut ajouter utilement aux cinq *Pater* en l'honneur des plaies, voici cette prière : « Seigneur Jésus-

pauvreté volontaire, je l'ai aimée et j'y ai marché durant ma vie entière ; la seconde est celle des vertus dont j'ai offert le modèle aux hommes ; la troisième enfin est celle de ma douloureuse passion. Ainsi tout chrétien qui veut m'imiter pleinement doit embrasser la pauvreté et désirer ne rien posséder en ce monde, puis s'inspirer des exemples que je lui ai donnés par la pratique de la vertu, enfin s'offrir amoureusement aux peines et aux épreuves que je lui ménage pour son plus grand bien. »

XIV

Comment l'homme doit recourir à Dieu.

Une autre fois, il lui sembla qu'elle était en présence du divin Sauveur et qu'elle saluait ses plaies sacrées. Cependant les plaies de Notre-Seigneur étaient couronnées de bijoux précieux. Comme elle s'en étonnait, il lui dit : « De même que plusieurs pierres ont la vertu d'agir

XIX

De la bonté avec laquelle Dieu est disposé
à accueillir les pénitents.

Un jour qu'elle souffrait beaucoup de la tête et qu'au moment de la consécration, elle offrait à Dieu ses douleurs en les unissant aux mérites infinis de la sainte victime, le Seigneur lui apparut aussitôt, ayant à la main un cercle de bois sec, auquel il attachait des roses d'une beauté céleste. Comme elle s'en étonnait, elle entendit Notre-Seigneur lui dire : « Je veux t'apprendre par là que, quelque insensible que soit devenu le cœur de l'homme par l'habitude du péché, si, en souffrant quelque malaise ou quelque douleur légère, le pécheur est disposé à endurer patiemment par amour pour moi de plus grands maux qu'il me plairait de lui envoyer, ce seul bon désir suffirait pour lui rendre la vie de l'âme. » — « Seigneur, répondit-elle, s'il en est ainsi, pourquoi l'homme ne sent-il

pas cette influence divine? » — « C'est, lui répondit le divin Maître, parce qu'il n'a pas entièrement perdu le goût du péché. Si l'homme, après avoir fait pénitence, résistait à l'action du vice assez généreusement pour purifier son cœur du goût et de l'amour du péché, il sentirait aussitôt les douceurs de l'esprit de Dieu. » O profondeur vraiment insondable de votre sagesse et de votre miséricorde, Seigneur infiniment bon ; vous vous efforcez de gagner le cœur du pécheur par des moyens si féconds et si puissants qu'il n'est plus permis à personne de désespérer ; car vous êtes toujours disposé à recevoir avec bonté le pécheur pénitent.

XX

A une personne du monde qui était
sa fille spirituelle.

Fille bien-aimée en Jésus-Christ, le divin amour de votre âme tient votre main dans sa main droite, afin de vous montrer com-

ment il opère dans les âmes et comment vous devez l'imiter. Dans ce commerce intime avec vous, il vous rappelle la vie infiniment humble qu'il a menée sur la terre ; il est venu, comme il le dit lui-même, non pas pour être servi, mais pour servir et être soumis à toute créature. Quand vous êtes tentée par la vanité, pensez à l'humilité et à la sujétion de votre Dieu, afin de triompher de la vanité et de la volonté propre, causée par l'amour exagéré que l'homme a pour lui-même. Pensez ensuite à l'extrême fidélité de son cœur : il veille continuellement sur nous comme la mère la plus dévouée, il porte nos fardeaux et nos incommodités, et, dans l'ineffable fidélité de son cœur, il nous préserve de toute espèce de maux ; rappelez-vous en gémissant vos infidélités à l'égard du plus aimable, du plus fidèle de tous les amis, alors que vous avez éloigné de lui cette âme qu'il avait rendue capable de le louer, de l'aimer et de le posséder dans toute l'éternité et que presque jamais

vous n'avez pensé à lui. Songez à l'amour suprême et éternel qui attire puissamment votre âme vers lui et ne lui laissez point de repos jusqu'à ce qu'il s'y soit plongé tout entier ; en retour de cet amour, consacrez-lui votre volonté. Si vous ne pouvez pas aimer Jésus à toute heure, dites-lui du moins que si vous aviez l'amour de tous les saints et de toutes les créatures, ce serait à lui que vous le consacreriez. N'oubliez pas l'ordre admirable, insondable de sa Providence, par laquelle il prévoit miséricordieusement tout ce qui doit arriver à l'homme, et quand une âme s'égare, il la rappelle à lui avec sagesse et miséricorde, quelquefois par la prospérité et souvent par l'épreuve ; vous devez donc être persuadée que tout ce qui vous arrive, le mal comme le bien, vous est envoyé par son amour et doit vous être utile, et par conséquent lui en témoigner votre reconnaissance. Il veut aussi que vous vous rappeliez sa toute-puissance divine, la puissance de cette protection amoureuse par laquelle il écarte toute

chose funeste de l'âme fidèle, ou du moins ne permet que ce qui peut servir à son salut et la faire avancer dans la vertu ; pour être digne de sa protection, exercez-vous à la pratique de la vertu ; et luttiez généreusement contre le vice, surtout ne cessez pas de vous confier en la miséricorde de Dieu, alors même qu'il lui plaît de vous éprouver et qu'il vous soustrait pour quelque temps les lumières de ses grâces.

XXI

A la même.

Âme fidèle et embrasée du divin amour, considérez avec attention et amour, la loi qu'un prince puissant, le Fils de Dieu lui-même, vous a donnée, quand il vous a choisie pour épouse et qu'il a voulu, en se donnant à vous, célébrer ces noces auxquelles vous ne pouviez légitimement aspirer. Donc en ce jour de joie et de bonheur, il a voulu, par amour pour vous, se revêtir

d'un manteau de pourpre qu'il a teint dans le sang qui ruisselait de son cœur entr'ouvert. Il a placé sur sa tête une couronne de roses, ornée des perles les plus précieuses, c'est-à-dire de gouttes de son divin sang. Il a permis, dans l'excès de son amour, que ses mains elles-mêmes fussent transpercées ; car il voulait donner aux hommes sans réserve un trésor précieux qui leur avait été si longtemps caché. Pour sa couche nuptiale, il a choisi la croix ; et, sur cette croix, il s'est étendu avec plus de joie que jamais époux sur un lit garni d'ivoire de soie précieuse. Maintenant encore il est étendu sur cette couche préparée par l'amour, et c'est de là qu'il soupire après vous. Si vous voulez être son épouse, vous devez renoncer à tous les plaisirs de la terre, vous approcher de son lit de douleur et baiser amoureusement ses plaies, ces vraies blessures d'amour. Voyez aussi le gage précieux qu'il vous a laissé, en vous ouvrant son cœur infiniment aimable, le trésor même de la divinité, et en vous

donnant un breuvage délicieux qui guérit toutes les langueurs de votre âme. C'est le gage excellent d'un amour inappréciable, et il renferme en lui toutes les grâces, toutes les vertus, toute sorte de biens. C'est un gage qu'il ne vous ravira jamais, parce qu'il a voulu, en vous le donnant, vous confirmer ses serments d'amour. Souvent un prince qui n'a pas encore emmené sa fiancée en son palais, lui donne en gage d'amour une ville riche et puissante sur laquelle il la fait régner, ou bien il laisse auprès d'elle de puissants seigneurs pour être les otages de sa foi ; ainsi l'époux de votre âme, le Fils du Tout-Puissant, pour vous prouver qu'il ne vous abandonnera jamais, vous a fait présent d'un palais infiniment précieux, c'est-à-dire de son divin cœur, et tous les jours il vous l'offre sur l'autel, pour vous rappeler l'amour dont il vous a prévenue de toute éternité. Maintenant donc, fille du Père éternel, épouse bien-aimée de son Fils unique et coéternel, temple de prédilection de l'Esprit

Saint, aimez celui qui vous aime et qui est tout amour. Soyez fidèle à celui qui est la fidélité même, et toutes les fois que vous éprouverez quelque tristesse, recevez-la comme une chaîne précieuse que Dieu lui-même jette autour de vous, pour vous rattacher plus étroitement à son Fils. Acquiescez à sa volonté sainte ; abandonnez-lui votre cœur, consacrez-le-lui par la patience et l'expression d'une humble reconnaissance, et n'oubliez pas qu'en vous envoyant la souffrance, il veut avant tout contribuer à votre salut. Considérez aussi les vertus qui vous sont le plus nécessaires. Si vous sentez qu'il vous manque l'humilité ou quelque autre vertu, ouvrez avec la clef de l'amour le plus précieux de tous les écrins, c'est-à-dire le divin cœur de Jésus-Christ, conjurant le Dieu des vertus de vous communiquer avec ses vertus le moyen de résister aux attaques du vice ; que si les mauvaises pensées vous poursuivent comme autant de brigands qui auraient juré votre perte, recourez à l'arsenal divin ;

prenez-y les armes précieuses qu'il renferme, c'est-à-dire, la passion et la mort du Sauveur, et gravez-en profondément le souvenir dans votre cœur, pour forcer le tentateur à prendre la fuite. Une âme tentée de désespérer de la miséricorde de celui qui, loin de vouloir la perte de l'homme, ne cesse de l'inviter à connaître et à aimer la vérité et ne prononce la sentence fatale que quand il y est forcé par le pécheur impénitent, doit se rappeler que Dieu est toujours beaucoup plus disposé à accueillir le pécheur que le pécheur à revenir à lui. Ce que Dieu demande avant tout de l'homme, c'est que, par ses bonnes dispositions, il lui permette en quelque sorte de répandre sans relâche sa grâce en lui et de l'enrichir de plus en plus de ses dons.

XXII

A la même.

Jésus, le divin amant des âmes, désire vivement qu'elles s'unissent à lui, surtout celles qui veulent recevoir ses consolations et goûter ses délices ; et pour cela, elles doivent renoncer aux consolations , aux plaisirs qui viennent des créatures et qui ne les portent pas à l'amour divin. Quand l'homme ressent en lui de l'amour pour un objet quel qu'il soit, il doit se rappeler que Dieu le lui a donné comme un moyen d'arriver à l'amour du souverain bien. Que s'il sent que cet objet ne le fait pas croître dans l'amour de Dieu et qu'il pense plus souvent à cet objet qu'à Dieu lui-même, que ce soit une créature animée ou inanimée, il doit s'en séparer, s'il veut n'être pas privé des faveurs de la divinité ; car le Seigneur est un Dieu jaloux, et il ne veut pas que la créature règne au-dessus ou à côté de lui dans un cœur ; objet de toutes les complai-

MECHT.

28

sances du Père, c'est votre cœur tout entier qu'il réclame.

Dieu a donné son divin cœur à l'âme afin qu'elle se donne à lui en retour de ce présent infiniment précieux. Si elle s'offre à lui avec reconnaissance et confiance, il la conduira de telle façon que l'homme sera en quelque sorte dans une heureuse impossibilité de commettre des fautes graves ; en contemplant habituellement le cœur de Dieu, il y verra sans peine ce qu'il aime et demande de ses serviteurs. Est-il dans la tristesse, il doit recourir aussitôt et avec assurance au trésor qui lui a été confié, et lui demander les consolations dont il a besoin. Que si, par une disposition particulière de la sagesse divine, il n'y trouve pas les consolations qu'il espérait, il n'en doit pas moins témoigner à Dieu une vive reconnaissance ; car le Seigneur aime singulièrement une âme fidèle qui cherche non son bon plaisir, mais celui de Jésus-Christ, et qui ne préfère pas ses consolations à l'honneur du souverain Maître.

XXIII

A la même.

Dieu a donné son divin cœur à l'homme afin qu'il lui donne son cœur en échange. S'il le fait avec confiance et reconnaissance, Dieu le soutiendra tellement de sa force qu'il ne permettra jamais qu'il tombe dans quelque grand péché. L'homme doit avoir les yeux constamment fixés sur le cœur de Dieu et voir avec soin ce qui peut lui être agréable. Est-il affligé, il doit recourir aussitôt à la source du divin amour et y chercher la consolation. S'il ne reçoit pas les consolations divines, il n'en doit pas moins remercier Dieu et le louer de tout son cœur. Une chose que Dieu aime à voir dans l'âme fidèle, c'est que, au lieu de chercher sa gloire, elle cherche la gloire de Dieu et l'intérêt de Jésus-Christ et qu'elle ne préfère jamais sa consolation à la majesté divine.

XXIV

De la triple interrogation de Notre-Seigneur.

Comme la servante du Seigneur méditait sur ces paroles de l'évangile qu'elle avait entendu lire : Simon, m'aimes-tu ¹ ? elle fut ravie en esprit et se trouva transportée devant le divin Maître qui lui dit : « Je vais t'interroger, et tu me répondras en toute vérité : Est-il au monde une chose qui te soit tellement chère que tu refuserais de l'abandonner pour moi ? » Elle lui répondit : « Seigneur, vous le savez, quand je posséderais le monde avec tout ce qu'il renferme, je n'hésiterais pas à y renoncer complètement pour vous ; » et ce renoncement fut aussi agréable au Seigneur que s'il avait été réel. Le divin Maître ajouta : « Y a-t-il une œuvre d'obéissance ou quelque autre chose que tu refuses d'entreprendre pour l'amour de moi ? » Elle lui

(1) Joan., xxi, 4.

répondit qu'elle était prête également à tout souffrir pour l'amour de lui. Il lui dit enfin : « Est-il au monde une peine si vive que tu refuses de la souffrir pour mon amour? » Elle lui répondit : « Seigneur, avec vous et le secours de votre grâce, je suis disposée à me soumettre à toute espèce de peines, » et cette promesse fut aussi agréable au Sauveur que si le sacrifice avait été réel. Notre-Seigneur lui dit alors : « Voici que je te confie trois sortes d'hommes ; d'abord les innocents et les simples, figurés par l'innocence de l'agneau, afin que tu les instruises et les diriges dans les voies de l'innocence et de l'amour ; secondement les affligés et les besogneux, figurés par la douceur de l'agneau, afin que tu les consoles et leur donnes l'assistance qui est en ton pouvoir ; troisièmement l'Eglise entière, figurée par toutes les bonnes qualités de l'agneau, afin que tu la présentes sans cesse devant les yeux de ma miséricorde par ton zèle et ton assiduité à la prière. »

LIVRE CINQUIÈME.

AVANT-PROPOS.

En même temps qu'elle était attentive à assister les vivants dans tous leurs besoins, la sainte vierge Mechtilde dont la compassion était sans bornes, aimait à donner aux âmes du purgatoire le secours de ses prières ; souvent comme elle priait pour des défunts qui n'avaient pas besoin de ses suffrages, Dieu, dans sa bonté infinie, lui montra la gloire dont ils jouissaient déjà dans le ciel.

I

De l'âme de l'abbesse Gratosia.

Un jour que l'on disait dans une chapelle la messe pour les défunts et que

Mechtilde rendait grâces à la sainte Trinité pour l'âme de sa sœur d'heureuse et sainte mémoire, l'abbesse Gratosia, le Seigneur lui dit : « Serais-tu heureuse de la voir maintenant ? » Et, à l'instant même, elle vit cette âme sainte dans une grande gloire. Elle avait sur la tête un voile étincelant de clarté, et quand la pieuse fille demanda à l'âme ce que ce voile signifiait, elle lui dit : « C'est une allusion à l'état dans lequel je me trouve. La divinité pénètre tous les filets de ce voile d'une gloire et d'un éclat tout particuliers. » Elle comprit alors que la chose la plus petite, dès lors qu'elle est faite pour Dieu, attire son attention et mérite à l'homme une récompense particulière. Elle lui demanda où était sa couronne, et Gratosia lui répondit : « Ma couronne a une valeur inappréciable ; elle va de la terre jusqu'au trône de Dieu, elle touche aux quatre pôles du monde. Elle part de la terre parce que j'ai laissé ma mémoire et mes exemples aux hommes qui sont encore sur la terre. Elle s'élève

jusqu'au trône de Dieu ; car mes vertus glorifient le Tout-Puissant et comblent les saints d'allégresse. Elle touche aux quatre extrémités du monde, parce que les exemples de ma vie ont été utiles à l'Eglise entière et le seront encore jusqu'à la fin des siècles. » La servante de Dieu ayant parlé à cette âme sainte d'une grâce qu'elle avait sollicitée du ciel alors qu'elle était encore sur la terre, elle lui dit : « Ma prière est plus efficace, elle produit des effets plus signalés, plus admirables qu'au temps où j'étais encore sur la terre. » Mechtilde étonnée lui ayant demandé comment cela pouvait être, elle lui répondit : « Il en est ainsi, quand le juste meurt, sa prière ne meurt pas avec lui et ne perd rien de sa puissance. Une âme sainte a-t-elle, pendant sa vie, prié en faveur d'un pécheur, sa prière et ses saints désirs continuent, malgré la mort, à plaider sa cause auprès de Dieu. » On trouve quelque chose de ce genre dans le livre des Machabées ; on y lit en effet qu'Onias qui avait été grand prêtre et le

prophète Jérémie apparurent à Judas Machabée. Onias parla de Jérémie, le saint prophète. « C'est toi, dit-il, qui es réellement puissant et dont les prières pour le peuple sont efficaces aux yeux de Dieu¹. » L'âme de Jérémie était alors dans les limbes ; mais comme, durant les jours de sa vie mortelle, ce vrai prêtre du Seigneur n'avait jamais cessé de prier pour réconcilier le ciel avec la terre, il est dit de lui que, même après sa mort, il continuait à prier en faveur du peuple. — Une autre fois, comme la communauté s'approchait de la sainte table, elle vit l'âme de la même abbesse revêtue d'une incomparable beauté et debout à la droite du Seigneur, et à chaque personne qui communiait, le Seigneur reposait sur elle un regard de complaisance. Cela marquait le mérite singulier que l'âme s'était acquis en engageant les sœurs à communier fréquemment et avec des dispositions saintes. Mechtilde, considérant cette scène avec bonheur et

(1) II Machab., xv, 12-15.

admiration, désira aussi savoir si le prêtre acquiert un mérite particulier en distribuant aux fidèles le corps du divin Sauveur. Le divin Maître lui répondit : « Un chevalier qui présenterait le fils unique de son roi à tous les princes du royaume qui tous offriraient à l'enfant royal un tribut de cent marcs par tête, serait certain d'arriver à la richesse ; car le roi lui donnerait tout cet argent quand il reviendrait avec son fils ; ainsi le prêtre peut acquérir de grands mérites, lorsqu'il distribue pieusement aux fidèles le corps de son Dieu. » Mechtilde dit encore à sa sœur : « Dis-moi, sœur bien-aimée, quelle joie éprouves-tu quand nous récitons pour toi l'office de la sainte Trinité ou quelque autre prière ? » Elle lui répondit : « Je reçois tous les mots que prononce votre bouche comme autant de roses que j'offre avec bonheur à mon bien-aimé. » En même temps, elle montra à Mechtilde de belles roses, accompagnées de feuilles d'or, qui remplissaient son manteau et dit : « La feuille d'or est la feuille

du cœur, c'est-à-dire l'amour duquel provient tout l'effet de la prière, quand on la fait par amour et non pas seulement parce qu'on doit la faire. » Mechtilde lui demanda encore ce qu'il faut penser des hommages que l'on rend aux saints, elle répondit : « Les saints reçoivent ces hommages avec joie et reconnaissance et les présentent eux-mêmes à Dieu. Un seul *Pater* que l'on réciterait en l'honneur de tous les saints avec l'intention de faire, si on le pouvait, pour chacun d'eux ce que l'on fait pour trois, aurait la même valeur aux yeux de chacun d'eux. »

II

De l'âme de la sœur Mechtilde.

Une sœur qui portait le même nom qu'elle, étant venue à mourir, son âme fut ainsi montrée à la pieuse fille. Elle la vit, sous les traits d'une belle vierge, vêtue de vert, une couronne d'or sur la tête, debout

au milieu d'un grand nombre de vierges et d'autres saints qui l'introduisaient dans leurs rangs en manifestant la plus vive allégresse. Elle reconnut en esprit que cette âme attendait sa glorification. Pendant la messe que l'on célébrait pour elle, au moment de l'offrande, il lui sembla que Notre-Seigneur voulait se donner à elle d'une façon toute particulière, parce que, durant une certaine période de sa vie, le mal dont elle souffrait l'avait souvent empêchée de recevoir la sainte communion. Comme on chantait l'offertoire de la messe des morts et qu'il ne se trouvait personne pour offrir quelque don sur l'autel en faveur des pauvres, Mechtilde crut voir le roi de gloire, l'époux des vierges, se présenter lui-même à son Père et lui offrir, pour augmenter la gloire et la joie de sa nouvelle épouse, les œuvres, les prières, les fatigues, les souffrances de son humanité sainte avec la gloire de son infinie majesté. La Mère de Dieu vint à son tour, présentant, pour accroître la félicité de la nou-

velle épouse de son Fils, les dons , les faveurs, les grâces insignes qui lui avaient été accordées ; à sa suite vinrent les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et tous les autres saints ; ils se présentèrent tour à tour et firent la même offrande. Au moment de l'élévation de l'hostie, on vit, dans la direction du levant, une lumière admirable et indescriptible. C'était un symbole de la gloire divine dans laquelle l'âme allait entrer pour y recevoir la communion béatifique et la jouissance de son Dieu, ainsi que la récompense pleine et surabondante de tous ses travaux et de toutes ses souffrances, récompense qu'il est plus facile au cœur de l'homme de croire que de méditer et de décrire.

III

De l'âme de la bonné recluse Eisentrude.

Voici comment notre sainte comprit que l'âme de la pieuse recluse¹ Eisentrude

(1) On donnait ce nom de reclus ou recluses à ceux qui, au lieu de se retirer dans une maison religieuse, se condamnaient à vivre dans une cellule isolée et même fermée pour toujours. Sans parler des solitaires de Syrie et d'Egypte des premiers siècles, on trouve des reclus en Occident dès le sixième et le septième siècle. (*Voir Grégoire de Tours, historien ecclésiast. l'1. 29.*) De ces reclus les uns voulaient par là faire pénitence d'une vie coupable; d'autres se retiraient ainsi dans une cellule aux approches de la mort, pour s'occuper exclusivement de la pensée de l'éternité; enfin, on en voit qui ont passé une longue suite d'années dans leur cellule murée. D'ordinaire leur cellule était disposée de façon à correspondre par une fenêtre avec une église, ce qui leur permettait d'assister aux offices et de recevoir la sainte communion, c'était aussi par une fenêtre qu'ils avaient avec le dehors les communications indispensables; quant à la porte, on la murait au moment de leur

était entrée en possession de la gloire du ciel, il lui sembla que tous les chœurs des anges, attachés en quelque sorte à son service, la précédaient, comme pour lui faire conduite. Au reste elle méritait d'être, pour ainsi dire, comptée au nombre des esprits angéliques, grâces à l'empressement pieux avec lequel elle recevait tous ceux qui la visitaient, alors qu'elle était encore sur la terre. Bientôt la très-sainte Vierge et saint Jean l'évangéliste présentèrent son âme devant le trône de la gloire, le Seigneur Jésus la reçut avec bonté et la présenta devant la face de son Père, en disant : « Elle n'a pas connu le péché, aussi elle a reçu la récompense des âmes saintes¹. »

entrée, et régulièrement elle ne devait plus s'ouvrir que pour laisser passage à leur cadavre.

(Note du D. REISCHL.)

(1) Allusion à l'office des Vierges.

IV

De l'âme d'une religieuse.

Comme une personne consacrée à Dieu était sur le point de rendre le dernier soupir, Mechtilde vit Notre-Seigneur debout auprès de la mourante et lui présentant un beau linge blanc, comme pour recevoir son âme. Quand elle fut morte, on célébra aussitôt le saint sacrifice à son intention. Au commencement de la messe, elle vit Notre-Seigneur, l'époux des âmes virginales, s'approcher de l'autel et y offrir un trésor précieux ; c'était un symbole de sa vie très-sainte et de sa passion qu'il offrait pour elle à son Père. La bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, présenta aussi des bijoux semblables à ceux dont les fiancés ont coutume de se parer le jour de leur mariage et qui désignaient les grandes choses que le Seigneur avait opérées en elle. Elle s'offrit elle-même pour la plus grande gloire de la sainte Trinité et pour l'accrois-

sement de la félicité de la nouvelle épouse de son Fils, à la venue de laquelle elle applaudissait. Quand le prêtre éleva la sainte hostie, elle vit Notre-Seigneur planant au-dessus de l'autel et disant au prêtre, en s'inclinant vers lui : « Votre désir est le mien. » Elle comprit que le prêtre avait conjuré à Notre-Seigneur d'effacer immédiatement toutes les souillures de la religieuse et que ce vœu avait été exaucé. A l'*Agnus Dei* et à la communion, l'âme de la défunte monta à l'autel sous les traits d'une vierge charmante, et le Sauveur, s'inclinant vers elle, la baisa, afin de la faire entrer par ce baiser en jouissance de la gloire éternelle. La messe finie, quand le prêtre donna la bénédiction, on entendit dans le ciel des voix harmonieuses, jointes au concert des harpes et des autres instruments de musique, on pouvait se croire au mariage de la fille d'un roi. L'âme fut introduite au milieu d'une joie inexprimable dans la société des anges et des saints. Cependant elle ne cessa de planer au-dessus

de la maison, où le corps devait rester jusqu'à la fin des funérailles qui se firent avec les cérémonies ordinaires, alors on l'introduisit dans les divins tabernacles. Le lendemain, comme on confiait à la terre le corps de la défunte, le Sauveur apparut encore pendant la messe, et l'âme de la religieuse vint en la compagnie d'un grand nombre de vierges, ornée de roses d'or comme une fiancée que l'on introduit dans la maison de son époux. A l'offertoire, Jésus-Christ s'approcha d'elle avec bienveillance et lui dit : « Offre à mon Père tout ce que hier j'ai offert pour toi avec ma mère ; car tout cela est à toi pour ton éternelle félicité. » Alors s'avancant avec la foule des vierges, elle offrit au Père éternel les précieux joyaux que le Seigneur lui avait donnés. Les vierges présentèrent en même temps les grandes choses que la Trinité avait opérées pour leur compagne. Elles se placèrent autour de l'autel, ayant au milieu d'elles leur nouvelle compagne, et exécutèrent ensemble jusqu'à la fin de la

messe les évolutions les plus joyeuses. Elles chantèrent les louanges du Seigneur et s'élevèrent dans les airs au-dessus du lieu où le corps devait être enterré et y restèrent jusqu'à la fin de la cérémonie. Puis, au son des instruments, et au milieu des chants les plus harmonieux, elles introduisirent la fiancée, l'âme bienheureuse dans le palais de son immortel époux, auquel appartiennent l'honneur et la gloire pour toute l'éternité. Ame bienheureuse, bienheureuse par la grâce de Dieu, qui par l'incomparable pureté de votre chaste corps, vous êtes attachée au Seigneur des anges avec les liens d'un amour inviolable et avez suivi l'Agneau partout où il va, nous vous en supplions, ne nous oubliez pas dans votre triomphe.

V

D'une autre âme.

Une sœur qui durant sa vie tout entière avait dévotement servi Dieu dans la sainte religion, étant tombée malade, la bienheureuse, priant pour elle avec ferveur, vit son âme qui semblait se prosterner devant Dieu et le Seigneur qui lui montrait ses plaies vermeilles, elle leur adressa cette salutation à laquelle elle n'avait jamais songé auparavant : « Salut, plaies salutaires de Jésus-Christ, mon époux bien-aimé, gloire à vous à cause de la toute-puissance du Père qui vous a données au monde, gloire à vous dans la sagesse du Fils qui vous a reçues, gloire à vous dans la bonté du Saint-Esprit qui a achevé par vous l'œuvre de notre rédemption ! » Au moment où l'on allait faire les saintes onctions à la malade, elle vit deux anges portant chacun un bassin. L'eau qui les remplissait signifiait la miséricorde et la vérité qui de-

vaient purifier la malade de toutes ses souillures, conformément à la parole des livres saints : *La miséricorde et la vérité marcheront devant votre face*¹. Le divin Sauveur vint se placer auprès de la malade à l'endroit même où se tenait le prêtre, et la bienheureuse Vierge Marie au chevet du lit. Comme le prêtre récitait les litanies, le Seigneur fit trois fois le signe de la croix sur la malade, en disant : « Je vous bénis pour la santé et la sanctification de l'âme et du corps. » Quand on arriva à l'invocation adressée à la sainte Vierge, elle prit elle-même la malade dans ses bras et dit au Sauveur : « Mon Fils, voici l'épouse que je vous donne pour recevoir à jamais vos chastes embrassements. » Puis les saints, au moment où l'on prononça leurs noms, se prosternèrent devant le Sauveur et implorèrent sa miséricorde en faveur de la malade. Les onctions terminées, le Sauveur dit à sa mère : « Je vous la recommande ; présentez-la-moi pure et sans tache. »

(1) Ps. LXXXVIII, 15.

VI

De l'âme de frère Nicolas, dominicain.

Le frère Nicolas, dominicain, bon et fidèle ami du couvent, étant venu à mourir huit jours après, son âme apparut à la sainte fille dans les circonstances suivantes. Pendant la messe, elle vit dans les airs l'âme du religieux; il avait aux pieds une chaussure si belle qu'elle désira qu'il lui en fît part. Il lui répondit : « Prenez la pierre précieuse de la patience. » Sa chaussure signifiait les pénibles labeurs qu'il s'était imposés dans l'intérêt de l'ordre. Bientôt, l'appelant par son nom, il lui dit : « Quelles choses m'avez-vous cachées ? je sais maintenant tout ce que vous m'avez caché. » Elle s'écria : « Seigneur, priez Dieu pour nous. » Mais il lui répondit : « Ne m'appellez pas Seigneur, mon frère, car nous sommes tous frères en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. » Elle lui dit encore : « Je vous en conjure, priez pour nous, afin que nous ne

soyons pas tentées par l'ennemi dans le don qui nous est fait. » Il lui dit encore : « Vous devez revêtir les armes de la foi, comme des élus de Dieu, afin de croire véritablement que tout ceci vient de Dieu. » Comme on était arrivé à l'offertoire de la messe, elle entendit une voix qui disait : « Voici que les portes du ciel sont ouvertes. » Et elle vit s'ouvrir aussitôt une grande porte, sous laquelle l'âme du frère pénétra au milieu de splendeurs inexprimables. Le Seigneur vint au-devant d'elle les bras ouverts, il la conduisit au trône de gloire et se revêtit lui-même d'une gloire incomparable, dont la langue de l'homme ne saurait donner une idée. Et il dit : « Apportez la première robe¹ ; » cette robe était faite de Notre-Seigneur lui-même, elle comprit ainsi que Dieu est le vêtement de l'âme, parce qu'il est l'auteur et le dispensateur de toutes les grâces que reçoivent les hommes. Il est donc la parure des saints, leur gloire, et leur récompense suprême

(1) Luc, xv, 22.

dans le ciel, parce qu'il les pare de lui-même et leur offre comme récompense toutes les bonnes œuvres et les vertus qu'il a pratiquées lui-même sur la terre. On présenta encore au religieux une couronne d'or et de pierres précieuses ; l'ayant reçue, il se jeta aux pieds du Sauveur pour le remercier, reconnaissant qu'il la devait à la bonté de Dieu et non à ses mérites. La pieuse fille désira savoir quel mérite il avait acquis pour avoir fidèlement admiré les dons de Dieu dans la sœur Mechtilde. Alors elle vit une source d'eau pure sortir du cœur de Dieu pour se répandre dans l'âme du frère, grâce qui, ainsi qu'elle l'apprit, est donnée à tous ceux qui reconnaissent dans les autres les faveurs extraordinaires de Dieu, alors même qu'ils en sont eux-mêmes privés. Au même instant, sainte Mechtilde lui apparut dans une grande allégresse, entourée de gloire et de lumière, elle lui dit : « Faites que nous comprenions quelque chose de cette gloire ineffable. » La sœur lui répondit : « Cela n'est pas

possible ; l'homme, aussi longtemps qu'il est sur la terre, ne peut pénétrer les secrets de la divinité, tout cela, c'est ce que j'ai reçu du Seigneur, mon fiancé. » Elle comprit par là que les saints ont toujours soin de rapporter à la grâce et à la miséricorde de Dieu tout ce qu'ils ont de mérite et de gloire.

VII

De l'âme du comte qui avait fondé le couvent
de sainte Mechtilde.

Le jour anniversaire de la mort du noble comte Bernard, d'heureuse mémoire, fondateur de notre couvent, comme on disait la messe pour lui, la pieuse fille aperçut son âme devant la face du Seigneur. Sur ses vêtements étaient représentées, comme en un magnifique tableau, toutes les religieuses du couvent, aussi bien celles qui jouissent maintenant de la gloire du ciel que celles qui doivent en jouir un

jour. Sa couronne se composait d'un nombre de fleurs d'or égal à celui des âmes qui devaient leur salut à la fondation du couvent. Deux abbesses, qui l'avaient dirigé avec beaucoup de mérite, se tenaient auprès de lui, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche. Le Seigneur les remercia avec bonté de ce que, grâce à leur vigilance, aucune des brebis du troupeau qu'il leur avait confié, ne s'était perdue. Un grand nombre de membres du couvent et plusieurs héritiers du comte qui avaient fait un excellent usage de ces biens se pressaient autour de lui, et de chacune de ces personnes sortait un rayon qui pénétrait dans son âme, et tous ces rayons réunis l'enveloppaient d'une clarté extraordinaire. Plusieurs chantèrent en l'honneur du Seigneur un délicieux cantique dans lequel elles rappelaient tout le bien que le Seigneur leur avait fait par ce glorieux fondateur, et le comte l'entendit avec une grande joie et une vive reconnaissance. La pieuse fille, voyant ces choses, dit à Notre-Seigneur : « Com-

ment, mon Dieu, cette âme a-t-elle mérité que vous ayez sollicité sa volonté à ces bonnes et saintes pensées? » Le Seigneur daigna lui répondre : « Il avait le cœur excellent, et s'il a péché, ce ne fut jamais par malice; ma sagesse a imaginé pour lui cette voie de salut, parce que j'aime beaucoup un cœur bon et compatissant. Au contraire le péché quand il est fait par malice, écrase l'homme qui s'en rend coupable. Et parce qu'il a été déterminé à faire cette fondation, non par l'amour des louanges, mais par le zèle de ma gloire et l'intérêt de son salut, et qu'il a montré tant d'amour pour votre maison, les mérites de chacun de ses membres sont devenus en quelque sorte sa propriété, et il jouit maintenant de leurs bonnes œuvres, comme s'il en était l'auteur. »

VIII

De l'âme du comte Guy.

Le lendemain de la mort du comte Guy d'heureuse mémoire, la pieuse fille, étant ravie en Dieu, le vit aux pieds du divin Maître versant des pleurs en abondance, de ce que, à la fin de sa vie, il était revenu à Dieu bien plus par crainte du châtiment que par amour, et de ce qu'il n'avait jamais versé, pendant le temps qu'il avait passé sur la terre, de vraies larmes d'amour. Mechtilde éprouva une compassion profonde pour le malheureux état du comte, et elle pria le divin Sauveur de vouloir bien offrir à son Père, comme expiation et satisfaction, les larmes inspirées par une tendre charité qu'il avait répandues lui-même dans le cours de sa vie mortelle. Le bon Sauveur ayant consenti à ce qu'on demandait de lui, l'âme en fut ravie et consolée. Cependant Mechtilde osa dire à Notre-Seigneur : « Seigneur,

pourquoi avez-vous ravi votre serviteur par une mort prématurée, alors qu'il était si bien disposé et qu'une vie plus longue lui aurait donné la facilité de faire plus de bien ? » Il lui répondit : « Ne sais-tu pas que les bonnes œuvres de celui qui est en état de péché mortel sont sans aucune valeur à mes yeux ? » Elle lui dit encore : « Est-il bon que les hommes se rappellent et célèbrent à l'envi sa douceur, ses vertus, sa rare bienveillance ? » Il lui répondit : « Oui, car toutes les fois que, sur la terre, les hommes vantent l'éclat de ses vertus et l'innocence de sa vie, les saints me louent des vertus naturelles dont j'ai orné son âme ; de plus, toutes les fois qu'on dit ainsi du bien d'elle, cette âme me loue et éprouve de la consolation, bien qu'elle ne soit pas encore entrée dans ma joie. » Pendant la messe du trentième jour, elle vit l'âme du défunt passer auprès de l'autel, et elle entendit qu'il chantait : « Seigneur, je sais que, quand vous m'avez livré à la mort, vous l'avez fait pour mon salut et la con-

solation de mon âme. » La vierge lui demanda qui lui avait appris à chanter de la sorte ; et il lui répondit : « Toutes choses tournent à la gloire de mon Créateur ; je suis maintenant avec qui je dois et je puis le louer. » Mechtilde lui demandant s'il éprouvait quelque peine, il répondit : « L'unique peine que j'éprouve, c'est de ne pas jouir encore de la vue de mon Dieu, Dieu que j'ai un tel désir de voir que les désirs que les saints ont jamais eus sur la terre réunis ensemble ne sont rien comparés à celui que j'éprouve. » Elle lui dit encore : « D'où vient ce grand désir que tant de saints ont éprouvé de la vue de Dieu ? » Il lui répondit : « Aussi longtemps que l'âme est écrasée sous le poids du corps, arrêtée par les nécessités de la chair, le boire, le manger, le sommeil, les rapports avec les hommes, elle ne peut se porter vers Dieu avec la même facilité que celle qui, affranchie des liens de la chair et de tous les obstacles, aspire incessamment vers Dieu son créateur. » Trois mois après

la mort, l'âme du comte lui apparut encore, il avait une tunique grise et au-dessus une côte de mailles avec laquelle il avait été reçu chevalier. La sœur lui ayant demandé pourquoi il portait ce vêtement de lin, il lui répondit : « C'est ma mère qui me l'a donné dans sa bonté. » Elle lui demanda si sa mère ne lui avait pas fait d'autres dons qui devaient également exciter sa reconnaissance, il répondit : « Assurément, mais la meilleure preuve de son amour a été ce vêtement qu'elle m'a donné aussi, je vous prie de remercier mes amis et mes parents de tout ce qu'ils ont fait pour moi : « Elle voulut savoir si la douleur excessive de ses parents et de ses gens n'était pas un obstacle à sa délivrance, il lui répondit que non, et que son unique désir était de reconnaître la bonté que Dieu lui avait témoignée en le retirant de ce monde. Elle lui demanda encore ce que signifiait la blanche tunique qu'il portait, il répondit : « C'est que, à la fin de ma vie, après avoir reçu le corps du divin

Sauveur, j'ai pris la ferme résolution d'être désormais son chevalier fidèle. » Elle voulut savoir s'il possédait la gloire de la virginité, il répondit qu'il ne l'avait pas dans toute sa pureté ; il avait obéi aux inspirations de la concupiscence et s'était attaché aux choses de la terre, aussi son âme avait contracté une souillure. « Quelles sont les choses dont vous avez maintenant le plus grand besoin ! — Le saint sacrifice, l'aumône et une prière pure. — Qu'est-ce que la prière pure ? — C'est celle qui sort d'un cœur pur, d'un cœur qui n'est pas souillé par le péché mortel. Toutefois quand un homme a la conscience chargée d'un péché mortel, s'il prend la résolution de le confesser ou qu'il le confesse à Dieu dans le cours de sa prière, sa prière coule dans le cœur de Dieu comme une onde pure et produit de merveilleux effets. Au contraire la prière du pécheur est devant Dieu comme une eau bourbeuse. » Elle lui demanda qui lui avait révélé ces choses, il répondit : « Dieu nous apprend tout ce

que nous désirons savoir. — Et quels sont les deux jeunes hommes qui vous accompagnent ? — L'un est l'ange auquel Dieu m'a confié tandis que j'étais sur la terre ; quant à l'autre, il appartient au chœur dont je fais partie. »

IX

De l'âme d'une jeune enfant nommée
Françoise d'Orlem.

Une femme pieuse avait promis de consacrer à Dieu par la vie religieuse l'enfant qu'elle portait encore dans son sein, si cet enfant était une fille. Dieu lui donna en effet une fille, mais elle mourut dans l'année. L'âme de l'enfant apparut à la pieuse Mechtilde sous les traits d'une vierge d'une beauté éclatante, elle portait une tunique couleur de rose et un manteau de drap d'or, rehaussé de lis, blancs comme la neige. A cette vue, elle dit à l'âme :
« Chère enfant, d'où te vient tant de

gloire ? » L'enfant lui répondit : « Je la dois à l'infinie bonté du Seigneur. La couleur de ma tunique est le symbole de la charité qui embrasait naturellement mon âme ; le manteau d'or, symbole de la vie parfaite, m'a été donné parce que ma mère m'avait consacrée à la religion. » Et comme Mechtilde était étonnée de ce langage, elle entendit le Sauveur lui répondre en son cœur : « Pourquoi vous étonner ? Tenant compte de la bonne volonté de la mère, je l'ai récompensée en comblant surabondamment de mes dons cette jeune enfant. » Alors elle demanda au divin Maître pourquoi il l'avait appelée si tôt à lui, et il lui dit : « Il ne lui était pas utile de vivre plus longtemps ; d'ailleurs le père de l'enfant n'aurait pas ratifié le vœu fait par son épouse et aurait obligé l'enfant à demeurer dans le siècle. »

X

De la résurrection de nos corps.

Pendant la messe, comme elle entendait lire ce passage de l'évangile : Il ressuscitera le troisième jour¹, elle se prosterna, rendant grâces à Dieu pour la résurrection et la glorification future de l'homme. À l'instant même, elle vit, dans la chapelle où la messe se disait, les corps de trois saints personnages qu'on avait enterrés au pied de l'autel, sortir de leurs tombeaux, élevant vers le ciel leurs bras étendus et rendant grâces à Dieu. Leurs cœurs étaient ornés de pierres précieuses ; et ils s'agitaient, en se réfléchissant l'un l'autre, comme pour témoigner leur joie des bonnes œuvres, des vertus qu'ils avaient pratiquées dans leur corps. La pieuse fille dit alors au divin Maître : « Seigneur, comment ces corps se réuniront-ils à leurs âmes, et quelle sera

(1) Matth. xvi, 21

la lumière dont ils brilleront quand ils seront ainsi réunis? » Le Seigneur lui répondit : « Au jour de la résurrection, le corps sera sept fois plus brillant que le soleil, et l'âme sept fois plus brillante que le corps ; une lumière plus vive que celle du soleil brillera à travers chacun de ses membres. Quand l'âme se revêtira du corps comme d'un vêtement, j'illuminerai toutes ses puissances d'une lumière ineffable, et pendant toute l'éternité mes serviteurs fidèles brilleront en leur corps et leur âme dans les célestes palais. »

XI

De l'âme du comte George.

Le jour anniversaire de la mort du comte George, l'abbesse avait prié la pieuse fille, au nom de la sainte obéissance, de lui faire connaître quelque chose de l'état de son père. Cependant Mechtilde hésitait à le faire, il était très-rare qu'on pût

l'amener à demander à Notre-Seigneur quelque révélation ; elle abandonnait le tout à sa volonté, se bornant à recevoir avec reconnaissance ce qui lui était donné. Au canon de la messe, Notre-Seigneur lui dit : « Sois fidèle à l'obéissance. » Elle répondit qu'elle ne se croyait pas obligée par l'obéissance, mais le Sauveur insista et lui dit : « Fais ce que j'ai fait moi-même, quand je suis venu en la terre pour obéir à mon Père. » Elle se borna à dire : « Seigneur, exaucez le vœu de votre servante. » A l'instant même, elle vit devant le Sauveur le défunt comte, habillé d'un vêtement vert, avec une ceinture solide et brillante qui lui descendait jusqu'aux pieds. La couleur du vêtement désignait la fraîcheur perpétuelle de l'éternité, et la ceinture la foi chrétienne, à laquelle il avait été fidèle jusqu'au dernier instant, y joignant toujours la pratique des bonnes œuvres. Il avait sur la poitrine un joyau magnifique qui la couvrait tout entière. Mechtilde y vit un symbole de ses bonnes

œuvres, de ses vertus, et en particulier de son humilité, de sa douceur, de sa tendre compassion à l'égard des pauvres et des misérables, enfin de la générosité avec laquelle il avait consacré sa fille à Dieu. Elle lui demanda ce qu'il voulait qu'elle dît de sa part à sa fille, il lui répondit : « Dites-lui qu'elle s'attache toujours fidèlement à Dieu, et qu'elle soit parfaitement soumise à la volonté de celui qui a daigné être son époux. » La pieuse fille dit alors à Notre-Seigneur : « Seigneur, je vous en conjure par la miséricorde qui vous a fait porter le fardeau de notre humanité et devenir pour nous obéissant jusqu'à la mort ; remerciez votre Père de l'obéissance à laquelle vous vous êtes soumis pour moi. » Et il lui répondit : « De même que j'ai été obéissant à l'égard de mon Père, je condescends aux désirs des vrais obéissants. Ceux qui, pour l'amour de moi, renoncent à leur volonté, se réjouiront éternellement en moi dans l'autre vie, où ils seront dans la plénitude de la liberté et

de la gloire. Je me réjouirai en eux d'une façon toute particulière, et tout le ciel saura que rien ne m'est plus agréable que de voir l'homme renoncer à sa volonté pour pratiquer fidèlement l'obéissance. »

XII

Des âmes de Salomon, de Samson, d'Origène
et de Trajan.

Pour condescendre à la prière d'un religieux, elle demanda à Notre-Seigneur dans quel lieu étaient les âmes de Salomon, de Samson, d'Origène et de Trajan. Il lui répondit : « Ce que j'ai fait dans ma miséricorde pour l'âme de Salomon, sera caché jusqu'au jour du jugement, afin que l'homme évite toujours avec grand soin le péché de la chair. Ce que ma bonté a fait pour l'âme de Samson demeurera également secret, pour inspirer à l'homme une crainte salutaire de la vengeance. De même pour ma miséricorde à l'égard de l'âme

d'Origène, afin que personne ne s'élève, en se confiant dans son habileté ; enfin ce que j'ai fait pour Trajan doit être également inconnu à l'homme, parce que cela est utile à la religion ; car si ce prince possédait quelques vertus, il n'avait ni la foi ni le baptême. »

XIII

De plusieurs âmes qui durent leur délivrance
aux prières de Mechtilde.

Le jour de la commémoration des morts, comme elle priaît avec ferveur pour ceux qui étaient morts dans l'amitié de Dieu, elle fut très-inquiète, en pensant à une personne qu'elle croyait n'être pas dans un état convenable. Au même instant, elle aperçut devant elle Notre-Seigneur les pieds et les mains liés, et elle entendit qu'il lui disait : « Toutes les fois que l'homme commet un péché mortel, il me charge de liens, et je continue à les porter tout le

temps qu'il persévère dans son péché. » Quelque temps après, le Seigneur lui apparut sous les traits d'un beau jeune homme, d'un fiancé plein de grâce. Il était magnifiquement vêtu et portait sur la poitrine trois bijoux magnifiques. Le premier désignait l'éternelle aspiration de Dieu vers nos âmes ; le second l'amour qui embrase le divin cœur à l'égard des hommes ; alors même que l'homme est froid et presque insensible à l'amour, Dieu conserve toujours pour lui le même amour ; enfin le troisième joyau figurait la tendresse extrême qui a fait dire à Dieu : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes¹. » Et le Seigneur dit à son humble servante : « Voilà comme je suis attaché à ceux qui m'aiment. » L'ayant prise avec lui, il la conduisit en un magnifique jardin. Il était situé au milieu des airs, non loin du ciel, et on y voyait un grand nombre d'âmes, assises à une longue table du côté du nord. Le Sauveur, s'étant approché d'elles

(1) Prov., viii, 31.

leur présenta; comme autant de mets délicieux, les prières que l'on faisait pour les défunts dans l'Eglise universelle et les engagea à s'en rassasier. Mechtilde qui était présente aida à Notre-Seigneur à les servir. Comme on chantait ce répons de l'office des morts : « Délivrez-moi, Seigneur, des voies de l'abîme, vous qui avez brisé les portes d'airain, visité les profondeurs de l'enfer et donné la lumière à ceux qui étaient plongés dans les ténèbres¹, » Mechtilde dit au divin Maître : « Seigneur, comment ces paroles conviennent-elles à ces âmes qui sont maintenant dans l'abondance de la joie ? » Au même instant, tous leurs cœurs s'ouvrirent, et elle vit au cœur de chacun d'eux un ver qui avait une tête en forme de chien et quatre pattes, il leur rongerait continuellement le cœur et y enfonçait l'extrémité aiguë de ses pattes. Le ver représentait la conscience humaine ; sa tête avait la forme du chien, symbole

(1) Répons de la neuvième leçon de l'office des morts.

de la fidélité ; car elle veille dans le cœur comme un gardien fidèle, et l'âme qui a été infidèle à la grâce de Dieu et qui n'a pas mérité d'aller directement à lui après la mort, est punie et châtiée par elle. Les pattes antérieures de l'animal lui parurent désigner les œuvres que l'homme a faites contrairement aux commandements de Dieu et pour lesquelles il mérite d'être puni ; quant à celles de devant, elles figuraient les mauvais désirs et la volonté perverse qui éloignent l'homme de Dieu, son Seigneur. Ce ver avait aussi une longue queue, nue chez les uns et velue chez les autres. Cette queue désignait la renommée que les défunts avaient laissée sur la terre. Ceux dont la queue était nue avaient laissé sur la terre une bonne renommée, et ils en recevaient encore quelque consolation. Quant à ceux dont la renommée n'était pas bonne, les pointes aiguës qui hérissaient leur queue, contournée comme un affreux scorpion, étaient pour leur âme un nouveau tourment. Ce ver ne meurt pas, et l'âme

n'en est pas délivrée, sinon au moment où elle entre dans la joie de son Seigneur. Elle pria instamment le divin Maître de leur accorder leur délivrance et de les faire entrer dans la lumière de sa gloire. A l'instant même, les vers furent frappés de mort et tombèrent, et les âmes, délivrées de leur supplice, s'élevèrent avec bonheur jusqu'au séjour de la gloire. Alors le Sauveur prit avec lui sa fidèle servante et lui montra le purgatoire. Elle y vit différentes espèces de supplices. Plusieurs âmes semblaient sortir d'un fleuve profond, d'autres paraissaient avoir été dévorées par les flammes et présentaient à l'œil les formes les plus hideuses. Mechtil de ayant prié pour elles, elles reprirent aussitôt les formes qu'elles avaient autrefois sur la terre, et, délivrées de leurs tourments, elles entrèrent avec bonheur dans le jardin duquel étaient sorties les âmes dont on a parlé plus haut. Les supérieurs de Mechtilde lui recommandant de ne pas parler de ses révélations touchant les âmes du purga-

toire, de peur qu'il n'en résultât pour le couvent un concours de visiteurs qui aurait pu en troubler la paix, elle dit au Seigneur dans sa tendre compassion pour ces pauvres âmes : « Seigneur, doux consolateur, secours assuré des pauvres affligés, que devons-nous faire pour les défunts, surtout quand nous recevons quelque aumône pour elles, qui puisse être utile à leur salut ? » Il lui répondit : « Récitez souvent ensemble la prière qu'on appelle le puits de vie, le psaume *Beati immaculati*, et ainsi vous pourrez leur être d'un grand secours¹. »

XIV

Comment, et dans quel esprit, il est utile de réciter l'oraison dominicale pour les défunts.

Un jour qu'elle avait communiqué et qu'elle conjurait Dieu le Père d'accepter comme

(1) Ps. cxviii, qui forme la partie principale des petites heures.

rançon des saintes âmes du purgatoire, la victime dont les mérites remettent les péchés et suppléent à toutes les négligences, Notre-Seigneur lui prescrit de dire pour elles un *Pater* en union avec l'intention, dans laquelle il a donné à l'homme cette prière inappréciable. En même temps, il lui fut révélé quelle était cette intention. En récitant ces mots : *Notre Père qui êtes aux cieux*, on doit demander à Dieu de pardonner aux défunts l'injure qu'ils lui ont faite en n'honorant pas, en n'aimant pas, autant qu'ils l'auraient dû, ce père infiniment saint et aimable, qui leur a accordé par pure condescendance l'honneur d'être des enfants de Dieu, en ne lui rendant pas l'honneur qu'il mérite, en l'irritant si souvent par leurs péchés, enfin en l'éloignant de ce cœur dans lequel il voulait habiter et régner comme dans un paradis de délices ; en même temps, on doit s'unir à la pénitence amoureuse du Sauveur, leur frère infiniment saint et innocent, à la satisfaction qu'il a offerte pour eux à son

Père, et le prier de recevoir , en expiation de leurs manquements, le cœur amoureux du Sauveur avec les respectueux hommages qu'il lui a rendus en son humanité. En passant à ces mots : *Que votre nom soit sanctifié*, on doit se rappeler qu'ils n'ont pas honoré ainsi qu'ils le devaient le nom de leur Dieu et père, qu'ils l'ont souvent pris en vain, qu'ils l'ont rarement prononcé avec l'attention convenable ; enfin que, par leur vie criminelle, ils se sont rendus indignes du nom de chrétiens que le Sauveur leur a donné, et conjurer le Père éternel de recevoir la sainteté parfaite de son Fils, grâce à laquelle il a glorifié ce saint nom et l'a honoré dans toutes les œuvres de son humanité. *Que votre règne arrive*, ces chers défunts n'ont pas désiré assez vivement et cherché avec assez d'empressement le royaume de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même qui est le seul repos véritable et la joie éternelle des élus ; en expiation de cette faute, de la langueur avec laquelle ils se sont portés à la pratique du bien, il faut lui

offrir les saints désirs de ce Fils bien-aimé qui a voulu les associer à sa royauté et leur donner son héritage. *Que votre volonté soit faite* ; se rappeler qu'ils n'ont pas préféré la volonté de Dieu à leur volonté propre et ne l'ont pas aimée en toutes choses, et le supplier de recevoir en réparation de leurs désobéissances, l'union du cœur de son Fils avec le sien et l'obéissance parfaite qui l'a porté à subir la mort et la mort de la croix. Sur ces mots : *Que votre volonté soit faite*, il lui fut dit que les chrétiens qui font profession de piété manquent souvent à cet égard , n'offrant pas pleinement leur volonté à Dieu et rétractant la consécration qu'ils lui en ont faite, et qu'il importe, quand on récite l'oraison dominicale à l'intention des morts, de s'arrêter spécialement sur cette demande, parce que ces péchés d'attache à la volonté propre retardent la félicité éternelle d'un grand nombre d'âmes. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, beaucoup n'ont pas désiré d'un amour assez ardent le Sacrement de nos

autels et l'ont reçu sans foi et sans amour ; beaucoup s'en sont rendus indignes et n'y ont participé que très-rarement. Il faut conjurer Dieu le Père d'agréer l'ardent amour, le désir incessant, la sainteté infinie, les sentiments de dévotion de celui qui a laissé aux hommes ce don excellent. En récitant cette demande : *Pardonnez-nous nos péchés*, on doit prier le Seigneur de leur pardonner l'injure qu'ils ont faite à Dieu par les sept péchés capitaux et les autres fautes qui en découlent, en ne pardonnant pas à ceux qui les ont offensés, en n'aimant pas leurs ennemis et le conjurer de se rappeler la prière pleine d'amour qu'il lui a adressée, avant de mourir, en faveur de ses ennemis. *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation*. Que de fautes n'ont-ils pas commises en ne résistant pas au vice et à la concupiscence, en consentant aux tentations suscitées par la chair et par le démon, en se plongeant volontairement dans toute espèce de crimes ? Il faut donc conjurer la sainte Trinité de recevoir les travaux et la passion du

Sauveur en réparation de leurs négligences, de les délivrer du mal et de les conduire au royaume de la gloire, c'est-à-dire à Dieu lui-même. *Ainsi soit-il.* A peine avait-elle fini de réciter, à cette intention, l'oraison dominicale, qu'elle vit un grand nombre d'âmes sortir des flammes du purgatoire et remercier avec effusion l'auteur de leur délivrance. Une fois Mechtilde récita cinq *Pater* pour un défunt en l'honneur des cinq plaies, conformément à l'usage du couvent qui voulait qu'on récitât cinq *Pater*, à l'instant même où l'on apprenait la mort d'une personne. Elle désira savoir quel secours l'âme du défunt retirait de cette pratique, et Notre-Seigneur daigna lui dire : « Elle reçoit de cette prière cinq grâces particulières. Les anges qui sont à droite lui donnent leur protection, ceux qui sont à gauche lui donnent espérance et consolation, les anges d'au-dessous d'elle raniment sa confiance, et ceux qui sont au-dessus lui montrent en perspective la gloire céleste. Enfin celui qui, par com-

passion ou dans la ferveur de son amour, prie pour un défunt, participe à toutes les bonnes œuvres qui se font pour lui dans l'Eglise entière, et, au jour de sa mort, il les trouvera pour sa propre guérison et le salut de son âme. »

XV

De l'enfer et du purgatoire.

Un jour, à l'heure de la prière, la pieuse fille vit sous elle l'enfer ouvert, et elle y aperçut la sécheresse, la désolation la plus horrible, puis des serpents affreux, des crapauds, des loups, des chiens, en un mot les bêtes les plus épouvantables qui se déchiraient les unes les autres. Elle s'écria : « Seigneur, quels sont ces infortunés ? » Il lui répondit : « Ce sont ceux qui pendant leur vie, ne m'ont jamais donné une seule heure. » La pieuse fille vit aussi le purgatoire. Elle y remarqua un nombre considérable de supplices différents, correspon-

dant aux péchés, auxquels les âmes s'étaient abandonnées durant leur vie terrestre. Ceux qui avaient péché par présomption semblaient tomber dans le purgatoire d'un borbier infect dans un autre ; ceux qui avaient violé leur règle et manqué à l'obéissance, paraissaient écrasés comme sous une meule de moulin ; ceux qui s'étaient laissés aller aux excès de la bouche, étaient réduits à une faiblesse extrême et comme dévorés par la soif ; d'autres encore qui avaient péché par sensualité étaient dévorés par la flamme, et ainsi de suite pour d'autres péchés que ces infortunés n'avaient pas expiés suffisamment sur la terre. Cependant elle put par ses prières délivrer un certain nombre de ces pauvres âmes.

XVI

Comment Notre-Seigneur rassasie au moment
de la mort les âmes des justes.

Quand l'âme , séparée du corps , est complètement purifiée de toutes ses souillures et mérite par conséquent d'entrer immédiatement en possession de la gloire du ciel, Dieu, au moment où elle sort de ce monde, la remplit de sa vertu divine et prend complètement possession de toutes ses facultés et de tous ses sens. Il est en même temps l'œil avec lequel elle voit, la lumière par laquelle elle voit, enfin la beauté souveraine qu'elle contemple. Il est encore l'oreille par laquelle elle entend ces paroles inspirées par l'amour le plus tendre qu'il aime à lui adresser. Il est le souffle de l'âme par lequel il lui communique cet air vivifiant et céleste qui n'est pas autre que lui-même , cet air qui vaut infiniment mieux que les plus délicieux parfums, l'air par lequel et dans lequel l'âme conserve

éternellement sa vie. Il est le goût de l'âme et lui donne ainsi le moyen de sentir ses ineffables douceurs. Il est la voix et la langue de l'âme, parce qu'il se loue de la façon la plus parfaite en elle et pour elle. Dieu est encore le cœur de l'âme, parce qu'il la réjouit, la comble d'allégresse et répand en elle tous ses trésors. Dieu est véritablement la vie de l'âme, parce qu'il opère réellement en elle tout ce qu'elle fait et qu'il est, comme il l'a promis, tout en tout¹. Aux âmes qui ne sont pas encore complètement purifiées, Dieu leur communique la lumière de l'intelligence et leur procure du secours et de la consolation dans leurs tourments. Pour les damnés, au contraire, au moment où ils sortent de ce monde, Dieu les remplit d'amertume, de frayeur, de ténèbres, de tristesse, de désespoir, du sentiment de leur misère ; ils sont tellement délaissés et torturés en eux-mêmes que, quand même ils ne seraient pas précipités dans les enfers et abandon-

(1) Cor. xv, 28.

nés aux démons, ils seraient suffisamment punis par les remords qui déchirent leur cœur.

XVII

De la créance que ce livre mérite.

Un jour pendant la messe, Notre-Seigneur se manifesta à sa servante et lui apparut sur le trône de sa majesté. Le moment du canon étant arrivé, elle dit à Notre-Seigneur : « Vous êtes tout entier sur l'autel entre les mains du prêtre, et cependant vous êtes aussi tout entier auprès de moi. » Il lui répondit : « Ton âme est dans tes membres, et cependant elle ne cesse pas d'être au ciel devant moi. Si ton âme, qui n'est qu'une créature pauvre et fragile, peut cela, comment moi, qui suis le créateur de toutes choses, ne pourrais-je pas être présent partout où je le veux et de la manière que je le veux ? » Elle lui dit encore : « Bien que vous m'ayez remplie

de vos dons et éclairée d'une façon extraordinaire, je ne suis cependant, Seigneur, qu'une créature pauvre et infirme, et tout ce que je découvre en vous, tout ce que j'en révèle à mes frères, est à peine ce qu'est à une montagne un peu de gazon qu'emporte une fourmi. » Pensant alors qu'on avait fait un livre de ses révélations, elle ajouta : « Comment se fait-il, Seigneur, que cette pensée me soit si pénible, bien qu'il me semble que cela ne s'est fait qu'avec votre volonté ? » Il lui répondit : « Cela vient de ce que tu n'as pas reçu mes dons avec toute la gratitude que j'avais le droit d'en attendre ? » — « Mais, Seigneur, quel motif a pu vous porter à accorder ces dons à la plus pauvre, la plus indigne de toutes vos créatures ? » — « C'est ma bonté infinie pour toi. Si je ne t'avais pas ainsi attirée à moi, tu aurais demandé des consolations aux choses de la terre, et par conséquent je n'aurais pu jouir de toi comme je le désirais. » — « Mais, Seigneur, comment pourrais-je savoir si tout est vrai

— dans le livre que cette personne a écrit, puisque je ne l'ai ni approuvé ni lu ? Et si votre volonté est que je le lise, je n'aurai pas assez de hardiesse pour le juger. » Il lui répondit encore et lui dit : « Je suis avec le cœur de ceux qui ont désiré entendre ces révélations, et c'est moi-même qui ai formé ce désir en plusieurs. Un artiste a souvent plusieurs ouvriers qui l'aident dans ses travaux. Bien qu'ils n'entendent pas l'œuvre aussi parfaitement que le maître, chacun d'eux y travaille dans la mesure de ses forces ; et cependant c'était grâce au maître que l'œuvre arrive à son terme. Ainsi en a-t-il été de ceux qui ont écrit ce livre. Bien qu'ils n'aient pas reproduit les choses avec la clarté que je t'avais donnée, cependant, grâce à mon secours, ils ont fidèlement observé la vérité. Tu m'as souvent conjuré de ne pas permettre qu'ils fussent victimes de l'esprit d'erreur, tu dois avoir assez de confiance en moi pour penser que ta prière est exaucée. » — « Seigneur, tendre ami de nos âmes,

puisque dans mon ingratitude, je n'ai pas reçu vos dons avec toute la reconnaissance qu'ils méritaient, faites, je vous prie, que tous ceux qui verront ce livre, suppléent à ce qui m'a manqué. L'unique chose que je désire, c'est votre gloire et le salut de mes frères. » Il lui répondit : « Tous ceux qui liront ce livre ou qui entendront parler de toi, toutes les fois qu'ils me loueront des grandes choses que j'ai faites pour toi et des autres prodiges de ma grâce, me chanteront de suaves cantiques à la face de la très-sainte Trinité. »

XVIII

Comment ceux qui aiment dans les autres les dons de Dieu, participeront abondamment à leurs mérites.

Un autre jour, comme Mechtilde avait prié pour tous ceux qui devaient lire ce livre, et qu'elle demandait au Sauveur quel mérite peuvent obtenir ceux qui aiment dans les autres les dons de Dieu, il lui

répondit: « Tous ceux qui aiment mes dons dans les autres, auront les mêmes mérites qu'eux et partageront la gloire à laquelle sont appelés ceux qui ont reçu ces dons. De même qu'une jeune épouse qui a en sa possession un joyau précieux qui relève toute sa parure est cause que d'autres se font faire le même objet afin de rehausser par là leur beauté, de même ceux qui participent par l'amour aux dons des autres, sont associés à leur gloire parce qu'ils m'ont aimé dans les dons de ma grâce et m'en ont témoigné leur reconnaissance. »

XIX

Pourquoi ce livre a été appelé le livre
de la grâce spirituelle.

Que ce livre a été écrit avec le secours de la grâce de Dieu et qu'on a eu raison de l'intituler le livre de la grâce spirituelle, c'est ce que l'on peut conclure des circonstances qui suivent. La personne qui en

avait recueilli les matériaux en partie de la bouche de la personne même qui avait reçu la révélation et en partie de celle de son amie la plus intime, eut durant son sommeil une vision qui se reproduisit plusieurs fois. Il lui sembla que la pieuse fille dont il s'agit s'approchait de la sainte table avec une dévotion extraordinaire. Au moment où elle s'éloignait, elle avait à la main une coupe d'or, et elle se mit à chanter à haute voix : « Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, en voici cinq autres que j'ai gagnés¹. » Puis, elle dit aux sœurs : « Qui d'entre vous veut boire du miel de la Jérusalem céleste ? » et elle donna à chacune de celles qui se trouvaient au chœur du miel de la coupe. La personne qui eut cette vision eut aussi sa part, et la servante de Dieu lui donna un morceau de pain trempé dans le miel. Tandis qu'elle l'avait à la main, le morceau de pain avec le miel se développa tellement qu'il forma bientôt tout un pain délicat et chaud, et

(1) Matth., xv, 20.

que le miel, couvrant et pénétrant le pain, passa comme de l'huile à travers les mains de celle qui tenait le pain et se répandit sur ses vêtements et jusque sur le sol. Cependant le livre était gardé avec un soin extrême par les personnes qui l'avaient écrit. Un jour de fête, l'une de ces personnes se proposa d'en lire une partie ; à peine l'avait-elle ouvert, qu'une autre personne s'écria avec une sorte d'inspiration : « Que de belles choses sont renfermées dans ce livre ! Au moment où je l'ai aperçu, mon cœur a éprouvé un mouvement tel qu'il a agité tous mes membres. » On a donc eu raison de donner à ce livre le titre de Livre de la Grâce spirituelle, comme semblait le permettre le symbole expressif que l'on a rappelé plus haut. Rien n'est plus délicieux que la consolation de la grâce spirituelle ; rien n'excite davantage les saints désirs et n'éclaire davantage l'intelligence que la parole de la grâce. La grâce excite au bien et donne le courage que demande la pratique de la vertu.

XX

Comment les œuvres de miséricorde purifient
l'âme des fautes vénielles et quotidiennes.

Comme, ainsi qu'on l'a vu plus haut, Notre-Seigneur avait un jour reproché à son humble servante de ne pas estimer ses dons à leur juste valeur, deux de ses amies, pour suppléer à ce que l'humilité ne lui permettait pas de témoigner de reconnaissance, récitèrent l'antienne : Gloire dans tous les siècles à celui duquel tout procède, à celui par lequel et dans lequel l'homme reçoit tous les dons excellents,¹ un nombre de fois égal à celui des jours qu'elle avait passés sur la terre. Comme Mechtilde offrait ces louanges à Dieu en les unissant à l'amour dans lequel tous les dons sont sortis de son cœur, elle vit un fleuve impétueux s'élancer du cœur du divin Maître, et ses eaux purifièrent de toute souillure le

(1) Antienne de l'office de la très-sainte Trinité.
(Coloss. 1, 16-18).

cœur de celles que la charité avait portées à rendre pour elle grâce à Dieu. Le Seigneur lui dit alors : « C'est ainsi que toutes les œuvres de charité purifient l'homme du péché véniel ; quant au péché mortel qui s'attache à l'âme comme de la poix, il ne peut être effacé que par la contrition, jointe à une vive douleur d'avoir offensé Dieu. Je conserve dans mon cœur toutes les œuvres de miséricorde comme un trésor qui m'est infiniment précieux, jusqu'à ce que leur auteur vienne à moi et que je l'en récompense surabondamment dans la gloire. » Une personne pieuse avait coutume de demander à Dieu que de même qu'il avait communiqué à de sages vieillards l'esprit de Moïse et laissé au prophète Elisée l'esprit et la vertu d'Elie, il conservât aussi à la terre quelque chose de l'esprit de celle qu'il avait comblée de ses dons, sa vertu, sa piété, ses grâces privilégiées, et que ce fût comme l'héritage qu'elle laissât après elle à ses sœurs. Un jour qu'elle faisait cette prière, elle dit à Notre-Sei-

gneur : » Mon Seigneur et mon Dieu, que voulez-vous que je fasse maintenant ? « Il lui dit : » Je vais répondre maintenant à la prière que tu m'adresses, depuis si longtemps. L'Âme fidèle au nom de laquelle tu m'as si souvent remercié, entre autres vertus qui l'ont rendue digne de mon amour, m'a plu par le renoncement complet à elle-même ; elle m'a plu également par l'union absolue de sa volonté à la mienne. Elle a toujours été attentive à accomplir ma volonté, et toutes mes œuvres, tous mes jugements, ont été saints à ses yeux. En troisième lieu, je l'ai aimée, parce qu'elle a été compatissante et qu'elle a toujours donné secours et consolation à ceux qui étaient dans l'affliction. Je l'ai encore aimée, parce qu'elle a toujours aimé parfaitement le prochain comme elle-même. Jamais en sa vie elle n'a fait le moindre mal à qui que ce soit. Elle était pacifique, et n'a jamais rien laissé dans son cœur que pût troubler mon repos en elle. Aussi je donnerai volontiers mes con-

•

solutions à tous ceux qui l'aiment pour moi, et je serai toujours disposé à faire participer ceux qui me rendent grâces de son élection, aux vertus qui m'ont le plus charmé en elle. Enfin, au dernier jour, quand je viendrai recevoir cette âme, si elle se dispose avec amour et empressement à recevoir ma grâce, je lui donnerai toutes les faveurs dont elle aura besoin ne ce moment suprême. Je donnerai aux amis de mon amie la force spirituelle, je donnerai à ceux-ci la force de l'intelligence ou la ferveur de l'amour, je donnerai à ceux-là la sagesse et une instruction solide pour être utile aux autres ; je leur donnerai en moi un refuge assuré et l'abondance des grâces spirituelles, afin qu'ils édifient le prochain par de bons exemples. » Elle dit alors : « Seigneur, quelle est la grâce particulière dont nous devons vous louer et vous remercier à l'occasion de notre sœur ? » Il lui répondit : « Remerciez-moi de tout le bien que j'ai fait et que je ferai jamais en votre sœur, et surtout de la

délicieuse retraite que j'ai trouve en elle et pour laquelle je me suis abaissé vers elle ; enfin remerciez-moi des saintes opérations de mon esprit en elle. »

XXI

Vie et vertus de la bienheureuse Mechtilde.

Il nous serait facile de rapporter encore un grand nombre de révélations dont Dieu honora sainte Mechtilde, nous en resterons là afin de ne pas fatiguer le lecteur par la surabondance des détails. Ce que nous avons recueilli est fort peu de chose, si nous le comparons à ce que nous avons omis, et nous ne l'avons recueilli que dans la vue de contribuer à la gloire de Dieu et au salut du prochain, et parce qu'il nous a semblé fâcheux d'ensevelir dans l'oubli des choses dont l'utilité peut être grande pour ceux qui viendront après nous. Cependant, comme cela ne suffit pas pour faire connaître la sainte religieuse dont

nous avons voulu honorer sa mémoire, nous dirons ici quelque chose de ses vertus, afin de fournir un modèle à ceux que l'Esprit-Saint porterait à l'imiter.

Dès l'âge de sept ans la bienheureuse Mechtilde consacra à Dieu sa virginité ; elle s'appliqua avec tant de soin à conserver en elle la pureté du cœur qu'elle sut éviter le péché dès son plus jeune âge et que ses deux confesseurs ont déclaré qu'ils n'ont jamais connu d'âmes plus pures que Mechtilde et sa sœur, la bienheureuse abbesse Gertrude. Ayant voulu faire une confession générale, elle dut insister principalement sur un mensonge qu'elle avait fait dans son jeune âge ; elle avait dit avoir vu un voleur dans la maison, tandis qu'elle n'en avait pas vu, c'était le seul mensonge volontaire qu'elle eût à se reprocher. On a donc le droit de la comparer aux vierges qui suivent l'agneau partout où il va, puisqu'elle a suivi parfaitement l'Agneau de Dieu dans chacune de ses voies. D'ailleurs elle a possédé et l'humilité qui doit l'élever

au trône de la gloire et la pureté virginal, que l'Époux récompense de ses caresses et de sa familiarité.

Nous n'hésitons pas non plus à la comparer aux pères du désert et aux plus saints religieux ; car, pour l'amour du Sauveur, elle a méprisé le monde et toutes ses pompes et a porté si loin l'amour de la pauvreté qu'elle ne voulait même pas se réserver le nécessaire ; l'ordre de ses supérieurs put seul l'obliger à posséder un voile de quelque prix ; le reste de son habillement était extrêmement pauvre et ses tuniques étaient faites de lambeaux et de pièces rapportées, bien qu'il lui eût été facile d'avoir tout ce qu'elle aurait désiré. Elle possédait en même temps toutes les autres vertus nécessaires à la religieuse, le renoncement à la volonté propre, la basse opinion d'elle-même, la promptitude à obéir, l'amour de l'oraison et du recueillement, le don des larmes et l'habitude de la contemplation. Elle portait le renoncement si loin et était tellement absorbée en Dieu,

qu'elle paraissait souvent étrangère à la vie des sens ; ainsi lui arriva-t-il souvent de manger des aliments tout à fait gâtés, et ceux qui étaient avec elle étaient obligés de l'avertir à ce sujet. Parfois aussi elle mangea de la viande sans s'en apercevoir, et il fallait que les rires de ceux qui se trouvaient avec elle l'avertissent de sa distraction. Elle était grandement instruite dans les choses de Dieu ; jamais on n'avait vu dans notre couvent de religieuse si éclairée, et il est malheureusement bien à craindre qu'on n'en voie plus jamais de semblable. Les sœurs se pressaient autour d'elle comme auprès d'un prédicateur, pour entendre la parole de Dieu. Elle était le refuge et la consolation de tous les malheureux, et elle inspirait une telle confiance à ceux qui l'entendaient qu'on lui communiquait sans crainte ce que l'on avait de plus secret. Plusieurs qui avaient été délivrés de leurs peines intérieures après l'avoir consultée — ce n'étaient pas seulement des religieuses de

son couvent, mais des personnes du monde, ou des prêtres qui venaient quelquefois de bien loin — disaient qu'ils n'avaient jamais trouvé autant de consolation qu'auprès d'elle. Elle communiqua et dicta à ses sœurs un grand nombre de prières qui, étant réunies, formeraient une collection non moins volumineuse que le psautier. D'ailleurs, les souffrances auxquelles elle fut sujette durant toute sa vie et les infirmités auxquelles elle fut exposée, permettent de la comparer aux martyrs. En outre elle s'imposait souvent des mortifications pour expier les péchés des autres. Ainsi une fois, c'était quelque temps avant le carême, des chants obscènes qu'elle entendit de son couvent firent sur elle une impression telle que pour apaiser la colère divine justement irritée, elle remplit son lit de morceaux de verres et de cailloux aigus, sur lesquels elle se roula jusqu'à ce qu'enfin son corps ne forma plus qu'une plaie affreuse. Le souvenir de la passion du Sauveur la touchait telle-

ment qu'elle pouvait à peine en parler sans pleurer ; souvent quand elle en entendait parler avec indifférence, elle s'animait d'un zèle ardent qui se trahissait par la rougeur de ses mains et de son visage, on croit même que souvent, par un prodige extraordinaire, le sang lui sortit des veines sous l'influence de l'action divine. Cette fidèle épouse du Christ fut si intimement unie à Dieu, elle lui avait fait si complètement l'abandon de sa volonté que depuis sa profession, ainsi qu'elle l'a dit elle-même, elle fut toujours parfaitement soumise à la volonté divine. Elle se nourrissait des paroles du saint Evangile, et elle y trouvait tant de charme que souvent quand elle le lisait au chœur, le plaisir qu'elle y trouvait faisait qu'elle ne pouvait s'arrêter ; parfois, en le lisant, elle perdait connaissance, et sa ferveur excitait la dévotion de ceux qui l'entendaient. De même quand elle chantait au chœur, elle était tout entière à Dieu et semblait embrasée de son amour ; souvent elle étendait les

bras ou elle les tenait élevés, d'autres fois encore elle était ravie en extase, et on éprouvait une grande peine à l'en faire sortir et à la rappeler à la vie des sens.

Douée de l'esprit de prophétie, elle prédit souvent les choses qui devaient arriver. Elle rendit un service de ce genre à une noble dame que les ennemis de son mari épiaient afin de la saisir sur la route et de la retenir en prison jusqu'à ce que le seigneur eût remis en liberté un certain nombre de gens que l'on prétendait être retenus injustement. Soupçonnant le danger, la noble dame se recommanda aux prières de la sœur. Après être restée quelque temps en prière, Mechtilde dit à la dame : « J'ai vu Notre-Seigneur tenant à la main une corne, symbole de la puissance, pour vous protéger, et je l'ai entendu prononcer ces paroles : « Ses ennemis ne lui feront pas plus de mal qu'un essaim de mouches ne pourrait en faire à mon bras. » Cette réponse remplit de confiance la noble dame, car elle savait par sa pro-

pre expérience que la parole de Mechtilde était la meilleure de toutes les garanties, et elle se mit en route sans rien craindre pour regagner son logis. A peine était-elle arrivée à la ville que ses ennemis se jetèrent sur le château, mais trop tard pour trouver celle sur laquelle ils voulaient faire tomber leur vengeance.

Que dirons-nous encore à la gloire de cette âme privilégiée ? N'avons-nous pas le droit de la comparer aux esprits angéliques auxquels elle était si intimement unie sur la terre qu'elle jouissait presque continuellement de leur présence et de leur entretien ? Cette comparaison est d'autant plus juste que le ministère des anges consiste précisément dans les offices de charité, et que la pieuse fille se prêtait à ce ministère, avec l'amour le plus compatissant ; ainsi elle consolait les affligés, elle accordait aux pécheurs le secours de ses prières, elle n'épargnait pas aux tièdes la correction fraternelle, elle prodiguait aux ignorants les avis et les instructions.

Elle s'occupait tout spécialement des sœurs malades ; et quelles que fussent ses occupations, elle ne passait pas un seul jour sans les visiter toutes ; elle s'informait de leurs besoins et leur prodiguait de ses propres mains tous les soins qui pouvaient leur être utiles ; accablée par le poids des années et des infirmités, elle se faisait encore porter auprès des malades, et quand elle ne pouvait parler, elle leur témoignait du moins par ses gestes et ses signes, la tendresse de sa compassion avec un zèle qui faisait souvent couler des larmes. Elle s'associait aux sœurs dans les travaux les plus communs et les plus grossiers ; elle s'y mettait la première ; souvent elle y restait seule jusqu'à ce que son exemple et ses tendres invitations engageassent ses sœurs à se joindre à elle. A l'imitation des archanges, elle servit aussi souvent d'intermédiaire entre Dieu et les âmes auxquelles elle offrit le secours de la charité la plus tendre. N'a-t-on pas aussi le droit de l'assimiler et aux vertus puis-

qu'elle a offert en elle le plus parfait exemple de toutes les vertus, et aux puissances, puisque la toute-puissance divine s'est si souvent communiquée à elle et qu'elle a reçu sur les démons une puissance tellement grande que plusieurs de ces esprits pervers, se montrant dans une vision à une personne, lui dirent avec colère que les mérites et l'intercession de Mechtilde arrachaient tous les jours un grand nombre d'amis à leur empire? Elle semble avoir également le droit d'être rangée au nombre des principautés, elle qui, semblable à l'un des princes de la milice céleste, a, conjointement avec sa sœur, la vénérable abbesse, dirigé les affaires tant intérieures qu'extérieures de la communauté avec autant d'ordre que de sagesse. Les dominations semblent aussi devoir la réclamer comme leur sœur à cause de la domination parfaite qu'elle a exercée sur ses sentiments et ses actions; elle dominait sur son cœur en exerçant sur lui une vigilance parfaite; elle dominait sur ses

œuvres en les faisant pour Dieu seul. On peut dire encore, à cause de sa ferveur et de sa piété, qu'elle était comme un trône sur lequel Dieu se reposait avec délices ; remplie de la grâce de Dieu, tous ceux qui lui demandaient des règles de conduite étaient pour ainsi dire aussi parfaitement éclairés que s'ils s'étaient adressés à Dieu lui-même, résidant en elle. Quelle ressemblance ne présente-t-elle pas aussi avec les chérubins ! plongée constamment aux sources les plus vives de la sagesse divine et pénétrant dans les abîmes mêmes de la lumière, semblable à un soleil resplendissant dans le temple de Dieu, elle éclairait de sa science et de sa doctrine tous ceux qui s'adressaient à elle. Ainsi qu'elle nous l'a dit elle-même, quelque chose qu'elle chantât ou qu'elle lût, Dieu lui communiquait souvent des lumières spirituelles et lui faisait comprendre des mystères auxquels elle n'avait jamais songé auparavant. Cette vierge vraiment angélique ne mérite pas moins d'être assi-

milée aux Séraphins puisque, immédiatement unie si souvent à l'amour qui est Dieu et amoureusement imprimée en son cœur embrasé, elle était devenue avec lui un même esprit embrasé des mêmes ardeurs. Elle était singulièrement agréable quand elle parlait de Dieu ; alors sa ferveur était telle qu'elle embrasait tous ses auditeurs ; aussi peut-on dire à son éloge, que sa parole, de même que celle du prophète Elie, était semblable à un flambeau ardent. Tout en elle était digne d'admiration, la perfection de sa charité et de sa dévotion, sa sollicitude empressée auprès du prochain, son esprit d'humilité et de mortification. Elle possédait au plus haut degré le calme et la liberté d'esprit ; dans le temps de l'oraison en particulier, son cœur était si libre, si complètement détaché des préoccupations de la terre que souvent, forcée de quitter ses pieux exercices pour se rendre au parloir ou vaquer à d'autres affaires analogues, elle continuait ensuite son oraison comme si elle

n'avait souffert aucun dérangement. Au milieu de ses souffrances cruelles, elle était si douce, si bonne, si gaie, si patiente qu'elle charmait toutes les sœurs qui lui faisaient visite ou qui la servaient. Malgré la violence du mal, elle semblait y devenir insensible chaque fois qu'on la portait à Dieu ou qu'on lui faisait quelque pieuse exhortation. Jamais on n'eût pu la trouver oisive; toujours elle s'occupait à travailler des mains, à prier, à lire ou à instruire le prochain.

Voilà ce que l'on a cru devoir dire de ses vertus dans l'intérêt des âmes.

XXII

Des derniers moments de la pieuse servante
du Seigneur, Mechtilde.

Après que l'humble et pieuse servante Jésus-Christ, Mechtilde, eut passé environ cinquante années sur la terre dans la pratique de toutes les vertus, l'heure

approcha à laquelle elle devait être séparée de son corps. Pendant près de trois ans, elle fut en proie à des souffrances continues. Le dimanche où elle reçut pour la dernière fois le corps du divin Sauveur, une personne qui servait aussi son Dieu avec une grande ferveur, vit le divin Sauveur debout devant la malade au milieu d'une gloire que la parole de l'homme ne saurait décrire. Elle entendit Notre-Seigneur lui dire le sourire sur les lèvres et en semblant l'appeler par le geste : « Ma gloire et ma joie, viens-tu pour demeurer éternellement avec moi ? » Elle lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu, je préfère votre gloire à tout, même à mon propre salut. Je vous supplie donc de permettre à votre pauvre créature de suppléer par la souffrance à ce qu'elle a négligé de faire pour votre gloire. » Le divin Maître accueillit favorablement cette réponse et lui dit : « Ton choix glorifie Celui qui a volontairement accepté la croix et la mort pour la gloire de son Père et le salut du monde. »

Au moment où la pieuse fille rendit le dernier soupir dans le cœur du céleste Epoux, une autre religieuse entendit que, en recevant cette âme pure et sainte, il lui dit : « Viens, ma bien-aimée, ma colombe ; entre dans le jardin de la paix où tes vertus brilleront d'un éclat qui ne s'effacera jamais. » Ainsi soit-il.

FIN.

T A B L E.

Introduction	v
Prologue	xxxv

LIVRE PREMIER.

I. De l'Annonciation de la sainte Vierge du cœur de Dieu et de ses louanges .	1
II. Comment il faut saluer la très-sainte Vierge	10
III. De quatre paroles mystérieuses que Notre-Seigneur adresse à l'âme. . .	11
IV. Pourquoi la face du Seigneur est com- parée au soleil.	13
V. Les sœurs du Chapitre de Notre-Sei- gneur	17
VI. De la Nativité du Sauveur.	18
VII. Saint Jean apôtre et évangéliste. . .	28
VIII. Des cinq portes symboliques et du bap- tême de Notre-Seigneur.	39
MECHT.	33

IX. Comment Jésus - Christ guérit les plaies de l'âme et apaise la colère de son Père céleste.	44
X. Du culte dû à la sainte face du Sauveur et de son festin nuptial. . .	48
XI. Que les saints peuvent attribuer le mérite de leurs bonnes œuvres à ceux qui les honorent	55
XII. De la Purification de la très-sainte Vierge, et de sainte Anne, sa mère.	63
XIII. De la montagne aux sept degrés; du trône de Dieu et de celui de la bienheureuse Vierge.	69
XIV. Comment l'âme doit servir Dieu . .	80
XV. Comment il faut louer le Seigneur .	84
XVI. Du nom du Sauveur et de ses plaies adorables.	86
XVII. Les désirs de l'âme pieuse	88
XVIII. De l'arbre de la croix	89
XIX. De la passion du Sauveur	92
XX. De la passion du Sauveur. (Suite.) .	99
XXI. De l'onction spirituelle	111
XXII. Comment Notre-Seigneur sert les fidèles	117
XXIII. Comment Dieu est dans l'âme et du festin nuptial du Sauveur.	121
XXIV. Comment Dieu le Père reçut son Fils au jour de son Ascension	127
XXV. Comment l'Eglise rappelle à Dieu l'œuvre de la Rédemption.	136

XXVI. Des pleurs du Seigneur et des larmes d'amour.	439
XXVII. De la triple opération du Saint-Esprit dans les apôtres et dans toutes les âmes fidèles.	140
XXVIII. De la vigne du Seigneur	143
XXIX. De l'amour de Dieu, et comment l'homme doit lui offrir son cœur.	149
XXX. De la fontaine d'eau vive de la sainte Trinité.	154
XXXI. Des saintes femmes et en particulier de sainte Marie-Madeleine. — Puissance de son intercession en faveur de ceux qui sont disposés à faire pénitence.	158
XXXII. De la bienheureuse assomption de la glorieuse Vierge Marie	163
XXXIII. Des cinq choses que l'on doit faire quand on reçoit la sainte communion.	173
XXXIV. De la procession que fit Notre-Seigneur et de la messe qu'il célébra.	175
XXXV. De saint Bernard abbé	179
XXXVI. De la nativité de la sainte Vierge.	183
XXXVII. Des anges et des rapports qui les unissent aux hommes.	188
XXXVIII. Comment les anges servaient les religieuses.	192

XXXIX. Le jour de la Toussaint.	193
XL. De la couronne des Vierges.	200
XLI. De sainte Catherine Vierge et mar- tyre.	204
XLII. Du moindre de tous les saints et de la bonté de Dieu.	206
XLIII. De saint Barthélemi.	208
XLIV. Comment on doit louer Dieu dans ses saints.	210
XLV. De la fête de la dédicace de l'Eglise	213
XLVI. De la bienheureuse Vierge et de ses sept suivantes	218
XLVII. Comment l'homme peut arriver à la sainteté véritable.	221
XLVIII. Des joies de la glorieuse Vierge Marie.	225
XLIX. De l'Ave Maria.	227
L. De l' <i>Ave Maria</i> avant la sainte communion	229
LI. De la fidélité de la bienheureuse Vierge Marie envers son Fils.	231
LII. Comment on doit saluer la sainte Vierge avec toutes les créatures.	232
LIII. De la salutation de la bienheu- reuse Marie	237
LIV. La sainte Vierge l'engage à réciter chaque jour trois <i>Ave Maria</i>	239

LIVRE DEUXIÈME.

- I. Comment Dieu invite l'âme à venir à lui. 241
- II. De la vigne du Seigneur qui est l'Eglise.
— Prières indiquées par Notre-Seigneur. 244
- III. Comment Notre-Seigneur s'approcha de l'âme. 249
- IV. Comment Notre-Seigneur l'éveilla un matin. 251
- V. Comment elle vit Notre-Seigneur habillé en diacre. 253
- VI. De la verge de Notre-Seigneur 254
- VII. Comment la servante du Seigneur mérita d'être consolée dans la tentation. 255
- VIII. De l'ardent désir qu'elle avait de recevoir Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour 258
- X. Comment l'amour supplée à toutes ses négligences. 261
- X. Comment Dieu lui donna l'amour pour mère. 262
- XI. Comment elle devint une seule chose avec son bien-aimé 264
- XII. Comment Dieu mit dans l'âme les vertus saintes 268
- XIII. Comment Notre-Seigneur lui donna son

divin cœur à titre de gage	273
XIV. Comment le Sauveur se chargea de louer pour elle Dieu le Père	275
XV. Comment le cœur du divin Maître lui apparut sous la forme d'une lampe.	277
XVI. Du bosquet et du rameau de la justice.	281
XVII. Comment l'âme trouve son repos dans le cœur de Notre-Seigneur	288
XVIII. De la croix et de la robe de soie du Sauveur	289
XIX. Epreuves et consolations de la sainte fille.	291
XX. Comment Dieu fait boire tous ses saints à la fontaine de miséricorde.	294
XXI. Comment Notre-Seigneur rendit la santé à sa servante.	297
XXII. Comment l'homme doit préparer en son cœur une demeure à Dieu . . .	298
XXIII. Notre-Seigneur donne ses sens à l'âme afin qu'elle puisse en faire usage. .	300
XXIV. Comment l'homme doit offrir à Dieu ses souffrances.	301
XXV. Comment Dieu opère dans les âmes.	306
XXVI. Du titre de ce livre et des effets qu'il doit produire.	309

LIVRE TROISIÈME.

- I. De l'anneau garni de sept perles précieuses. 311
- II. De la rose qui sortit du cœur de Notre-Seigneur 315
- III. Des trois manières dont il convient de louer Dieu 317
- IV. Des trois choses que l'homme doit peser dans son esprit. 320
- V. Comment l'homme doit inviter toutes les créatures à louer Dieu 323
- VI. Comment l'homme doit saluer le cœur de Dieu. 325
- VII. De la salutation du Sauveur et de ses consolations 327
- VIII. Comment l'homme doit élever son cœur vers Dieu 328
- IX. De trois mouvements du cœur de l'homme. 330
- X. De trois enseignements pleins d'utilité pour l'homme. 332
- XI. Comment l'homme peut s'approprier les mérites de la vie du Sauveur 333
- XII. Comment les membres de Jésus-Christ doivent être pour nous comme de brillants miroirs. 336

XIII. Comment l'homme peut vivre suivant le bon plaisir de Dieu	338
XIV. Comment l'homme doit saluer le cœur de Dieu.	341
XV. De ce que l'homme doit faire pour expier ses négligences ; des sept ma- nières différentes dont le Seigneur communique sa grâce durant la sainte messe.	344
XVI. De la vertu de la parole de Dieu . .	347
XVII. Comment l'homme peut rejeter la tiédeur.	350
XVIII. Comment l'homme doit contempler la face de son âme.	352
XIX. De l'ardent désir avec lequel le chré- tien doit se présenter à la sainte table	354
XX. Des trois parfums d'amour. . . .	357
XXI. Comment l'homme doit confier sa foi à Dieu.	360
XXII. Qu'il est bon pour l'homme de com- munier souvent.	361
XXIII. Comment le cœur de l'homme s'unit au cœur de Dieu.	362
XXIV. Des sept heures de l'office	363
XXV. Des cinq soupirs avec lesquels l'hom- me doit s'endormir	369
XXVI. Comment le Sauveur se lève quand les pauvres soupirent vers lui. . . .	372

XXVII. De la robe nuptiale.	374
XXVIII. En quoi l'âme peut devenir semblable à Dieu.	375
XXIX. Que Dieu désire ardemment notre cœur.	376
XXX. De quelques prières.	379
XXXI. Du plus grand bien que l'homme puisse faire	381
XXXII. Comment on doit examiner sa conscience avant de se confesser.	382
XXXIII. De trois manières dont l'homme doit rester attaché à Dieu	384

LIVRE QUATRIÈME.

I. De ce qui convient surtout à celui qui vit dans la religion	386
II. Du bonheur qu'il y a d'être encore sur la terre.	388
III. Comment Dieu appelle les âmes.	390
IV. De la rénovation des vœux	391
V. Comment elle priaît Dieu pour les jeunes novices.	393
VI. Combien il est utile à l'homme de veiller sur ses sens	396
VII. Des avantages de la prière commune	397
VIII. Comment le divin Sauveur supplée aux manquements de ses fidèles.	398

IX. Comment l'homme doit offrir à Dieu toutes ses peines	400
X. Que l'âme doit demander dans le cœur de Dieu tout ce qu'elle désire. . . .	404
XI. Comment Dieu se revêt de l'âme, et du fruit des soupirs.	407
XII. Que l'homme doit recourir à Dieu comme un enfant à son père	410
XIII. Des trois voies de Notre-Seigneur .	412
XIV. Comment l'homme doit recourir à Dieu	413
XV. Des larmes.	415
XVI. D'un religieux de l'ordre des frères prêcheurs.	417
XVII. D'une personne qui était dans l'afflic- tion.	419
XVIII. Combien Dieu désire la conversion, des pécheurs.	420
XIX. De la bonté avec laquelle Dieu est disposé à accueillir les pénitents. .	424
XX. A une personne du monde qui était sa fille spirituelle	425
XXI. A la même.	428
XXII. A la même.	433
XXIII. A la même.	435
XXIV. De la triple interrogation de Notre- Seigneur	436

LIVRE CINQUIÈME.

Avant-Propos	438
I. De l'âme de l'abbesse Gratiôsa	Ib.
II. De l'âme de la sœur Mechtilde	443
III. De l'âme de la bonne recluse Eisen- trude.	446
IV. De l'âme d'une religieuse.	448
V. D'une autre âme.	452
VI. De l'âme de frère Nicolas, dominicain.	454
VII. De l'âme du comte qui avait fondé le couvent de Sainte-Mechtilde	457
VIII. De l'âme du comte Guy	460
IX. De l'âme d'une jeune enfant nommée Françoise d'Orlem.	465
X. De la résurrection de nos corps. . . .	467
XI. De l'âme du comte George	468
XII. Des âmes de Salomon, de Samson, d'Origène et de Trajan	471
XIII. De plusieurs âmes qui durent leur dé- livrance aux prières de Mechtilde. . . .	472
XIV. Comment, et dans quel esprit, il est utile de réciter l'oraison dominicale pour les défunts	477
XV. De l'enfer et du purgatoire	483
XVI. Comment Notre-Seigneur rassasie au moment de la mort les âmes des justes	485

XVII. De la créance que ce livre mérite. . .	485
XVIII. Comment ceux qui aiment dans les autres les dons de Dieu, participe- ront abondamment à leurs mérites. . .	490
XIX. Pourquoi ce livre a été appelé le livre de la grâce spirituelle . . .	491
XX. Comment les œuvres de miséricorde purifient l'âme des fautes vénielles et quotidiennes	494
XXI. Vie et vertus de la bienheureuse Mechtilde.	498
XXII. Des derniers moments de la pieuse servante du Seigneur, Mechtilde. . .	510

